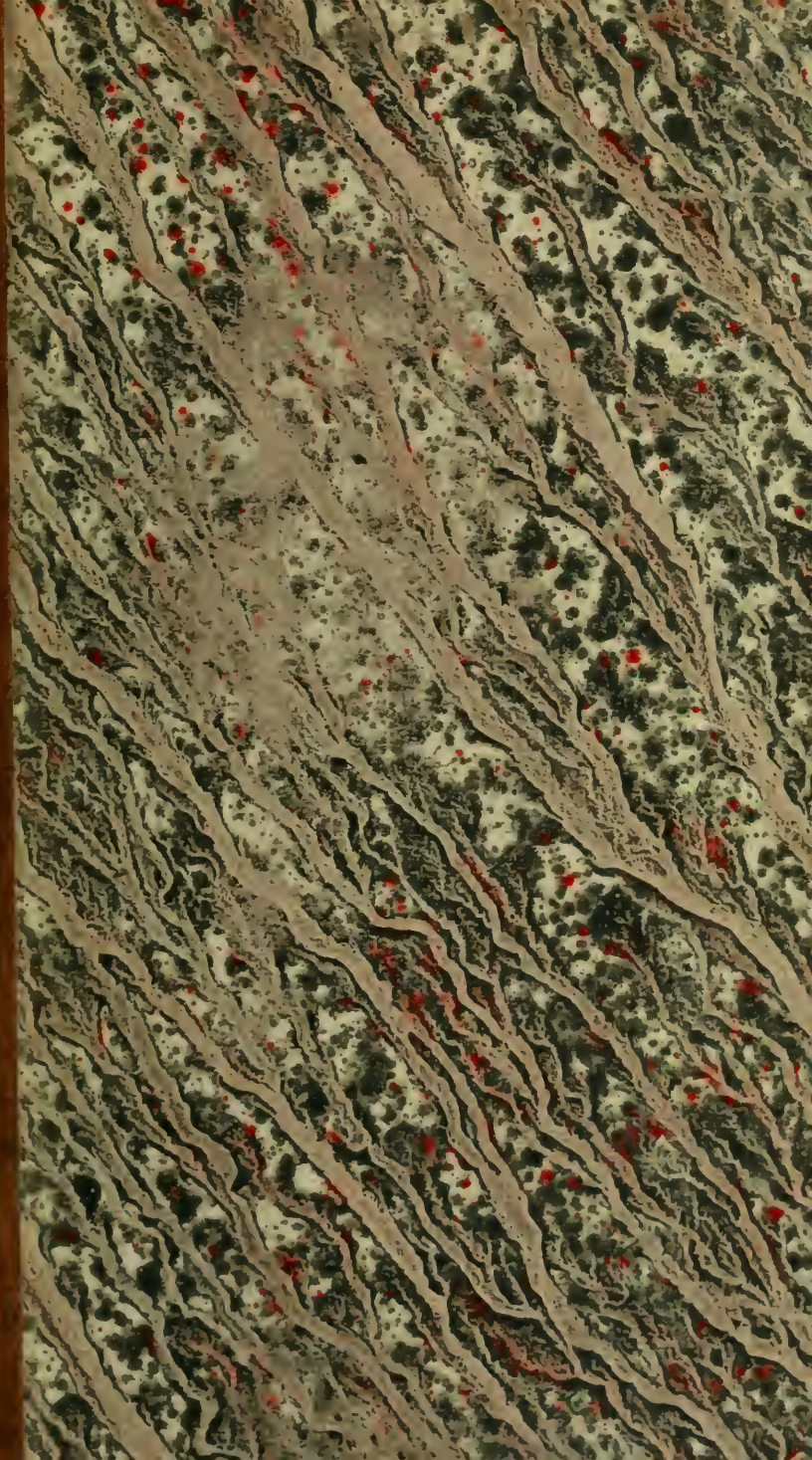


Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/romansetcontesph02balz

/ Sabbi

[illegible] la [illegible] [illegible] . [illegible] 1[illegible]

[illegible] morale . 1[illegible]

SABLE
COLLECTION
SABLE

ŒUVRES

DE M. DE BALZAC.

ROMANS

ET CONTES

PHILOSOPHIQUES.

PARIS, IMPRIMERIE DE COSSON,
Rue Saint-Germain-des-Prés, n. 9.

T. JOHANNOT
POPPET.

ROMANS

ET CONTES

PHILOSOPHIQUES,

PAR M. DE BALZAC.

Seconde Edition.

TOME DEUXIÈME.

SUITE ET FIN DE

LA PEAU DE CHAGRIN.

SARRASINE.

LA COMÉDIE DU DIABLE. — EL VERDUGO.

PARIS,

CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE,

RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

M DCCC XXXI.

La Femme sans coeur.

DEUXIÈME PARTIE.

(SUITE.)

XXXII.

Au milieu de ce poëme vivant, au sein de cette étourdissante maladie, j'eus cependant deux crises bien fertiles en âcres douleurs.

D'abord, quelques jours après m'être jeté, comme Sardanapale, dans mon bûcher, je ren-

contrai Fœdora sous le péristyle des Bouffons. Nous attendions nos voitures...

—Ah! ah! je vous retrouve encore en vie!...

Ce mot était la traduction de son sourire, des malicieuses et sourdes paroles qu'elle dit à son *cavalier-servant*. Elle lui racontait sans doute mon histoire, en jugeant mon amour comme un amour vulgaire. Elle applaudissait à sa fausse perspicacité. Oh! mourir pour elle, l'adorer encore, la voir dans mes excès, dans mes ivresses, dans le lit des courtisanes; et me sentir victime de sa plaisanterie quand je périssais sa victime! Ne pas pouvoir déchirer ma poitrine et y fouiller mon amour, pour le jeter à ses pieds.

Ensuite j'épuisai facilement mon trésor; mais comme trois années de régime m'avaient constitué la plus robuste de toutes les santés, le jour où je me trouvai sans argent, je me portais à merveille. Alors, pour continuer de mourir, je signai des lettres de change à courte échéance... Puis le jour du paiement arriva.

Cruelles émotions!... et comme elles font vivre de jeunes cœurs! Ah! je n'étais pas fait pour vieillir encore! Mon âme était jeune, vivace et verte... Ma première dette ranima

toutes mes vertus. Elles vinrent à pas lents et m'apparurent tristes et désolées, mais je sus transiger avec elles comme avec ces vieilles tantes qui commencent par nous gronder, et finissent en nous consolant, en nous donnant des larmes et de l'argent.

Plus sévère, mon imagination me montrait mon nom voyageant dans les places de l'Europe, de ville en ville. Or, *notre nom, c'est nous-même!...* a dit M. Eusèbe Salverte.

Après des courses vagabondes, j'allais, comme le double d'un Allemand, revenir à mon logis, d'où je n'étais pas sorti, me réveillant moi-même en sursaut.

Ces hommes de la banque, ces remords commerciaux, vêtus de gris, portant la livrée de leur maître, — une plaque d'argent! — jadis, ils ne me disaient rien; mais aujourd'hui... je les haïssais. Un matin, l'un d'eux ne viendrait-il pas me demander raison des onze lettres que j'avais griffonnées!... Ma signature valait 3,000 fr., et je ne les valais pas moi-même!...

Les huissiers, aux faces insouciantes à tous les désespoirs, même à la mort, se levaient

devant moi, comme les bourreaux qui disent à un condamné :

— Voici trois heures et demie qui sonnent...

Leurs clercs avaient le droit de s'emparer de moi, de griffonner mon nom, de le salir, de s'en moquer...

Je devais !...

Devoir, n'est-ce point ne plus s'appartenir?... D'autres hommes pouvaient me demander compte de ma vie : pourquoi j'avais mangé des puddings à la *chipolata*, pourquoi je buvais à la glace? pourquoi je dormais, je marchais, je pensais, je m'amusais, — sans les payer?

Au milieu d'une poésie, au sein d'une idée, ou à déjeuner, entouré d'amis, de joie, d'amour, de douces railleries, je pouvais voir entrer un monsieur en habit marron, tenant à la main un chapeau râpé. Ce sera ma dette, ce sera ma lettre de change, un spectre qui flétrira tout...

Il faudra quitter la table pour aller lui parler.....

Enfin, il m'enlevera ma gaîté, ma maîtresse, tout, jusqu'à mon lit... Le remords est plus tolérable : il ne nous met ni dans la rue ni à

Sainte-Pélagie; il ne nous plonge pas dans cette exécrable sentine de vice et d'infamie; il ne nous jette qu'à l'échafaud, et le bourreau ennoblit! Au moment de notre supplice tout le monde croit à notre innocence; tandis qu'on ne laisse pas une vertu au débauché sans argent!...

Puis ces dettes à deux pattes, habillées de drap vert, portant des lunettes bleues ou des parapluies multicolores ces dettes incarnées avec lesquelles nous nous trouvons face à face au coin d'une rue, au moment où nous sourions, ces gens allaient avoir l'horrible privilége de dire :

— M. de Valentin me doit et ne me paie pas. Je le tiens. Ah! ah! qu'il n'ait pas l'air de me faire mauvaise mine!...

Il faut saluer nos créanciers, les saluer avec grâce.

— Quand me paierez-vous? disent-ils.

Et nous voilà dans l'obligation de mentir, d'implorer un autre homme — pour de l'argent!... de nous courber devant un sot assis sur sa caisse; de recevoir son froid regard, son regard de sangsue, aussi odieux qu'un soufflet; de subir sa morale de Barême, sa crasse ignorance. Une dette est une œuvre

d'imagination. Ils ne la comprennent pas... Il faut être entraîné, subjugué, pour s'endetter; eux, rien ne les subjugue, rien de généreux ne les entraîne. Ils vivent dans l'argent, ne connaissent que l'argent. J'avais horreur de l'argent.

Enfin la lettre de change peut se métamorphoser en vieillard chargé de famille, flanqué de vertus; je devrai peut-être à un vivant tableau de Greuse, à un paralytique environné d'enfans, à la veuve d'un soldat, qui me tendront des mains suppliantes. Ce sont de terribles créanciers! Ne faut-il pas pleurer avec eux? et, quand nous les avons payés, nous devons les secourir.

La veille de l'échéance, je m'étais couché dans ce calme faux des gens qui dorment avant leur exécution, avant un duel : il y a toujours une espérance qui les berce... Mais en me réveillant, quand je fus de sang-froid, que je sentis mon âme emprisonnée dans le porte-feuille d'un banquier, couchée sur des états, écrite à l'encre rouge, mes dettes jaillirent partout comme des sauterelles. Elles étaient dans ma pendule, sur mes fauteuils, incrustées dans les meubles dont je me servais

avec le plus de plaisir. Ces esclaves matériels seraient donc la proie des harpies du Châtelet!... Ils me quitteraient enlevés par des recors, brutalement jetés sur la place!... Ah! ma dépouille, c'était encore moi-même... La sonnette de mon appartement retentissait dans mon cœur; elle me frappait où l'on doit frapper les rois, à la tête. C'était un martyre, — sans le ciel pour récompense.

Oui, pour un homme libre, généreux, une dette... c'est l'enfer... mais l'enfer avec des huissiers et des agens d'affaires; une dette impayée, c'est la bassesse, un commencement de friponnerie, et pis que tout cela, — un mensonge!..... Elle ébauche des crimes, elle engendre l'échafaud!

XXXIII.

Mes lettres de change furent protestées; mais trois jours après je les payai ; voici comment. Un spéculateur vint me proposer de lui vendre l'île que je possédais dans la Loire, et où était le tombeau de ma mère; j'acceptai. En signant le contrat chez le notaire de mon acquéreur, je sentis, au fond de l'étude obs-

cure, une fraîcheur semblable à celle d'une cave dont on aurait ouvert la porte. Je frissonnai en reconnaissant le même froid humide dont je fus saisi sur le bord de la fosse où j'avais enseveli mon père. J'acceptai ce hasard comme un funeste présage. Il me semblait entendre la voix de ma mère et voir son ombre; puis, je ne sais quelle puissance fit retentir vaguement mon propre nom dans mon oreille, au milieu d'un bruit de cloches!...

Le prix de mon île me laissa, toutes dettes payées, deux mille francs.

Certes, j'eusse pu revenir à la paisible existence du savant, retourner à ma mansarde, après avoir expérimenté la vie, la tête pleine d'observations immenses, et jouissant déjà d'une espèce de réputation. — Mais Fœdora n'avait pas lâché sa proie, et nous nous étions souvent trouvés en présence : moi, l'écrasant par mon luxe, lui faisant corner mon nom aux oreilles par ses amans étonnés de mon esprit, de mes chevaux, de mes succès, de mes équipages; elle, toujours froide et insensible, même à cette horrible parole :

— Il se tue pour vous!... dite par Rastignac.

Je chargeais le monde entier de ma vengeance; mais je n'étais pas heureux! En creusant ainsi la vie jusqu'à la fange, j'avais toujours senti davantage les délices d'un amour partagé. — J'en poursuivais le fantôme à travers les hasards de mes dissipations, au sein des orgies; et, pour mon malheur, j'étais trompé dans mes belles croyances, puni de mes bienfaits et récompensé de mes fautes, par mille plaisirs. Sinistre philosophie, mais vraie pour le débauché!...

Puis, Fœdora m'avait communiqué la lèpre de sa vanité. — En sondant mon âme, je la trouvai gangrenée, pourie. Le démon m'avait imprimé son ergot sur le front. Je sentais qu'il m'était désormais impossible de me ranger, de me passer de ces tressaillemens continuels et des exécrables raffinemens de la richesse. Riche à millions, j'aurais toujours joué, mangé, couru; je ne voulais plus rester seul avec moi-même; j'avais besoin de courtisanes, de faux amis, de vin, de bonne chère pour m'étourdir... Tous les liens qui attachent un homme à la famille étaient brisés en moi pour toujours... Galérien du plaisir, je devais accomplir ma destinée de suicide...

Pendant les derniers jours de ma fortune, je fis des excès incroyables; mais chaque matin, la Mort me rejetait dans la vie. Semblable à un rentier viager, j'aurais pu passer tranquillement dans un incendie... Enfin, je me trouvai seul avec une pièce de vingt francs... Alors, je me souvins du bonheur de Rastignac...

— Hé! hé!... s'écria Raphaël pensant tout à coup à son talisman et tirant la *peau de chagrin* de sa poche.

Soit que, fatigué des luttes de cette longue journée, il n'eût plus la force de gouverner son intelligence dans les flots de vin et de punch; ou, soit qu'exaspéré par l'image de sa vie, il se fût insensiblement enivré par le torrent de ses paroles, Raphaël s'anima, s'exalta comme un homme complètement privé de raison.

— Au diable la mort!... cria-t-il en brandissant *la peau*. Je veux vivre maintenant! — Je suis riche. — J'ai toutes les vertus. — Rien ne me résiste. — Qui ne serait pas bon quand on peut tout?... Hé! hé!... — Ohé!... J'ai souhaité deux cent mille livres de rentes!... Je les aurai... Saluez-moi, pourceaux qui vous

vautrez sur les tapis comme sur du fumier!.. Vous m'appartenez!... fameuse propriété!... Je suis riche, je peux vous acheter tous... même le député... Allons, canaille de la haute société!... bénissez-moi! — Je suis pape!

En ce moment, les exclamations de Raphaël, jusque là couvertes par la basse-taille de tous les ronflemens, furent entendues; et, presque tous les dormeurs se réveillèrent en criant; mais, le voyant mal assuré sur ses jambes, ils maudirent, par un concert de juremens, une ivresse aussi bruyante.

— Taisez-vous!... reprit Raphaël. — Chiens!.. à vos niches!... Émile, j'ai des trésors: je te donnerai des cigares de la Havane.

Je t'entends... répondit le poëte, *Fœdora ou la mort!*... Va ton train... Cette sucrée de Fœdora t'a trompé... Toutes les femmes sont filles d'Ève... Ton histoire n'est pas du tout dramatique.

— Ah! tu dormais, sournois?...

— Non! — Fœdora ou la mort, j'y suis!...

— Réveille-toi!... s'écria Raphaël en frappant Emile avec la *peau de chagrin*, comme s'il voulait en tirer du fluide électrique.

— Tonnerre!... dit Émile en se levant et en

saisissant Raphaël à bras-le-corps, mon ami, tu es impoli... Songe donc que tu es avec des femmes...

— Je suis millionnaire!...

— Si tu n'es pas millionnaire, tu es bien certainement ivre.

— Ivre du pouvoir. — Je peux te tuer! — Silence, je suis *Néron!*... je suis Nabuchodonosor!...

— Mais, Raphaël, nous sommes en mauvaise compagnie; et tu devrais, par dignité, rester silencieux.

— Ma vie a été un trop long silence... Maintenant, je vais me venger du monde entier!... Je ne m'amuserai pas à dissiper de vils écus, je consommerai des vies humaines et des intelligences... des âmes. Voilà un luxe qui n'est pas mesquin, c'est l'opulence de la peste! Je lutterai de pouvoir avec la fièvre jaune, bleue, verte, — avec les armées, — les échafauds!... Aussi je puis avoir Fœdora!... — Mais, non, je n'en veux pas, de Fœdora, — c'est ma maladie, Fœdora, — je meurs de Fœdora!... Au diable, Fœdora!...

— Si tu continues à crier, je t'emporte dans la salle à manger...

— Vois-tu cette peau?... c'est le testament de Salomon! — Il est à moi Salomon, ce petit cuistre de roi!... J'ai l'Arabie, — Pétrée encore, — à moi! — L'univers?... — à moi... Tu es à moi, si je veux!... — Ah! si je veux!... Prends garde!... Je peux acheter toute ta boutique de poésie, tes hémistiches... Tu seras mon valet... Tu me feras des couplets et tu régleras mon papier!... Valet! *valet*, cela veut dire : Il se porte bien!

A ce mot, Émile emporta Raphaël dans la salle à manger.

— Eh bien! oui, mon ami, lui dit-il, je suis ton valet. Mais, comme tu vas être rédacteur en chef, tais-toi, sois décent... par considération pour moi?... M'aimes-tu?...

— Si je t'aime? — Tu auras des cigares de la Havane!... avec cette peau! — Toujours la peau!... mon ami, — la peau souveraine!... — Excellent topique, je peux guérir les cors. — As-tu des cors?... je te les ôte!...

— Jamais je ne l'ai vu si stupide...

— Stupide... mon ami? Non. — Cette peau se rétrécit quand j'ai un désir... C'est une antiphrase. — Le brachmane, — car il y a un brachmane là-dessous! — le brachmane donc,

était un goguenard, parce que les désirs, vois-tu?...

— Eh bien! oui...

— Je te dis...

— Oui, cela est poétique et vrai, je pense comme toi...

— Je te dis...

— Oui...

— Tu ne me crois pas!... — Je te connais, mon ami!... — Tu es menteur comme un roi...

— Comment veux-tu que j'adopte les divagations de ton ivresse?

— Je te parie... puisque je peux te le prouver... Prenons la mesure.

— Allons, il ne s'endormira pas!... s'écria Émile en voyant Raphaël occupé à fureter dans la salle à manger. Valentin sut trouver une écritoire et une serviette.

Animé d'une adresse de singe, grâce à cette singulière lucidité dont les phénomènes contrastent parfois, chez les ivrognes, avec les obtuses visions de l'ivresse.

Il répétait toujours: —Prenons la mesure!... Prenons la mesure!...

— Eh bien, oui! reprit Emile, prenons la mesure!

Les deux amis étendirent la serviette, sur laquelle ils superposèrent la peau de chagrin. Émile, ayant la main plus assurée que celle de Raphaël, décrivit à la plume, par une ligne d'encre, les contours du talisman, pendant que son ami lui disait :

— J'ai souhaité deux cent mille livres de rente, n'est-il pas vrai?... — Eh bien, quand je les aurai, tu verras la diminution de tout mon chagrin!...

— Oui, maintenant dors. Veux-tu que je t'arrange sur ce canapé?... Allons! es-tu bien?..

— Oui, mon nourrisson des muses. Tu m'amuseras, tu chasseras mes mouches! Tu as été l'ami du malheur, tu as le droit d'être l'ami du pouvoir. Aussi, je te donnerai des ci...ga...res de la Hav...

— Allons, cuve ton or, millionnaire.

— Toi, cuve tes hémistiches. — Bonsoir... Dis donc bonsoir à Nabuchodonosor!..... Amour! — A boire! France... gloire et riche... Riche...

Bientôt les deux amis s'endormirent, unissant leurs ronflemens à la musique dont les

salons retentissaient. Les bougies s'éteignirent, une à une, en faisant éclater leurs bobèches de cristal. Puis, la nuit enveloppa d'un crêpe cette longue orgie, dans laquelle le récit de Raphaël avait été comme une orgie de paroles, de mots sans idées, et d'idées auxquelles les expressions avaient souvent manqué.

XXXIV.

Le lendemain, vers midi, la belle Aquilina se leva, bâillant, fatiguée, et les joues marbrées par les empreintes du tabouret en velours peint sur lequel sa tête avait reposé.

Euphrasie, réveillée par le mouvement de sa compagne, se dressa tout à coup en jetant un cri rauque. Sa jolie figure, si blanche, si

fraîche, la veille, était jaune et pâle comme celle d'une fille allant à l'hôpital.

Insensiblement les convives se remuèrent en poussant des gémissemens sinistres. Ils se sentirent les bras et les jambes tout raidis, et mille fatigues diverses les accablèrent à leur réveil.

Un valet vint ouvrir les persiennes et les fenêtres des salons. Alors, l'assemblée se trouva bientôt tout entière sur pied, rappelée à la vie par les chauds rayons du soleil qui semblaient avoir l'éclat d'une trompette, en pétillant sur les têtes des dormeurs.

Les mouvemens du sommeil ayant brisé l'élégant édifice de leurs coiffures ou fripé leurs toilettes, les femmes, frappées par l'éclat du jour, présentaient un hideux spectacle. Leurs cheveux pendaient sans grâce, leurs physionomies avaient changé d'expression, leurs yeux si brillans étaient ternis par la fatigue. Puis, les teints bilieux qui jettent tant d'éclat aux lumières faisaient horreur; et les figures lymphatiques, si blanches, si molles quand elles sont reposées, étaient devenues vertes. Toutes les bouches naguère délicieuses et rouges, maintenant sèches et blanches,

portaient les honteux stigmates de l'ivresse.

Les hommes reniaient leurs maîtresses nocturnes à les voir ainsi décolorées, cadavéreuses comme des fleurs écrasées dans une rue après le passage des processions.

Mais ces hommes dédaigneux étaient plus horribles encore. Vous eussiez frémi de voir ces faces humaines, aux yeux caves et cernés qui semblaient ne rien voir, engourdies par le vin, hébétées par un sommeil gêné, plus fatigant que réparateur. Ces visages hâves, où paraissaient à nu tous les appétits physiques sans la poésie dont notre âme les décore, avaient je ne sais quoi de féroce et de froidement bestial.

Ce réveil du vice sans vêtemens et sans fard, ce squelette du Mal, tout déguenillé, froid, vide et privé des sophismes de l'esprit, ou des enchantemens du luxe, épouvanta ces intrépides athlètes, tout habitués qu'ils fussent à lutter avec la débauche. Artistes et courtisanes gardèrent le silence, examinant d'un œil hagard le désordre de l'appartement où tout avait été dévasté, ravagé par le feu des passions.

Puis, un rire satirique s'éleva tout à coup

lorsque le banquier, entendant le râle sourd de ses hôtes, essaya de les saluer par une grimace. Son visage en sueur et sanguinolent fit planer sur cette scène infernale l'image du crime sans remords. Le tableau fut complet.

C'était la vie fangeuse, au sein du luxe; un horrible mélange des pompes et des misères humaines; le réveil de la Débauche quand, de ses mains fortes, elle a pressé tous les fruits de la vie pour ne laisser autour d'elle que d'ignobles débris ou des mensonges auxquels elle ne croit plus. Vous eussiez dit la Mort souriant au milieu d'une famille pestiférée..... Plus de parfums, plus de lumières étourdissantes, plus de gaieté, plus de désirs... Mais le dégoût avec ses odeurs nauséabondes et sa poignante philosophie; puis, le soleil, éclatant comme la vérité; puis, un air pur comme la vertu, qui contrastaient avec une atmosphère chaude, chargée de miasmes, — les miasmes d'une orgie!...

Malgré leur habitude du vice, quelques-unes de ces jeunes filles pensèrent à leur réveil d'autrefois, quand, innocentes et pures, elles entrevoyaient, par leurs croisées cham-

pêtres ornées de chèvrefeuilles et de roses, un frais paysage, enchanté par les joyeuses roulades de l'alouette, vaporeusement illuminé par les lueurs de l'aurore et paré des fantaisies de la rosée...

D'autres se peignirent le déjeuner de la famille, la table autour de laquelle riaient innocemment les enfans et le père, où tout respirait un charme indéfinissable, où les mets étaient simples comme les cœurs.

Un artiste songeait à la paix de son atelier, à sa chaste statue et au gracieux modèle qui l'attendait. Un jeune homme se souvenant du procès d'où dépendait le sort d'une famille, pensait à la transaction importante qui réclamait sa présence. Le savant regrettait son cabinet où l'appelait un noble ouvrage... Presque tous se plaignaient d'eux-mêmes.

En ce moment, Émile, frais et rose comme le plus joli des commis-marchands d'une boutique en vogue, apparut en riant.

— Vous êtes plus laids que des recors !..... s'écria-t-il. Vous ne pourrez rien faire aujourd'hui. La journée est perdue..... M'est avis de déjeuner...

A ces mots, le banquier sortit pour donner

des ordres. Les femmes allèrent, languissamment, rétablir le désordre de leurs toilettes devant les glaces. Chacun se secoua. Les plus vicieux prêchèrent les plus sages. Les courtisanes se moquèrent de ceux qui paraissaient ne pas se trouver de force à continuer ce rude festin. En un moment, ces spectres s'animèrent, formèrent des groupes, s'interrogeant, souriant.

Quelques valets habiles et lestes remirent promptement les meubles et chaque chose en place.

Un déjeuner splendide fut servi.

Les convives se ruèrent dans la salle à manger; et si tout y porta l'empreinte ineffaçable des excès de la veille, au moins, y eut-il trace d'existence et de pensée comme dans les dernières convulsions d'un mourant. C'était le convoi du Mardi gras, espèce de saturnale enterrée par des masques fatigués de leurs danses, ivres de l'ivresse, et voulant convaincre le plaisir d'impuissance au lieu d'avouer la leur.

Au moment où cette intrépide assemblée borda la table du capitaliste, le notaire, qui, la veille, avait disparu prudemment après le

dîner, montra sa figure officieuse sur laquelle errait un doux sourire. Il semblait avoir deviné quelque succession à déguster, à partager, à inventorier, à grossoyer, toute pleine d'actes à faire, grosse d'honoraires, aussi juteuse que le filet tremblant dans lequel l'amphitryon plongeait alors son couteau.

— Oh! oh! nous allons déjeuner par-devant notaire!... s'écria le vaudevilliste.

— Vous arrivez à propos pour coter et parapher toutes ces pièces!... lui dit le banquier en lui montrant le festin.

— Il n'y a pas de testament à faire, mais pour des contrats de mariage, peut-être...

— Oh! oh!...

— Ah! ah!...

— Un instant!... répliqua le notaire, assourdi par un chœur de mauvaises plaisanteries, je viens ici pour affaire sérieuse... J'apporte six millions à l'un de vous!...

Silence profond.

— Monsieur, dit-il en s'adressant à Raphaël, qui, dans ce moment, s'occupait, sans cérémonie, à s'essuyer les yeux avec un coin de sa serviette, madame votre mère n'était-elle pas une demoiselle O'Flaharty?

— Oui, répondit Raphaël assez machinalement. — *Barbe-Marie-Charlotte*, née à Tours.

— Avez-vous ici, reprit le notaire, votre acte de naissance et celui de madame de Valentin?...

— Je le crois...

— Eh bien! Monsieur, vous êtes seul et unique héritier du major Martin O'Flaharty, décédé en août 1828, à Calcutta... Le major ayant disposé, par son testament, de plusieurs sommes en faveur de quelques établissemens publics, sa succession a été réclamée à la Compagnie des Indes par le gouvernement français... Or, elle est en ce moment claire, palpable, liquide; et depuis quinze jours, je cherchais infructusement les ayans-cause de la demoiselle Barbe-Marie-Charlotte O'Flaharty, lorsque — hier — à table...

En ce moment, Raphaël se leva soudain, laissant échapper le mouvement brusque d'un homme qui reçoit une blessure. Il y eut comme une acclamation silencieuse, car le premier sentiment des convives fut une sourde et cruelle envie. Tous les yeux se tournèrent vers lui comme autant de flammes. Puis, un murmure, semblable à celui d'un parterre qui se

courrouce, une rumeur commença, grossit, et chacun dit un mot pour saluer cette fortune immense apportée par le notaire.

Rendu à toute sa raison par la brusque obéissance du Sort, Raphaël étendit promptement sur la table la serviette avec laquelle il avait naguères mesuré la peau de chagrin. Sans rien écouter, il y superposa le talisman et frissonna violemment en voyant une assez grande distance entre le contour tracé sur le linge et celui de la peau.

— Hé bien ! qu'a-t-il donc?... s'écria le banquier.

— *Soutiens-le, Chatillon!...* dit un peintre à Émile : la joie va le tuer !...

Une horrible pâleur dessina tous les muscles de la figure flétrie de cet héritier ; ses traits se contractèrent ; les saillies de son visage blanchirent ; les creux en devinrent sombres, le masque, livide, et les yeux, fixes.

Il voyait la MORT.

Ce banquet splendide, entouré de courtisanes fanées, de visages rassasiés, cette agonie de la joie, était une vivante image de sa vie... Il regarda trois fois le talisman qui jouait à l'aise dans les lignes impitoyables et capri-

cieuses imprimées sur la serviette; il essayait de douter; mais un pressentiment anéantissait son incrédulité. Le monde lui appartenait, il pouvait tout et ne voulait plus rien.

Comme un voyageur au milieu du désert, il avait un peu d'eau pour sa soif et mesurait sa vie au nombre des gorgées. Il voyait clairement ce que chaque désir devait lui coûter de jours. Puis, il croyait à la *peau de chagrin*. S'écoutant respirer, il se sentait déjà malade. Il se demandait :

— Ne suis-je pas pulmonique?... Ma mère n'est-elle pas morte de la poitrine?...

— Ah! ah! Raphaël, vous allez bien vous amuser!... Que me donnerez-vous?... disait Aquilina.

— Buvons à la mort de son oncle, le major Martin O'Flaharty!...

— Il sera pair de France!...

— Auras-tu ta loge aux Bouffons?...

— J'espère que vous nous régalerez tous!...

— Un homme comme lui sait faire grandement les choses!...

Le hourra de cette assemblée rieuse résonnait à ses oreilles sans qu'il pût saisir le sens d'un seul mot. Il pensait vaguement à l'exis-

tence mécanique et *sans désirs* d'un paysan de Bretagne, chargé d'enfans, labourant son champ, mangeant du sarrasin, buvant du cidre à même son *piché*, croyant à la Vierge et au roi, communiant à Pâques, dansant le dimanche sur une pelouse verte et ne comprenant pas le sermon de son *recteur*.

Tout ce qui s'offrait en ce moment à ses regards, ces lambris dorés, ces courtisanes, ces repas, ce luxe, le prenaient à la gorge et le faisaient tousser...

— Désirez-vous des asperges?... lui cria le banquier.

— *Je ne désire rien !*... lui répondit Raphaël d'une voix tonnante.

— Bravo !... répliqua l'amphitryon. Vous comprenez la fortune. Elle doit être un brevet d'impertinence. — Vous êtes des nôtres !..... Messieurs, buvons à la puissance de l'or. M. de Valentin devenu six fois millionnaire arrive au pouvoir... Il est roi ! Il peut tout, il est au dessus de tout, comme tous les riches... Il n'obéira pas aux lois, les lois lui obéiront. Il n'y a pas d'échafaud, pas de bourreaux pour les millionnaires !...

— Oui, répliqua Raphaël, car ils sont eux-mêmes leurs bourreaux!

— Oh! oh!... cria le banquier. Buvons!...

— Buvons!... répéta Raphaël en mettant le talisman dans sa poche.

— Que fais-tu là?... dit Emile en lui arrêtant la main...

— Messieurs, ajouta-t-il en s'adressant à l'assemblée assez surprise des manières de Raphaël, apprenez que notre ami de Valentin... que dis-je? LE MARQUIS DE VALENTIN!... possède un secret pour faire fortune. Ses souhaits sont accomplis au moment même où il les forme! Or, à moins de passer pour un ladre, pour un homme sans cœur, il va nous enrichir tous...

— Ah! Raphaël, je veux une parure de perles!... s'écria Euphrasie.

— S'il est reconnaissant, il me donnera voiture attelée de beaux chevaux qui aillent vite! dit Aquilina.

— Souhaitez-moi cent mille livres de rente!

— Des cachemires!...

— Payez mes dettes!...

— Envoie une apoplexie à mon oncle, le grand sec!...

— Raphaël?... je te tiens quitte à dix mille livres de rente.

— Que de donations!... s'écria le notaire.

— Il devrait bien me guérir de la goutte.

— Faites baisser les rentes! s'écria le banquier.

Toutes ces phrases partirent comme les gerbes du bouquet qui termine un feu d'artifice, et ces furieux désirs étaient peut-être plus sérieux que plaisans.

— Mon cher ami, dit Émile d'un air grave, je me contenterai de deux cent mille francs de rente... Allons... exécute-toi de bonne grâce... Allons!...

— Émile!... dit Raphaël, tu ne sais donc pas à quel prix?...

— Belle excuse!... s'écria le poëte; ne devons-nous pas nous sacrifier pour nos amis....

— Alors j'ai presque envie de souhaiter votre mort à tous!... répondit Valentin en jetant un regard sombre et profond sur les convives.

— Les mourans sont furieusement cruels!... dit Émile en riant.

— Te voilà riche!... ajouta-t-il sérieusement. Eh bien! je ne te donne pas deux mois

pour devenir fangeusement égoïste ! — Tu es déjà stupide ! — Tu ne comprends pas une plaisanterie... Il ne te manque plus que de croire à ta peau de chagrin !...

Raphaël, craignant les moqueries de cette assemblée, garder le silence ; mais il but outre mesure et s'enivra pour oublier un moment sa funeste puissance.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

L'Agonie.

TROISIÈME PARTIE.

L'AGONIE.

XXXV.

Dans les premiers jours du mois de décembre, un vieillard, septuagénaire au moins, allait, malgré la pluie, par la rue de Varennes, levant le nez à la porte de chaque hôtel et cherchant l'adresse de M. le marquis Raphaël

de Valentin, avec la naïveté d'un enfant et l'air absorbé du philosophe. Il y avait sur cette figure, accompagnée de long cheveux gris en désordre et desséchée comme un vieux parchemin qui se tord dans le feu, l'empreinte d'un violent chagrin, aux prises avec un caractère despotique.

Si quelque peintre eût rencontré ce singulier personnage, vêtu de noir, maigre et ossu; sans doute, il l'aurait, de retour à l'atelier, transfiguré sur son album, en inscrivant au dessous du portrait :

Poëte classique en quête d'une rime.

Cette vivante *palingénésie* de Rollin, ayant vérifié le numéro qui lui avait été indiqué, frappa doucement à la porte d'un magnifique hôtel.

— Monsieur Raphaël y est-il?... demanda le bonhomme à un suisse en livrée.

— M. le marquis ne reçoit personne!... répondit le valet en avalant une énorme mouillette qu'il retirait d'un large bol de café.

— Sa voiture est là!... répondit le vieil inconnu en montrant un brillant équipage arrêté sous le dais de bois représentant une tente de

coutil qui abritait les marches du perron. Il va sortir, je l'attendrai.

— Ah! ah! mon ancien, vous pourriez bien rester ici jusqu'à demain matin... reprit le suisse. Il y a toujours une voiture toute prête pour Monsieur... Mais sortez, je vous prie. Je perdrais six cents francs de rente viagère, si je laissais, une seule fois, entrer, sans ordre, une personne étrangère à l'hôtel...

En ce moment, un grand vieillard, habillé en noir, et dont le costume ressemblait assez à celui d'un huissier ministériel, sortit du vestibule et descendit précipitamment quelques marches en examinant le vieux solliciteur qui restait tout ébahi.

— Au surplus, voici monsieur Jonathas!... dit le suisse. Parlez-lui...

Alors les deux vieillards, attirés l'un vers l'autre par une sympathie ou par une curiosité mutuelle, se rencontrèrent au milieu de la vaste cour d'honneur, à un rond point où croissaient quelques touffes d'herbes entre les pavés. Un silence effrayant régnait dans cet hôtel; et, en voyant Jonathas, vous eussiez voulu pénétrer le mystère qui planait sur

sa figure, et dont tout parlait dans cette maison morne.

Le premier soin de Raphaël, en recueillant l'immense succession de son oncle, avait été de découvrir où vivait le vieux serviteur dévoué, dont il s'était séparé après l'enterrement de son père, et sur l'affection duquel il pouvait compter. Jonathas pleura de joie en revoyant son jeune maître, auquel il croyait avoir dit un éternel adieu. Mais rien n'égala son bonheur quand le marquis le promut aux éminentes fonctions d'intendant.

Le vieux Jonathas était une puissance intermédiaire placée entre Raphaël et le monde entier. Ordonnateur suprême de la fortune de son maître et l'exécuteur aveugle d'une pensée inconnue, il était comme un sixième sens à travers lequel les émotions de la vie arrivaient à Raphaël.

— Monsieur, dit le vieillard à Jonathas en montant quelques marches du perron pour se mettre à l'abri de la pluie, je désirerais parler à monsieur Raphaël.

— Parlez à monsieur le marquis !..... s'écria l'intendant. — A peine m'adresse-t-il la parole à moi, son père nourricier.

— Mais je suis aussi son père nourricier!... s'écria le vieil homme. Si votre femme l'a jadis allaité, je lui ai fait sucer moi-même le sein des muses!... Il est mon nourrisson, mon enfant, mon élève, *carus alumnus!* J'ai façonné sa cervelle, son entendement, développé son génie, et j'ose le dire, à mon honneur et gloire!... N'est-il pas un des hommes les plus remarquables de notre époque?... Je l'ai eu, sous moi, en sixième, en troisième et en rhétorique. Je suis son professeur...

— Ah! monsieur est monsieur Porriquet...

— Précisément... — Mais, Monsieur...

— Chut... chut... fit Jonathas à deux marmitons dont les voix, s'élevant un peu trop, rompaient le silence claustral dans lequel la maison était ensevelie.

— Mais, Monsieur... reprit le professeur, M. le marquis serait-il malade ?...

— Mon cher Monsieur, répondit Jonathas, Dieu seul sait ce qu'a mon maître !... — Voyez-vous. — Il n'y a pas à Paris deux maisons semblables à la nôtre... — Entendez-vous?... Deux maisons?... ma foi, non!... — M. le marquis a fait acheter cet hôtel. — Il appartenait précédemment à un duc et pair. — Il a dépensé trois

cent mille francs pour le meubler. — Voyez-vous? — C'est une somme, trois cent mille francs! — Mais chaque pièce de notre maison est un vrai miracle.

— Bon! me suis-je dit, en voyant toute cette magnificence; c'est comme chez défunt M. son père! M. le marquis va recevoir la ville et la cour!... Point. Monsieur n'a voulu voir personne. — Il mène une drôle de vie, Monsieur Porriquet, entendez-vous?... — Une vie inconciliable.

— Ainsi, Monsieur se lève tous les jours à la même heure. Il n'y a que moi, moi seul, — voyez-vous? — qui puisse entrer dans sa chambre. J'ouvre à sept heures, été comme hiver. — Cela est convenu singulièrement. — Et alors, — étant entré, — je lui dis :

— Monsieur le marquis, il faut vous réveiller et vous habiller...

Alors il se réveille et s'habille... Je dois lui donner sa robe de chambre, toujours faite de la même façon, et de même étoffe. — Je suis obligé de la remplacer, — voyez-vous, — quand elle ne pourra plus servir, rien que pour lui éviter la peine d'en demander une

neuve. — C'te imagination!... Au fait, il a mille francs à manger par jour. — Il fait ce qu'il veut, ce cher enfant. — Je l'ai vu tout petit. — Il me dirait de faire autre chose plus difficile, je le ferais encore, entendez-vous?... — Au reste, il m'a chargé d'un tas de vétilles, — il y en a bien assez!... — Il lit les journaux, pas vrai? — Ordre de les mettre au même endroit, sur la même table. — Je viens aussi, à la même heure, lui faire moi-même la barbe. Le cuisinier perdrait mille écus de rente viagère si le déjeuner ne se trouvait pas inconciliablement servi devant Monsieur, à dix heures tous les matins, et le dîner à cinq heures précises. Le menu a été dressé pour l'année entière, jour par jour. — M. le marquis n'a rien à souhaiter. Il a des fraises quand y a des fraises, et le premier maquereau, qui arrive à Paris, il le mange. — Le programme est imprimé, il sait le matin son dîner par cœur. — Pour lors, il s'habille à la même heure avec les mêmes habits, le même linge, posés — toujours par moi, entendez-vous? — sur le même fauteuil. — Je dois encore veiller à ce qu'il ait toujours le même drap, et, en cas de besoin, si sa redingote s'abîme, une

supposition, la remplacer par une autre, sans lui en dire un mot.

S'il fait beau, j'entre et je dis à mon maître : — Vous devriez sortir, Monsieur?...

Il me répond — oui! ou — non!...

S'il a idée de se promener, il n'attend pas ses chevaux. — Ils sont toujours attelés, et le cocher reste inconciliablement, fouet en main, comme vous le voyez là.

Le soir, après le dîner, Monsieur va un jour à l'Opéra et l'autre aux... Mais non... il n'a pas encore été aux Italiens, parce que je n'ai pu me procurer une loge qu'hier... Puis, il rentre à onze heures précises pour se coucher.

Pendant les intervalles de la journée où il ne fait rien, il lit, — il lit toujours, voyez-vous?... — C'est une idée qu'il a...

J'ai ordre de lire avant lui le journal de la littérature et des livres, afin d'acheter tous les ouvrages nouveaux qui paraissent pour qu'il puisse les trouver, le jour même de leur vente, sur sa cheminée.

J'ai la consigne d'entrer d'heure en heure chez lui, pour veiller au feu, à tout — et pour voir à ce que rien ne lui manque.

Il m'a donné, Monsieur, un petit livre à apprendre par cœur et où sont écrits tous mes devoirs, un vrai catéchisme... En été, je dois, avec des tas de glaces, maintenir la température au même degré de fraîcheur, et mettre en tout temps des fleurs nouvelles partout. — Il est riche! — Il a mille francs à manger par jour. — Il peut faire ses fantaisies. — Il a été privé assez long-temps du nécessaire le pauvre enfant!... — Il ne tourmente personne; il est bon comme le bon pain; jamais ne dit mot; mais, par exemple, silence complet à l'hôtel, dans le jardin!... — Enfin, M. le marquis n'a pas un seul désir à former, — voyez-vous? — Tout marche au doigt et à l'œil, — et *recta!...*

C'est moi qui lui dis tout ce qu'il doit faire, et il m'écoute... Vous ne sauriez croire à quel point il a poussé la chose... — Ses appartemens sont... en quoi?... ah! en enfilade! — Eh bien, il ouvre, — une supposition, — la porte de sa chambre ou de son cabinet... crac!... — toutes les portes s'ouvrent d'elles-mêmes par un mécanisse... Pour lors, il peut aller d'un bout à l'autre de sa maison sans trouver une seule porte fermée... C'est gentil... et commode!...

et agréable pour nous autres !..... Ça nous a coûté gros, par exemple...

Enfin, finalement, monsieur Porriquet, il m'a dit :

— Jonathas, tu auras soin de moi comme d'un enfant au maillot... — Au maillot... oui, Monsieur, au maillot qu'il a dit.... Tu penseras à mes besoins, pour moi...

Je suis le maître, — entendez-vous?.... et il est quasiment le domestique. — Le pourquoi?... Ah! par exemple!... voilà ce que personne au monde ne sait que lui et le bon Dieu. — C'est inconciliable!...

— Il fait un poëme!.... s'écria le vieux professeur.

— Vous croyez, Monsieur, qu'il fait un poëme.... C'est donc bien assujettissant, ça!.... Mais, voyez-vous, je ne crois pas. Il me répète souvent qu'il veut vivre comme une vergétation, en vergétant..... Et pas plus tard qu'hier, — Monsieur Porriquet, — il regardait une tulipe et il disait en s'habillant :

— Voilà ma vie. Je vergète, mon pauvre Jonathas...

A cette heure, d'autres prétendent qu'il est *monomane*... — C'est inconciliable...

— Tout me prouve, Jonathas... reprit le professeur avec une gravité magistrale qui imprima un profond respect au vieux valet de chambre, que monsieur Raphaël s'occupe d'un grand ouvrage... Il est plongé dans de vastes méditations et ne veut pas en être distrait par les préoccupations de la vie vulgaire... Au milieu de ses travaux intellectuels, un homme de génie oublie tout. — Un jour le célèbre Newton...

— Ah ! Newton !... bien ! dit Jonathas. Je ne le connais pas.

— Newton, un grand géomètre, reprit Porriquet, passa vingt-quatre heures, le coude appuyé sur une table; et quand il sortit de sa rêverie, il croyait le lendemain être encore à la veille, comme s'il eût dormi... Je vais aller le voir, ce cher enfant : je peux lui être utile.

— Minute !... s'écria Jonathas. Vous seriez le roi de France, le nouveau, — s'entend ! — que vous n'entreriez pas à moins de forcer les portes et de me marcher sur le corps... Mais, monsieur Porriquet, je cours lui dire que vous êtes là... et je lui demanderai :

— Faut-il le faire monter ?...

Il répondra *oui* ou *non*. — Jamais je ne lui dis :

— *Souhaitez-vous? voulez-vous? désirez-vous ?*

Ces mots-là!... — rayés de la conversation. — Une fois il m'en est échappé un :

— Veux-tu me faire mourir?... m'a-t-il dit, tout en colère...

Et Jonathas laissa le vieux professeur dans le vestibule, en lui faisant signe de ne pas avancer.

XXXVI.

Jonathas revint assez promptement avec une réponse favorable, et conduisit le vieil émérite à travers de somptueux appartemens dont toutes les portes étaient ouvertes.

M. Porriquet aperçut, de loin, son élève, au coin d'une cheminée. Raphaël, enveloppé d'une robe de chambre à grands dessins, et

plongé dans un fauteuil à ressorts, lisait le journal. Son attitude maladive, l'affaissement de ses traits et de son corps peignaient une extrême mélancolie, encore plus énergiquement peut-être que la pâleur de feuille étiolée, imprimée sur son front et sur son visage. Ses mains, semblables à celles d'une jolie femme, avaient une blancheur molle et délicate. Ses cheveux blonds, devenus rares, se bouclaient autour de ses tempes avec une coquetterie naturelle. Il y avait dans toute sa personne cette grâce efféminée et ces bizarreries particulières aux malades. Sa riche calotte à la grecque, entraînée par un gland trop lourd pour le léger cachemire dont elle était faite, pendait sur un côté de sa tête. La faiblesse générale de son jeune corps était démentie par ses yeux bleus où toute la vie semblait s'être retirée, où brillait un sentiment extraordinaire et dont l'expression saisissait tout d'abord. Ce regard faisait mal à voir.

Les uns pouvaient y lire du désespoir; d'autres, y deviner un combat intérieur, aussi terrible qu'un remords...

C'était le coup d'œil profond de l'impuissant refoulant ses désirs au fond de son cœur,

ou de l'avare jouissant par la pensée de tous les plaisirs que son argent lui procurerait, mais s'y refusant pour ne pas amoindrir son trésor.

Ou, le regard de Prométhée enchaîné; de Napoléon déchu, apprenant à l'Elysée, en 1815, la faute stratégique commise par ses ennemis, et demandant, sans succès, le commandement pour vingt-quatre heures... Véritable regard de conquérant et de damné!...

Et, mieux encore, c'était le regard que, vingt jours auparavant, Raphaël avait jeté sur la Seine ou sur sa dernière pièce d'or mise au jeu!...

Soumettant sa volonté, son intelligence au grossier bon sens d'un vieux paysan, à peine civilisé par une domesticité de cinquante années, il avait abdiqué la vie pour vivre, dépouillant son âme de toutes les poésies du désir, et presque joyeux de devenir une sorte d'automate. Il voulait braver la mort; et, pour lutter avec la cruelle puissance dont il avait accepté le défi, il s'était fait chaste à la manière d'Origène, en châtrant son imagination.

Le lendemain du jour où, soudainement

enrichi par un testament, il avait vu décroître la peau de chagrin, il s'était trouvé chez son notaire, à table; et là, un médecin assez en vogue avait raconté, sérieusement, au dessert, la manière dont un Suisse attaqué d'une pulmonie s'en était guéri. Cet homme n'avait pas dit un mot pendant dix ans et s'était soumis à ne respirer que vingt fois par minute dans l'air épais d'une vacherie, en suivant un régime alimentaire extrêmement doux.

— Je serai cet homme!... se dit en lui-même Raphaël qui voulait vivre à tout prix...

Et, au sein du luxe, il reprit une vie studieuse, la vie d'une machine à vapeur.

Quand le vieux professeur envisagea ce jeune cadavre, il tressaillit. Tout lui semblait artificiel dans ce corps fluet et débile.

En voyant le marquis a l'œil dévorant, au front chargé de pensées, il ne put reconnaître l'élève au teint frais et rose, aux membres juvéniles dont il avait gardé le souvenir... Si le classique bonhomme, critique sagace et conservateur du bon goût, avait lu lord Byron, il aurait cru voir Manfred, là où il eût voulu trouver Childe-Harold.

— Bonjour, mon bon père Porriquet!....

dit Raphaël à son professeur en pressant les doigts glacés du vieillard dans une main brûlante et moite. — Comment vous portez-vous?

— Mais, moi, je vais bien... répondit le vieillard effrayé par le contact de cette main fiévreuse. — Et vous?...

— Oh! j'espère me maintenir en bonne santé...

— Vous travaillez sans doute à quelque bel ouvrage?...

— Non, répondit Raphaël... *Exegi monumentum*.... père Porriquet. — J'ai achevé une grande page et j'ai dit adieu pour toujours à la Science. — Je sais même à peine où se trouve mon manuscrit.

— Le style en est pur, sans doute? demanda le professeur. Vous n'aurez pas, j'espère, adopté le langage barbare de cette nouvelle école qui croit faire merveille en inventant Ronsard...

— Mon ouvrage est une œuvre purement physiologique...

— Oh!... tout est dit, reprit le professeur. Dans les sciences, la grammaire doit se prêter aux exigences des découvertes. Néanmoins,

mon enfant, un style clair, harmonieux, la langue de Fénelon, de M. de Buffon, de Racine, un style classique enfin! ne gâte jamais rien...

Mais, mon bon ami, reprit le professeur en s'interrompant, j'oubliais l'objet de ma visite. — C'est une visite intéressée !...

Raphaël, se rappelant trop tard la verbeuse élégance et les éloquentes périphrases auxquelles un long professorat avait habitué son maître, se repentit presque de l'avoir reçu; mais, au moment où il allait souhaiter de le voir dehors, il comprima promptement son secret désir en jetant un furtif coup d'œil à la peau de chagrin, suspendue devant lui et appliquée sur une étoffe blanche où ses contours capricieux étaient soigneusement dessinés par une ligne rouge qui l'encadrait exactement.

Depuis la fatale orgie, Raphaël, étouffant le plus léger de ses caprices, avait vécu de manière à ne pas causer le moindre tressaillement à ce terrible talisman. La peau de chagrin était comme un tigre avec lequel il lui fallait vivre, sans en réveiller la férocité...

Alors, il écouta patiemment les amplifica-

tions du vieux professeur. Le père Porriquet mit une heure à lui raconter les persécutions dont il était devenu l'objet depuis la révolution de juillet.

Le bonhomme, voulant un gouvernement fort, avait émis le vœu patriotique de laisser les épiciers à leurs comptoirs ; les hommes d'état, au maniement des affaires publiques : les avocats, au Palais ; les pairs de France, au Luxembourg ; et, alors un des ministres populaires du Roi-citoyen l'avait banni de sa chaire, en l'accusant de carlisme. Chose assez étrange !...

Le vieillard se trouvait sans place, sans retraite et sans pain.

Étant la providence d'un pauvre neveu dont il payait la pension au séminaire de Saint-Sulpice, il venait, moins pour lui-même que pour son enfant adoptif, prier son ancien élève de réclamer auprès du nouveau ministre, non sa réintégration, mais l'emploi de proviseur dans quelque collége de province...

Raphaël était en proie à une somnolence invincible, lorsque la voix monotone du bon-

homme cessa de retentir à ses oreilles. Obligé, par politesse, de regarder les yeux blancs et presque immobiles de ce vieillard au débit lent et lourd, il avait été stupéfié, magnétisé par une inexplicable force d'inertie.

— Hé bien ! mon bon père Porriquet, répliqua-t-il sans savoir précisement à quelle interrogation il répondait, je n'y puis rien.... rien du tout. — *Je souhaite seulement bien vivement* que vous réussissiez !... Je suis tout à vous.

En ce moment, sans s'apercevoir de l'effet que produisirent sur le front jaune et ridé du vieillard ces banales paroles, pleines d'égoïsme et d'insouciance, Raphaël se dressa comme un jeune chevreuil ; puis, voyant une légère ligne blanche entre le bord de la peau noire et le dessin rouge, il poussa un cri si terrible que le pauvre professeur en fut épouvanté.

— Allez, vieille bête !... s'écria-t-il : vous serez nommé proviseur !... Ne pouviez-vous pas me demander une rente viagère de dix mille écus plutôt que ma protection ?... Alors votre visite ne m'aurait rien coûté !... Il y a cent mille emplois en France, et je n'ai qu'une

vie!... Une vie d'homme vaut plus que tous les emplois du monde!... — Jonathas!... Jonathas!...

Jonathas parut.

— Voilà de tes œuvres, triple sot!... Pourquoi m'as-tu proposé de recevoir Monsieur?... dit-il en lui montrant le vieillard pétrifié. T'ai-je remis mon âme entre les mains pour la déchirer?... Tu m'arraches en ce moment dix années d'existence!... Encore une faute comme celle-ci, et tu me conduiras à la demeure où j'ai conduit mon père!... N'aurais-je pas mieux aimé posséder la belle lady Branston que d'obliger cette vieille carcasse, espèce de haillon humain?.... J'ai de l'or pour lui!... Et, d'ailleurs, quand tous les Porriquet du monde mourraient de faim, qu'est-ce que cela me ferait!...

La colère avait blanchi le visage de Raphaël, une légère écume sillonnait ses lèvres tremblantes, et l'expression de ses yeux était épouvantable. A cet aspect, les deux vieillards furent saisis d'un tressaillement convulsif, comme deux enfans en présence d'un serpent.

Le jeune homme tomba sur son fauteuil. Alors il se fit une sorte de réaction dans son âme. Des larmes coulèrent abondamment de ses yeux flamboyans.

— Oh! ma vie!... ma belle vie!... dit-il. Plus de bienfaisantes pensées!.... Plus d'amour!.... — plus rien.

Il se tourna vers le professeur.

— Le mal est fait, mon vieil ami... reprit-il d'une voix douce..... Je vous aurai largement récompensé de vos soins... — Et mon malheur aura, du moins, produit le bien d'un bon et digne homme!...

Il y avait tant d'âme dans l'accent qui accompagnait ces paroles presque inintelligibles que les deux vieillards pleurèrent comme on pleure en entendant un air attendrissant chanté dans une langue étrangère.

— Il est épileptique!... dit M. Porriquet à voix basse.

— Je reconnais votre bonté, mon ami!..... reprit doucement Raphaël. Vous voulez m'excuser : la maladie est un accident, tandis que l'inhumanité serait un vice... un crime... Laissez-moi, maintenant, ajouta-t-il. Vous rece-

vrez demain ou après-demain, peut-être même ce soir, votre nomination. Adieu.

Le vieillard se retira, pénétré d'horreur et en proie à de vives inquiétudes sur la santé morale de Valentin. Cette scène avait eu pour lui quelque chose de surnaturel. Il doutait de lui-même et s'interrogeait comme s'il se fût réveillé après un songe pénible.

— Écoute, Jonathas!... reprit le jeune homme en s'adressant à son vieux serviteur. Tâche de comprendre la mission que je t'ai confiée!

— Oui, monsieur le marquis.

— Je suis comme un homme mis hors la loi commune...

— Oui, monsieur le marquis.

— Toutes les jouissances de la vie se jouent autour de mon lit de mort, et dansent comme de belles femmes devant moi : si je les appelle?... je meurs. Toujours la mort!... Tu dois être une barrière entre le monde et moi.

— Oui, monsieur le marquis, dit le vieux valet en essuyant les gouttes de sueur qui chargeaient son front ridé. Mais, si vous ne voulez pas voir de belles femmes, comment ferez-vous ce soir aux Italiens?... — Une

famille anglaise qui repart pour Londres m'a cedé le reste de son abonnement, et vous avez une belle loge. Oh! une loge superbe!... Aux premières.

Raphaël, tombé dans une profonde rêverie, n'écoutait plus...

XXXVII.

Voyez-vous cette fastueuse voiture?... ce coupé simple en dehors, de couleur brune, mais sur les panneaux duquel brille l'écusson d'une antique et noble famille? Quand ce coupé passe rapidement, les grisettes l'admirent, en convoitent le satin jaune, la soie onduleuse, le tapis de la Savonnerie, la passementerie fraîche comme une paille de riz tres-

sée par des mains blanches et vierges, les moelleux coussins, et les glaces muettes... Un jeune et joli jockey mène en postillon deux chevaux de prix, et deux laquais en livrée se tiennent debout, derrière cette voiture aristocratique, — mais au fond, sur la soie, gît une tête brûlante aux yeux cernés, Raphaël, triste et pensif : — fatale image de la richesse !... Il court à travers Paris comme une fusée, arrive au péristyle du théâtre Favart, le marche-pied se déploie, ses deux valets le soutiennent, une foule envieuse le regarde.

— Qu'a-t-il fait celui-là pour être si riche ?... dit un pauvre étudiant en droit qui, faute d'un écu, ne pouvait entendre les magiques accords de Rossini.

Raphaël marcha lentement dans les corridors de la salle, ne se promettant aucune jouissance de ces plaisirs si fort enviés jadis. En attendant le second acte de la *Semiramide*, il se promena au foyer, errant à travers les galeries, insouciant de sa loge, dans laquelle il n'était pas encore entré. Le sentiment de la propriété n'existait plus au fond de son cœur. Semblable à tous les malades, il ne songeait qu'à son mal.

Appuyé sur le manteau de la cheminée, autour de laquelle abondaient, au milieu du foyer, les élégans, jeunes et vieux, d'anciens et de nouveaux ministres, puis des pairs sans pairie, et des pairies sans pair telles que les a faites la révolution de juillet, enfin tout un monde de spéculateurs et de journalistes, Raphaël vit à quelques pas de lui, parmi toutes les têtes, une figure étrange et surnaturelle. Il s'avança en clignant les yeux fort insolemment vers cet être bizarre, afin de le contempler de plus près.

— Quelle admirable peinture!... se dit-il.

Les sourcils, les cheveux et la virgule *à la Mazarin* dont l'inconnu semblait faire parade, étaient teints en noir; mais, appliqué sur une chevelure sans doute trop blanche, le cosmétique avait produit une couleur violâtre et fausse dont les teintes changeaient suivant les reflets plus ou moins vifs des lumières. Son visage étroit et plat, dont les rides étaient comblées par d'épaisses couches de rouge et de blanc, exprimait à la fois la ruse et l'inquiétude. Cette enluminure, manquant à quelques endroits de la face, en faisait singu-

lièrement ressortir la décrépitude et le teint plombé.

Aussi, était-il impossible de ne pas rire en voyant cette tête au menton pointu, au front proéminent, assez semblable à ces grotesques figures de bois, sculptées en Allemagne, par les bergers pendant leurs loisirs.

En examinant tour à tour ce vieil Adonis et Raphaël, un observateur aurait cru reconnaître, dans le marquis, les yeux d'un jeune homme sous le masque d'un vieillard; et dans l'inconnu, les yeux ternes d'un vieillard sous le masque d'un jeune homme.

Valentin cherchait à se rappeler en quelle circonstance il avait jadis vu ce petit vieillard sec, bien cravaté, botté, qui marchait en faisant sonner ses éperons et se croisait les bras comme s'il avait toutes les forces d'une pétulante jeunesse à dissiper. Sa démarche n'accusait rien de gêné, d'artificiel. Son élégant habit, soigneusement boutonné, déguisait une antique et forte charpente, en lui donnant la tournure d'un vieux fat qui suit les modes.

Cette espèce de poupée pleine de vie, vrai prodige, avait pour Raphaël tous les charmes

d'une apparition. Il le contemplait comme un vieux Rembrandt enfumé, récemment restauré, verni, mis dans un cadre neuf.

Cette comparaison lui fit retrouver la trace de la vérité dans ses confus souvenirs; et, alors, il reconnut le marchand de curiosités, l'homme auquel il devait son malheur!...

En ce moment, un rire satanique échappait à ce fantastique personnage, et se dessinait sur ses lèvres froides, tendues par un faux râtelier. A ce rire, la vive imagination de Raphaël lui montra, dans cet homme, de frappantes ressemblances avec la tête idéale que les peintres ont donnée au Méphistophélès de Goëthe.

Mille superstitions s'emparèrent de l'âme forte de Raphaël; et, dans ce moment, il crut à la puissance du démon, à tous les sortiléges rapportés dans les fabuleuses légendes du moyen âge, et mises en œuvre par les poëtes. Se refusant avec horreur au sort de Faust, il invoqua soudain le ciel; il eut, comme les mourans, une foi fervente en Dieu, en la vierge Marie... Radieuse et fraîche, une mystérieuse lumière lui permit d'apercevoir le ciel; mais c'était le ciel de Michel-Ange et de Sanzio

d'Urbin : des nuages, un vieillard à barbe blanche, des têtes ailées, et une belle femme assise dans une auréole... Maintenant il comprenait, il adoptait ces admirables créations dont les fantaisies presque humaines lui expliquaient son aventure et lui permettaient encore un espoir.

Mais quand ses yeux retombèrent sur le foyer des Italiens, au lieu de la Vierge, il vit une ravissante fille d'Opéra, la détestable Euphrasie, danseuse au corps souple et léger, qui, vêtue d'une robe éclatante, couverte de perles orientales, arrivait impatiente de son vieillard impatient, et venait se montrer, insolente, le front hardi, les yeux pétillans, à ce monde envieux et spéculateur, pour témoigner de la richesse sans bornes du marchand dont elle dissipait les trésors.

Raphaël, se souvenant du souhait goguenard par lequel il avait accueilli le fatal présent du vieux homme, savoura tous les plaisirs de la vengeance en contemplant l'humiliation profonde de cette sagesse sublime, dont naguères la chute semblait impossible.

Le funèbre sourire du centenaire s'adressait à Euphrasie, dont la bouche rose répondit par

un mot d'amour; puis, lui offrant un bras desséché, le petit juif fit deux ou trois fois le tour du foyer, recueillant, avec délices, les regards de passion et les complimens jetés par la foule à sa maîtresse, sans voir les rires dédaigneux, sans entendre les railleries mordantes dont il était l'objet.

— Dans quel cimetière, cette jeune goule a-t-elle déterré ce cadavre?..... s'écria le plus élégant de tous les romantiques.

Euphrasie se prit à sourire; car c'était un jeune homme aux cheveux blonds, aux yeux bleus et brillans, svelte, portant moustache, — tout le bagage du genre, — ayant un frac écourté, le chapeau sur l'oreille, et la repartie vive...

— Que de vieillards, se dit Raphaël en lui-même, couronnent une vie de probité, de travail, de vertu, par une folie!... Celui-ci a les pieds froids, et il fait l'amour.

— Hé bien! Monsieur, s'écria Valentin, en arêtant le juif et en lançant une œillade à Euphrasie. Ne vous souvenez-vous plus des sévères maximes de votre philosophie?

— Ah! ah! répondit le marchand d'une voix déjà cassée. Je suis heureux comme un jeune

homme!... J'avais pris l'existence au rebours... Il y a toute une vie dans une heure d'amour.

En ce moment, les spectateurs, entendant le prélude de l'orchestre, quittèrent le foyer pour se rendre à leurs places; et le vieillard ayant salué Raphaël, ils se séparèrent.

En entrant dans sa loge, le marquis aperçut Fœdora, divinement mise, et placée à l'autre côté de la salle précisément en face de lui.

Sans doute arrivée depuis peu, elle rejetait son écharpe en arrière, se découvrait le cou, faisant les mille petits mouvemens indescriptibles d'une coquette occupée à se poser. Tous les regards étaient concentrés sur elle.

Un jeune pair de France l'accompagnait. La comtesse lui demanda la lorgnette qu'elle lui avait donnée à porter; et, au geste qu'elle fit, à la manière dont elle regarda ce nouveau *partner*, Raphaël devina la tyrannie à laquelle son successeur était soumis.

Fasciné sans doute comme il l'avait été jadis; dupé comme lui; comme lui, luttant avec toute la puissance d'un amour vrai contre les froids calculs de cette femme, il devait souffrir les tourmens auxquels Valentin avait heureusement renoncé.

Une joie inexprimable anima la figure de Fœdora, quand, après avoir braqué sa lorgnette sur toutes les loges, et rapidement examiné les toilettes, elle eut la conscience d'écraser, par sa parure et sa beauté, les plus jolies, les plus élégantes femmes de Paris.

Elle se mit à rire pour montrer ses dents blanches; agita sa tête ornée de fleurs, pour en faire admirer l'éclat et la coiffure; puis, son regard alla de loge en loge se moquant d'un béret mal posé sur le front d'une princesse russe, ou d'un chapeau manqué qui coiffait horriblement mal la fille d'un banquier; mais, tout à coup, elle pâlit en rencontrant les yeux fixes de Raphaël.

Son amant dédaigné la foudroya par un intolérable coup d'œil de mépris. Quand aucun de ses amans bannis ne méconnaissait sa puissance, Valentin, seul dans le monde, était à l'abri de ses séductions. Un pouvoir impunément bravé touche à sa ruine. Cette maxime est gravée plus profondément au cœur d'une femme qu'à la tête des rois; aussi Fœdora voyait-elle la mort de ses prestiges et de sa coquetterie, dans Raphaël.

Un mot, dit par lui, la veille, à l'Opéra, était déjà devenu célèbre, dans les salons de Paris, et le tranchant de cette terrible épigramme avait fait une blessure incurable à la comtesse. En France, nous savons cautériser une plaie, mais nous n'y connaissons pas encore de remède au mal que produit une phrase.

Au moment où toutes les femmes regardèrent alternativement le marquis et la comtesse, Fœdora aurait voulu l'abîmer dans les oubliettes de quelque Bastille; car malgré son talent pour la dissimulation, ses rivales devinèrent sa souffrance.

Enfin, sa dernière consolation lui échappa.

Ces mots délicieux :

— Je suis la plus belle!...

Cette phrase éternelle qui calmait tous les chagrins de sa vanité, devint un mensonge.

Au moment où finissait l'ouverture du second acte, une femme vint se placer près de Raphaël, dans une loge qui, jusqu'alors, était restée vide. Le parterre entier laissa échapper un murmure d'admiration. Cette mer de faces humaines agita ses lames animées, et toutes les têtes regardèrent l'inconnue. Jeunes et

vieux firent un tumulte si prolongé que, pendant le lever du rideau, les musiciens de l'orchestre se tournèrent pour réclamer le silence; et, partageant cet applaudissement général, finirent par augmenter ces confuses rumeurs. Des conversations animées s'établirent dans chaque loge. Les femmes s'étaient toutes armées de leurs jumelles; et les vieillards rajeunis, nettoyaient avec la peau de leurs gants les verres de leurs lorgnettes. Puis, l'enthousiasme se calma par degrés. Les chants retentirent sur la scène. Tout rentra dans l'ordre. La bonne compagnie, comme honteuse d'avoir cédé à un mouvement naturel, rentra dans la froideur aristocratique de ses manières polies. Les riches ne veulent s'étonner de rien, et doivent reconnaître, au premier aspect d'une belle œuvre, le défaut qui les dispense de l'admiration, sentiment vulgaire.

Cependant quelques hommes restèrent immobiles, sans écouter la musique, perdus dans un ravissement naïf, occupés à contempler la voisine de Raphaël.

Valentin aperçut dans une baignoire, et près d'Aquilina, l'ignoble figure du banquier

sanglant qui lui adressait une grimace approbative. Puis, il vit Émile, qui, debout à l'orchestre, semblait lui dire :

— Mais regarde donc la belle créature que tu as près de toi !...

Enfin Rastignac assis près d'une jeune femme, une veuve sans doute, tortillait ses gants comme un homme au désespoir d'être enchaîné là, sans pouvoir aller près de la divine inconnue.

La vie de Raphaël dépendait d'un pacte encore inviolé qu'il avait fait avec lui-même. Il s'était promis de ne jamais regarder attentivement aucune femme; et, pour se mettre à l'abri d'une tentation, il portait un lorgnon dont le verre microscopique, artistement disposé, détruisait l'harmonie des plus beaux traits, en leur donnant un hideux aspect.

Encore en proie à la terreur dont il avait été saisi le matin, quand, pour un simple vœu de politesse, le talisman s'était si promptement resserré, Raphaël résolut fermement de ne pas se retourner vers sa voisine.

Il était assis comme une duchesse, non pas

comme une duchesse impériale, mais comme une duchesse du faubourg Saint-Germain. Présentant le dos au coin de sa loge, il dérobait avec impertinence la moitié de la scène à l'inconnue, ayant l'air de la mépriser, d'ignorer même qu'une jolie femme se trouvât derrière lui.

La voisine, copiant avec exactitude la posture de Valentin, avait appuyé son coude sur le bord de la loge, et se mettait la tête de trois quarts en regardant les chanteurs, comme si elle se fût posée devant un peintre. Ces deux personnes ressemblaient à deux amans brouillés qui se boudent, se tournent le dos, et vont s'embrasser au premier mot d'amour.

Par momens, les légers marabouts, ou les cheveux de l'inconnue effleuraient la tête de Raphaël et lui causaient une sensation voluptueuse contre laquelle il luttait courageusement. Puis, il sentit le doux contact des ruches de dentelle qui garnissaient le tour de la robe. Enfin, la robe elle-même fit entendre le murmure efféminé de ses plis, frissonnement plein de molles sorcelleries. Bientôt, le mou-

vement imperceptible imprimé par la respiration à la poitrine, au dos, aux vêtemens, la vie suave de cette jolie femme se communiqua soudain à Raphaël comme une étincelle électrique; et le tulle ou la blonde transmirent fidèlement à son épaule chatouillée, la délicieuse chaleur de ce dos de femme, sans doute blanc et nu. Par un caprice de la nature, ces deux êtres désunis par le bon ton, séparés par les abîmes de la mort, respirèrent ensemble, et pensèrent peut-être l'un à l'autre. Les pénétrans parfums du *Sandal* achevèrent d'enivrer Raphaël. Son imagination irritée par un obstacle, et que les entraves rendaient encore plus fantasque, lui dessina rapidement une femme en traits de feu.

Alors il se retourna brusquement; et comme en ce moment, l'inconnue, choquée sans doute de se trouver en contact avec un étranger, fit un mouvement semblable, leurs visages, animés par la même pensée, restèrent en présence.

— Pauline!...

— Monsieur Raphaël!...

Pétrifiés l'un et l'autre, ils se regardèrent un instant en silence.

Raphaël voyait Pauline éclatante de beauté, dans une toilette simple et de bon goût. Son ravissant corsage, quoique chastement couvert d'une gaze, laissait apercevoir une blancheur de lis et deviner des formes que même une femme eût admirées. Puis, c'était toujours sa modestie virginale, sa candeur, sa gracieuse attitude. Son bras blanc, enveloppé d'une gaze transparente, accusait l'émotion profonde dont elle était saisie, par un tremblement nerveux qui semblait faire palpiter son corps aussi puissamment que son cœur.

— Oh! venez demain!... dit-elle, venez à l'hôtel Saint-Quentin, y reprendre vos papiers!... J'y serai à midi : soyez exact!

Puis, elle se leva précipitamment et disparut.

Raphaël voulait suivre Pauline ; mais, craignant de la compromettre, il resta, regarda Fœdora, la trouva laide; et, bientôt, ne pouvant comprendre une seule phrase de musique, étouffant dans cette salle, le cœur plein, il sortit, et revint chez lui.

— Jonathas!... dit-il à son vieux domes-

tique, au moment où il fut dans son lit : Donne-moi une demi-goutte de laudanum sur un morceau de sucre, et demain ne me réveille qu'à midi moins vingt minutes.

XXXVIII.

— Je veux être aimé de Pauline!... s'écria-t-il, le lendemain, en regardant le talisman avec une indéfinissable angoisse.

La peau ne fit aucun mouvement, elle semblait avoir perdu sa force contractile.

— Ah! ah!... s'écria Raphaël, en se sentant délivré comme d'un manteau de plomb qu'il

aurait porté depuis le jour où le talisman lui avait été donné. Tu mens!... Tu ne m'obéis pas?... Le pacte est rompu!... Je suis libre... Je vivrai... C'était donc une mauvaise plaisanterie!...

En disant ces paroles, il n'osait pas croire à sa propre pensée.

Mis aussi simplement qu'il l'était jadis, il voulut aller à pied à son ancienne demeure, essayant de se reporter en idée à ces jours heureux où il pouvait se livrer sans danger à la furie de ses désirs, et où il n'avait point encore jugé toutes les jouissances humaines. Il marchait, voyant, non plus la Pauline de l'hôtel Saint-Quentin, mais la Pauline de la veille, cette maîtresse accomplie, si souvent rêvée, jeune fille spirituelle, aimante, artiste, comprenant les poëtes et la poésie, et vivant au sein du luxe; en un mot, Fœdora douée d'une belle âme; ou Pauline comtesse et deux fois millionnaire comme Fœdora!...

Quand il se trouva sur le seuil usé, sur la dalle cassée de cette porte où, tant de fois, il avait eu des pensées de désespoir, une vieille femme sortit de la salle et lui dit :

— N'êtes-vous pas M. Raphaël de Valentin?

— Oui, ma bonne mère, répondit-il...

— Vous connaissez votre logement!... Quelqu'un vous y attend.

— Cet hôtel est-il toujours tenu par madame Gaudin?... demanda-t-il.

— Oh! non, Monsieur. Maintenant, madame Gaudin est baronne... Elle est dans une belle maison à elle, de l'autre côté de l'eau... Son mari est revenu. Dame!... il a rapporté des mille et des cent. L'on dit qu'elle pourrait acheter tout le quartier Saint-Jacques si elle le voulait. Elle m'a donné *gratis* son fonds, et son restant de bail... Ah! c'est une bonne femme, tout de même! Elle n'est pas plus fière aujourd'hui qu'elle ne l'était hier!...

Raphaël monta lestement à sa mansarde; et, quand il atteignit les dernières marches de l'escalier, il entendit les sons du piano.

Pauline était là...

Ouvrant doucement la porte, il la vit modestement vêtue d'une robe de percaline; mais la façon de la robe, et les gants, le chapeau, le châle négligemment jetés sur le lit, révélaient toute une fortune.

— Ah ! vous voilà !... enfin !... s'écria Pauline en tournant la tête et se levant avec un naïf mouvement de joie.

Raphaël vint s'asseoir près d'elle ; et, rougissant, honteux, heureux, il la regarda sans rien dire.

— Pourquoi nous avez-vous donc quittées? reprit-elle en baissant les yeux, au moment où son visage s'empourpra. Qu'êtes-vous devenu?...

— Ah ! Pauline, j'ai été... je suis bien malheureux encore !...

— Là !... s'écria-t-elle tout attendrie. J'ai deviné cela, hier, en vous voyant bien mis... — riche en apparence, — et, en réalité, hein !... monsieur Raphaël?... Est-ce toujours comme autrefois?

Valentin ne put retenir quelques larmes ; elles roulèrent dans ses yeux, et alors il s'écria :

— Pauline !... je...

Il n'acheva pas, ses yeux étincelaient d'amour, et son cœur débordait dans son regard.

— Oh ! il m'aime !... il m'aime !... s'écria Pauline.

Raphaël fit un signe de tête, en se sentant

hors d'état de dire une seule parole; et, à ce geste, la jeune fille lui prit la main, et la serrant avec force, elle lui dit, tantôt riant, tantôt sanglotant :

— Riches!... riches!... heureux!... riches!... ta Pauline est riche! Mais moi je devrais aujourd'hui être bien pauvre!... J'ai mille fois dit que je paierais ce mot : — *Il m'aime!*... de tous les trésors de la terre. O mon Raphaël!... des millions!... tu aimes le luxe... mais tu dois aimer mon cœur aussi... Il y a tant d'amour pour toi dans ce cœur. — Tu ne sais pas? Mon père est revenu. Je suis une riche héritiere!... Ma mère et lui me laissent entièrement maîtresse de mon sort!... Je suis libre!

En proie à une sorte de délire, Raphaël tenait les mains de Pauline, et les baisait si ardemment, si avidement, que son baiser semblait être une sorte de convulsion.

Pauline se dégagea les mains, les jeta sur les épaules de Raphaël et le saisit. — Alors, ils se comprirent, se serrèrent et s'embrassèrent avec cette sainte, cette délicieuse ferveur, dégagée de toute arrière-pensée, dont un seul baiser se trouve empreint, le jeune,

le premier baiser, par lequel deux âmes prennent possession d'elles-mêmes.

— Ah! s'écria Pauline en retombant sur la chaise, je ne veux plus te quitter!...

— Je ne sais d'où me vient tant de hardiesse?... reprit-elle en rougissant.

— De la hardiesse, ma Pauline?... Oh! ne crains rien! C'est de l'amour... de l'amour vrai, profond! — éternel comme le mien, n'est-ce pas?...

— Oh! parle, parle, parle!... dit-elle. Ta bouche a été si long-temps muette pour moi...

— Tu m'aimais donc?...

— Oh! Dieu!... si je t'aimais!... Que de fois j'ai pleuré, là, — tiens? — en faisant ta chambre, déplorant ta misère et... la mienne. Je me serais vendue au démon pour t'éviter un chagrin... Aujourd'hui, *mon* Raphaël, car tu es bien à moi... — A moi cette belle tête; à moi ton cœur! — Oh! oui, ton cœur, surtout!... Éternelle richesse!...

Eh bien! où en suis-je?... reprit-elle. Ah! m'y voici! nous avons trois... quatre... cinq millions, je crois... Si j'étais pauvre, je tiendrais peut-être à porter ton nom, à être nommée ta femme... Mais, en ce moment je

voudrais te sacrifier le monde entier... je voudrais être encore ta servante... Va, Raphaël, en t'offrant mon cœur, ma personne, ma fortune, je ne te donnerais rien de plus aujourd'hui, que le jour où j'ai mis là, dit-elle en montrant le tiroir de la table, certaine pièce de cent sous!... Oh! comme alors ta joie m'a fait mal!...

— Pourquoi es-tu riche?... s'écria Raphaël. Pourquoi n'as-tu pas de vanité?... je ne puis rien pour toi!...

Il se tordit les mains de bonheur, de désespoir, d'amour...

— Quand tu seras madame la marquise de Valentin!... Je te connais, âme céleste, ce titre et ma fortune ne vaudront pas...

— Un seul de tes cheveux! s'écria-t-elle.

— J'ai six millions; mais quand j'en aurais trente, que sont maintenant les richesses pour nous!... Ah! j'ai ma vie!... je puis te l'offrir!... prends-la...

— Oh! ton amour!... Raphaël, ton amour vaut le monde!... Comment!, ta pensée est à moi?... Mais je suis la plus heureuse des heureuses...

— L'on va nous entendre!... dit Raphaël.

— Hé, il n'y a personne?... répondit-elle en laissant échapper un petit geste mutin.

— Eh bien, viens?... s'écria Valentin en lui tendant les bras.

Elle sauta sur ses genoux, et, joignant ses mains autour du cou de Raphaël :

— Embrassez-moi, dit-elle, pour tous les chagrins que vous m'avez donnés!...

Pour effacer la peine que vos joies m'ont faite!...

Pour toutes les nuits que j'ai passées à peindre mes écrans.

— Tes écrans...

— Puisque nous sommes riches, mon trésor, je puis te dire tout!... Pauvre enfant!... Ah! comme il est facile de tromper les hommes d'esprit!... Est-ce que tu pouvais avoir des gilets blancs et des chemises propres deux fois la semaine, pour trois francs de blanchissage par mois?... Mais tu buvais deux fois plus de lait qu'il ne t'en revenait pour ton argent!... Je t'attrapais sur tout. Le feu, l'huile... Et l'argent donc?...

Oh! mon Raphaël!... ne me prends pas pour femme!... dit-elle en riant, je suis une personne trop astucieuse.

— Mais comment faisais-tu donc?...

— Je travaillais jusqu'à deux heures du matin!... répondit-elle, et je donnais à ma mère une moitié du prix de mes écrans; à toi, l'autre...

Ils se regardèrent pendant un moment, tous deux hébétés de joie et d'amour.

— Oh! s'écria Raphaël, nous paierons sans doute, un jour, ce bonheur par quelque effroyable chagrin!...

— Serais-tu marié?... cria Pauline. Ah! je ne veux te céder à aucune femme!...

— Je suis libre, ma chérie!...

— Libre... répéta-t-elle. Libre, et à moi!...

Elle se laissa glisser sur ses genoux; et, joignant les mains, elle regarda Raphaël avec une dévotieuse ardeur.

— J'ai peur de devenir folle!...

— Que tu es gentil! reprit-elle en passant une main dans la blonde chevelure de son amant. Est-elle bête, ta comtesse Fœdora!... Quel plaisir j'ai ressenti hier en étant saluée par tous les hommes!... Elle n'a jamais été applaudie, elle!...

— Dis, cher : quand mon dos a touché ton bras, j'ai entendu en moi je ne sais quelle

voix qui m'a crié : — Il est là !... Je me suis retournée... et je t'ai vu... Oh ! je me suis sauvée... je me sentais l'envie de te sauter au cou, devant tout ce monde.

— Es-tu heureuse de pouvoir parler !... s'écria Raphaël. Moi, j'ai le cœur serré. Je voudrais pleurer ; je ne puis... Ne me retire pas ta main !... Il me semble que je resterais pendant toute ma vie, à te regarder ainsi... heureux, content !...

— Oh ! répète-moi cela, mon amour ?...

— Et que sont les paroles !... reprit Valentin en laissant tomber une larme chaude sur les mains de Pauline. Plus tard, j'essaierai de te dire mon amour ; en ce moment je ne puis que le sentir...

— Oh ! s'écria-t-elle, cette belle âme, ce beau génie, ce cœur que je connais si bien..... tout est à moi, comme je suis à lui.

— Pour toujours, ma douce créature ! dit Raphaël d'une voix émue. Tu seras ma femme, mon bon génie. Ta présence a toujours dissipé mes chagrins, rafraîchi mon âme... En ce moment, ton sourire angélique a pour ainsi dire purifié mon cœur. — Je crois commencer une nouvelle vie. Le passé cruel et mes tristes fo-

lies me semblent n'être plus que de mauvais songes. — Je suis pur... près de toi... Je sens l'air du bonheur.

— Oh! sois là, toujours!... ajouta-t-il en la pressant saintement sur son cœur palpitant.

— Vienne la mort quand elle voudra!... s'écria Pauline en extase. J'ai vécu!...

XXXIX.

— Oh! mon Raphaël!... s'écria Pauline, je voudrais qu'à l'avenir personne n'entrât dans cette chère mansarde...

— Il faut en murer la porte, mettre une grille à la lucarne, et acheter la maison, répondit le marquis.

— C'est cela!... dit-elle.

Puis, après un moment de silence :

— Nous avons un peu oublié de chercher tes manuscrits?...

Et ils se prirent à rire avec une douce innocence.

— Bah!... je me moque de toutes les sciences... s'écria Raphaël.

— Ah! Monsieur, et la gloire?...

— Tu es ma seule gloire...

— Étais-tu malheureux en faisant tous ces petits pieds de mouche!... dit-elle en feuilletant les papiers.

— Ma Pauline...

— Oh! oui, je suis ta Pauline... Eh bien?...

— Où demeures-tu donc?...

— Rue Saint-Lazare... — Et toi?...

— Rue de Varennes...

— Comme nous serons loin l'un de l'autre, jusqu'à ce que...

Elle s'arrêta, regardant son ami d'un air coquet et malicieux.

— Mais, répondit Raphaël, nous avons tout au plus une quinzaine de jours à rester séparés...

— Vrai!... Dans quinze jours nous nous marierons...

Elle sauta comme une enfant.

— Oh! je suis une fille dénaturée?... reprit-elle, je ne pense plus ni à père, ni à mère, ni à rien dans le monde! Tu ne sais pas, pauvre chéri? mon père est bien malade. — Il est revenu des Indes... Oh! souffrant!... mais très-souffrant. — Il a manqué mourir au Havre... Nous l'avons été chercher là.

— Ah! Dieu!... s'écria-t-elle en regardant l'heure à sa montre, déjà trois heures... Je dois me trouver à son réveil à quatre heures. — Je suis la maîtresse au logis, ma mère fait toutes mes volontés, mon père m'adore; mais je ne veux pas abuser de leur bonté!... Ce serait mal! Le pauvre père... C'est lui qui m'a envoyé aux Italiens hier... Tu viendras le voir demain, n'est-ce pas?...

— Madame la marquise de Valentin veut-elle me faire l'honneur d'accepter mon bras...

— Ah! chéri! chéri!...

— Je vais emporter la clef de cette chambre; reprit-elle. N'est-ce pas un palais, notre trésor...

— Pauline?... encore un baiser...

— Mille!...

— Mon Dieu!... dit-elle en regardant Raphaël. Et ce sera toujours ainsi! Je crois rêver.

Ils descendirent lentement l'escalier. Puis, bien unis, marchant du même pas, tressaillant ensemble sous le poids du même bonheur, se serrant comme deux colombes, ils arrivèrent trop tôt sur la place de la Sorbonne, où l'équipage de Pauline attendait.

— Je veux aller chez toi!... s'écria-t-elle. Je veux voir ta chambre, ton cabinet, et m'asseoir à la table sur laquelle tu travailles!... Ce sera comme autrefois... ajouta-t-elle en rougissant.

— Joseph!... dit-elle en s'adressant à un valet, je vais rue de Varennes avant de retourner à la maison. Il est trois heures un quart, et je dois être revenue à quatre... Que George presse les chevaux!...

Et les deux amans, mollement balancés et portés sur de voluptueux coussins, tous deux rayonnant d'amour, furent, en peu d'instans, menés à l'hôtel de Valentin.

— Oh! que je suis contente d'avoir examiné tout cela!... s'écria Pauline en chiffonnant la soie des rideaux qui drapaient le lit de Raphaël.

— Ce soir, en m'endormant, je tâcherai d'être là, en pensée. Je me figurerai ta chère tête sur cet oreiller... — Dis-moi, Raphaël, tu n'as pris conseil de personne pour meubler ton hôtel?...

— De personne.

— Là... bien vrai... Ce n'est pas une femme qui t'a...?

— Pauline!...

— Oh! je me sens une affreuse jalousie!... Mais, tu as bien bon goût... Je veux avoir demain un lit pareil au tien...

Raphaël, ivre de bonheur, saisit Pauline.

— Oh! mon père!... mon père!... dit-elle.

— Je vais donc te reconduire, car je veux te quitter le moins possible!... s'écria Valentin.

— Que tu es aimable!... Je n'osais pas te le proposer...

— Mais n'es-tu donc pas ma vie...

— Il n'y a pas deux hommes comme toi sous le ciel?

Mais il serait fastidieux de consigner fidèlement ces adorables bavardages de l'amour auxquels l'accent, le regard, un geste intraduisible donnent seuls du prix.

Valentin reconduisit Pauline jusque chez

elle, et revint ayant au cœur autant de plaisir que l'homme peut en ressentir et en porter ici-bas.

Quand il fut assis dans son fauteuil, près de son feu, pensant à la soudaine et complète réalisation de toutes ses espérances, une idée froide lui traversa l'âme comme l'acier d'un poignard perce une poitrine.

Il regarda la peau de chagrin. Elle s'était légèrement rétrécie...

— Ah!...

Il prononça le juron français, sans y mettre les jésuitiques réticences de l'abbesse des Andouillettes ; puis, penchant la tête sur son fauteuil, il resta sans mouvement les yeux arrêtés sur une patère, mais sans la voir.

— Grand Dieu!... s'écria-t-il. Quoi! tous mes désirs!... tous... Pauvre Pauline!...

Il prit un compas, mesura ce que la matinée lui avait coûté d'existence.

— Je n'en ai pas pour deux mois!... dit-il.

Une sueur glacée sortit de ses pores, et il demeura comme perdu dans ses pensées.

Tout à coup, obéissant à un inexprimable mouvement de rage, il saisit la peau de chagrin en s'écriant : — Je suis bien bête!...

Il sortit, courut, traversa les jardins; et jetant le talisman au fond d'un puits :

— Vogue la galère !... dit-il joyeusement. Au diable toutes ces sottises !...

XL.

Depuis deux mois, Raphaël vivait en Pauline, et Pauline en Raphaël. Leur mariage, retardé par des difficultés peu intéressantes à raconter, devait se célébrer dans les premiers jours de mars; mais une passion forte et vraie leur avait fait mépriser les lois sociales.

Ils s'étaient éprouvés, ne doutaient point

d'eux-mêmes, et, le bonheur leur ayant révélé toute la puissance de leur affection, jamais deux âmes, deux caractères ne s'étaient aussi parfaitement unis. En s'étudiant, ils s'aimèrent davantage.

C'était de part et d'autre, même délicatesse, même pudeur, même volupté, la plus douce de toutes les voluptés, celle des anges. Point de nuages dans leur ciel : les désirs de l'un faisaient la loi de l'autre.

Riches tous deux, ils ne connaissaient point de caprices qu'ils ne pussent satisfaire, et, partant, n'avaient point de caprices. Un goût exquis, le sentiment du beau, une vraie poésie animaient l'âme de l'épouse. La mousseline, les fleurs lui étaient de ravissantes parures. Dédaignant les diamans, et tous les colifichets de la finance, un sourire de son ami lui semblait plus beau que toutes les perles d'Ormus.

Puis, Pauline et Raphaël fuyaient le monde. La solitude leur était si belle, si féconde en plaisirs...

Les oisifs voyaient exactement tous les soirs ce joli ménage de contrebande, aux Italiens ou à l'Opéra.

Si, d'abord, quelques médisances égayèrent

les salons, bientôt le torrent d'événemens qui passait alors sur Paris fit oublier deux amans inoffensifs. Enfin, puissante excuse auprès des prudes, leur mariage était annoncé, et leurs gens se trouvaient discrets par hasard. Donc, aucune méchanceté trop vive ne les punit de leur bonheur.

Vers la fin du mois de février, époque à laquelle d'assez beaux jours firent croire aux joies du printemps, un matin, Pauline et Raphaël déjeunaient ensemble dans une petite serre, espèce de salon rempli de fleurs, et de plain pied avec le jardin.

Le doux et pâle soleil de l'hiver dont les rayons se brisaient à travers des arbustes rares, tiédissait alors la température. Les yeux étaient égayés par les vigoureux contrastes des divers feuillages, par les couleurs des touffes fleuries et par toutes les fantaisies de la lumière et de l'ombre.

Quand tout Paris se chauffait encore devant de tristes foyers, les deux jeunes époux riaient sous un berceau de camélias, de lilas, de bruyères; et leurs têtes joyeuses s'élevaient au dessus des narcisses, des muguets et des roses du Bengale.

Dans cette serre voluptueuse et riche, les pieds foulaient une natte africaine coloriée comme un tapis, et n'y rencontraient même pas un grain de sable. Les parois tendues en coutil vert n'offraient pas la moindre trace d'humidité. L'ameublement était de bois en apparence grossier, mais dont l'écorce polie brillait de propreté.

Un jeune chat accroupi sur la table, où l'avait attiré l'odeur du lait, se laissait barbouiller de café par Pauline, qui, folâtre, jouait avec lui, défendait la crême, ne lui permettant guères que de la flairer afin d'entretenir sa patience et le combat. Elle éclatait de rire à chacune de ses grimaces, et débitait mille plaisanteries pour empêcher Raphaël de lire le journal, qui, dix fois déjà, lui était tombé des mains. Il y avait, dans cette scène matinale, un bonheur inexprimable comme tout ce qui est profondément naturel et vrai.

Raphaël, feignant toujours de lire sa feuille, contemplait à la dérobée Pauline aux prises avec le chat, sa Pauline enveloppée d'un long peignoir qui la lui voilait imparfaitement, et, les cheveux en désordre, et montrant un petit pied blanc veiné de bleu dans une pantoufle

de velours noir. Charmante à voir ainsi déshabillée, et délicieuse comme les fantastiques figures de Westhall, elle semblait être tout à la fois jeune fille et femme; et peut-être même, encore plus jeune fille que femme, parce que, sans doute, elle jouissait d'une félicité sans mélange, et ne connaissait de l'amour que ses premières joies.

Au moment où, tout-à-fait absorbé par sa douce rêverie, Raphaël avait oublié son journal, Pauline le saisit, le chiffonna, en fit une boule, le lança dans le jardin, et le chat courut après la politique tournant comme toujours, sur elle-même. Puis, quand Raphaël, distrait par cette scène enfantine, voulut continuer à lire et fit le geste de lever la feuille qu'il n'avait plus, il y eut des rires francs, joyeux, renaissant d'eux-mêmes comme les chants d'un oiseau.

— Je suis jalouse du journal!... dit-elle en essuyant les larmes que son rire d'enfant avait fait couler, et redevenant femme tout à coup. N'est-ce pas une félonie que de lire des proclamations russes en ma présence, et de préférer la prose de l'empereur Nicolas à des paroles, à des regards d'amour?...

— Je ne lisais pas, mon ange aimé, je te regardais...

En ce moment, le pas lourd du jardinier dont les souliers ferrés faisaient crier le sable des allées retentit près de la serre.

— Excusez, Monsieur le marquis, si je vous interromps ainsi que Madame... Mais je vous apporte une curiosité comme je n'en ai jamais vue. En tirant tout à l'heure, sous votre respect, un seau d'eau, j'ai amené cette singulière plante marine!... La voilà! Faut, tout de même, que ce soit bien accoutumé à l'eau, car ce n'était point mouillé, ni humide. C'était sec comme du bois! Et c'est point gras du tout. Comme Monsieur le marquis est plus savant que moi certainement, j'ai pensé qu'il fallait la lui apporter.

Et le jardinier montrait à Raphaël l'inexorable peau de chagrin, effroyablement réduite. Elle n'avait pas un pied carré de superficie.

— Merci, Vanière... dit Raphaël. C'est une chose très-curieuse.

— Qu'as-tu, mon ange?... tu pâlis!... s'écria Pauline.

— Laissez-nous, Vanière...

Le jardinier s'éloigna.

— Ta voix m'effraie... reprit la jeune fille. Elle est singulièrement altérée. Qu'as-tu? Que sens-tu?... Où as-tu mal?... Tu as mal?... Un médecin!... cria-t-elle. Jonathas! Au secours!...

— Ma Pauline, tais-toi! répondit Raphaël en recouvrant son sang-froid. Sortons. Il y a près de moi une fleur dont le parfum m'incommode. — Peut-être, est-ce cette verveine?...

Pauline s'élança sur l'innocent arbuste, le saisit par la tige, et le jeta dans le jardin.

— Oh! ange! s'écria-t-elle en serrant Raphaël par une étreinte aussi puissante que leur amour, et lui apportant, avec une langoureuse coquetterie, ses lèvres vermeilles à baiser. En te voyant pâlir, j'ai compris que je ne te survivrais pas!... Oui, ta vie est ma vie!... Mon Raphaël, passe-moi ta main sur le dos?... J'y sens encore *la petite mort*... j'y ai froid...

— Comme tes lèvres sont brûlantes!... Et ta main!... — Elle est glacée!... ajouta-t-elle.

— Tu es folle?... s'écria Raphaël.

— Pourquoi cette larme?... dit-elle. Laisse-la-moi boire!...

— Oh! Pauline! Pauline!... tu m'aimes trop!...

— Il se passe en toi quelque chose d'extra-

ordinaire, Raphaël?... — Sois vrai... Ah! va, je saurai bientôt ton secret... — Donne-moi cela?...

Elle prit la peau de chagrin.

— Tu es mon bourreau!... cria le jeune homme en jetant un regard d'horreur sur le talisman.

— Oh! quelle voix!...

Pauline laissa tomber le fatal symbole du destin, et regardant Raphaël :

— Qu'as-tu dit, mon ange?

— M'aimes-tu?

— Oh, si je t'aime!... Est-ce une question?...

— Eh bien! laisse-moi... Va-t-en!

Soumise, la pauvre petite s'en alla, mais pleurant.

XLI.

— Quoi! s'écria Raphaël, dans un siècle de lumière, où nous avons appris que les diamans n'étaient que du carbone solide;

A une époque où tout s'explique, où la police traduirait un nouveau Messie devant les tribunaux, et soumettrait ses miracles à l'Académie des Sciences;

Dans un temps où nous ne croyons plus qu'aux paraphes des notaires !...

Je croirai, — moi!... — à une espèce de *Mané — Thekel — Pharès.*

Non, de par Dieu! je ne penserai pas que l'Être-Suprême puisse trouver du plaisir à tourmenter une honnête créature...

Allons voir les savans!...

Alors il arriva bientôt, entre la Halle aux Vins, immense recueil de tonneaux, et la Salpétrière, immense séminaire d'ivrognerie, devant une petite mare infecte où s'ébaudissaient des canards aussi remarquables par la rareté des espèces que par la diversité du plumage... Leurs ondoyantes couleurs, semblables aux vitraux d'une cathédrale, pétillaient sous les rayons du soleil. Et tous les canards du monde étaient là, criant, barbottant, grouillant et formant une espèce de chambre canarde rassemblée contre son gré; mais heureusement sans roi, sans principes, et vivant, sans rencontrer de chasseurs, sous l'œil des naturalistes qui les regardaient assez rarement.

— Monsieur est là!... dit à Raphaël un porte-clefs.

Le marquis vit un petit homme entre deux

âges et profondément enfoncé dans quelque sage méditation à l'aspect de deux canards. Il avait la physionomie douce, un air obligeant, mais il régnait dans toute sa personne une préoccupation scientifique. Sa perruque, incessamment grattée, fantasquement retroussée par le col de l'habit, laissait voir une ligne de cheveux blancs et accusait la fureur des découvertes qui, semblable à toutes les passions, nous arrache si puissamment aux choses de ce monde.

Raphaël, homme de science et d'étude, admira consciencieusement ce naturaliste dont les veilles étaient consacrées à l'agrandissement des connaissances humaines, et qui, même par ses erreurs, servait encore la gloire de la France. Mais une petite maîtresse aurait ri sans doute, en remarquant la solution de continuité qui se trouvait entre la culotte et le gilet rayé du savant. Cet interstice était d'ailleurs chastement rempli par une chemise qu'il avait copieusement froncée, en se baissant et se levant tour-à-tour au gré de ses observations zoogénésiques.

Après quelques premières phrases de politesse, Raphaël crut nécessaire d'adresser à

M. Lacrampe un compliment banal sur ses canards...

— Oh! nous sommes riches en canards!... répondit le naturaliste. — C'est, du reste, comme vous le savez sans doute, le genre le plus fécond de l'ordre des Palmipèdes... Il commence au *Cygne* et finit au *Canard Zinzin*, comprenant cent trente-sept variétés d'individus bien distincts, ayant leurs noms, leurs mœurs, leurs patries, leurs physionomies; et ils ne se ressemblent pas plus entre eux qu'un blanc ne ressemble à un nègre!...

En vérité, Monsieur, quand nous mangeons un canard, la plupart du temps, nous ne nous doutons guère de l'étendue...

Il s'interrompit à l'aspect d'un joli petit canard qui remontait le talus de la mare.

— C'est le cygne à cravate, que vous voyez là... Pauvre enfant du Canada! venu de bien loin pour nous montrer son plumage brun et gris, sa petite cravate noire... — Tenez! il se gratte...

Voici la fameuse oie à duvet ou canard *Eider*, sous l'édredon de laquelle dorment nos petites maîtresses... Est-elle jolie?... Qui n'ad-

mirerait pas ce petit ventre d'un blanc rougeâtre, ce bec vert?

— Je viens, Monsieur, reprit-il, d'être témoin d'un accouplement dont j'avais jusqu'alors désespéré... Le mariage s'est fait assez heureusement, et j'en attendrai fortimpatiemment le résultat. Je me flatte d'obtenir une cent trente-sixième espèce à laquelle peut-être mon nom sera donné!...

— Voici les nouveaux époux, dit-il en montrant deux canards. — C'est une *oie rieuse* (*anas albifrons*) et le *grand canard siffleur* (*anas rufina* de Buffon). J'avais long-temps hésité entre le canard siffleur, le canard à sourcils blancs et le canard souchet (*anas clypeata*)... Tenez... voici le souchet! C'est ce gros brun-noir, dont le col est verdâtre et si coquettement irisé... Mais, Monsieur, le *canard siffleur* était huppé!... alors vous comprenez que je n'ai plus balancé!...

Il ne nous manque ici que le canard varié *à calotte noire*.

Ces messieurs prétendent unanimement que ce canard fait double emploi avec le canard-sarcelle à bec recourbé; quant à moi...

Il fit un geste admirable qui peignit à la fois la modestie et l'orgueil des savans, orgueil plein d'entêtement, modestie pleine de suffisance.

— Je ne le pense pas.... ajouta-t-il. — Vous voyez, mon cher Monsieur, que nous ne nous amusons pas ici... Je m'occupe en ce moment de la monographie du genre canard. — Mais je suis à vos ordres...

Tout en se dirigeant vers une maison assez jolie de la rue Buffon, Raphaël soumit la peau de chagrin aux investigations de M. Lacrampe.

— Je connais cela!..... répondit le savant, après avoir braqué sa loupe sur le talisman. C'est quelque dessus de boîte... Le chagrin est fort ancien!..... Aujourd'hui les gaîniers préfèrent se servir de *galuchat*..... Le galuchat est, comme vous le savez sans doute, la dépouille du *Raja sephen*, un poisson de la mer Rouge...

— Mais ceci, Monsieur, puisque vous avez l'extrême bonté...

— Ceci! — reprit le savant. — Eh bien, entre le galuchat et le chagrin, il y a, Monsieur,

toute la différence de l'océan à la terre, du poisson à un quadrupède; et cependant, la peau du poisson est plus dure que la peau de l'animal terrestre...

— Ceci, dit-il en montrant le talisman, est, comme vous le savez sans doute, un des produits les plus curieux de la zoologie.

— Voyons!... s'écria Raphaël.

— Monsieur, répondit le savant en s'enfonçant dans son fauteuil, ceci... est — une *peau d'âne !...*

— Je le sais, dit le jeune homme.

— Il existe en Perse, reprit le naturaliste, un âne extrêmement rare — l'*onagre* des anciens, — *equus asinus*, — le *koulan* des Tatars. — Pallas a été l'observer et l'a rendu à la science. — En effet cet animal avait longtemps passé pour fantastique. Il est, comme vous le savez, célèbre dans l'écriture sainte, et Moïse avait défendu de l'accoupler avec ses congénères. — Mais l'onagre est encore plus fameux par les prostitutions dont il a été l'objet, et dont parlent souvent les prophètes bibliques...

Pallas, comme vous le savez sans doute,

déclare, dans ses *Act. Petrop...* tome II, que ces excès bizarres sont encore religieusement accrédités chez les Persans et les Nogaïs comme un remède souverain contre les maux de reins et la goutte sciatique... Nous ne nous doutons guère de cela, nous autres pauvres Parisiens... le Muséum ne possède même pas d'onagre.

— Quel superbe animal!... reprit le savant. Puis, plein de mystères!... Son œil est muni d'une espèce de tapis réflecteur auquel les Orientaux attribuent le pouvoir de la fascination. Sa robe est plus élégante et plus polie que celle de nos plus beaux chevaux; elle est sillonnée de bandes plus ou moins fauves et ressemble beaucoup à la peau du zèbre. Son lainage a quelque chose de moelleux, d'ondoyant, de gras au toucher... Sa vue égale en justesse et en précision la vue de l'homme. Un peu plus grand que nos plus beaux ânes domestiques, il est doué d'un courage extraordinaire; et, quand, par hasard, il est surpris, il se défend avec une supériorité remarquable contre les bêtes les plus féroces. Quant à la rapidité de sa marche, elle ne peut se comparer qu'au vol des oiseaux!.... Un onagre,

Monsieur, tuerait à la course les meilleurs chevaux arabes ou persans.

D'après le père du consciencieux docteur Niébuhr — dont, comme vous le savez sans doute, nous déplorons encore la perte récente, — le terme moyen du pas ordinaire de ces admirables créatures est de sept mille pas géométriques par heure! — Nos ânes dégénérés ne sauraient donner une idée de cet âne indépendant et fier. Il a le port leste, animé, l'air spirituel, fin, une physionomie gracieuse, des mouvemens pleins de coquetterie!... — C'est le roi de l'Orient.

Les superstitions turques et persanes lui donnent même une mystérieuse origine, et le nom de Salomon se mêle à tous les récits que les conteurs du Thibet et de la Tatarie font sur les prouesses attribuées à ces nobles animaux. Enfin, un onagre apprivoisé vaut des sommes immenses; mais il est presque impossible de les saisir dans leurs montagnes où ils bondissent comme des chevreuils, et semblent voler comme des oiseaux. La fable des chevaux ailés, notre Pégase a sans doute pris naissance dans ces pays, où les bergers ont

pu voir souvent un onagre sautant d'un rocher à un autre.

Les ânes de selle obtenus en Perse, par l'accouplement d'une ânesse avec un onagre apprivoisé, sont peints en rouge, suivant une immémoriale tradition. Cet usage a donné lieu peut-être à notre proverbe : — *méchant comme un âne rouge*... A une époque où l'histoire naturelle était très-négligée en France, un voyageur aura, je pense, amené un de ces animaux curieux qui supportent fort impatiemment l'esclavage; et... de là, le dicton!

— La peau que vous me présentez, reprit le savant, est la peau d'un onagre!... Nous varions sur l'origine du nom... Les uns prétendent que *Chagri* est un mot turc; d'autres veulent que *Chagri* soit la ville où cette dépouille zoologique subit une préparation chimique, assez bien décrite par Pallas et qui lui donne le grain particulier que nous admirons. M. Martellens m'a écrit que *Châagri* est un ruisseau.

— Monsieur, je vous remercie de m'avoir donné des renseignemens qui fourniraient une admirable note à quelque Dom Calmet si les

bénédictins existaient encore ; mais j'ai eu l'honneur de vous faire observer que ce fragment était primitivement d'un volume égal à... —à cette carte géographique — dit Raphaël en montrant à M. Lacrampe un atlas ouvert; et depuis trois mois elle s'est insensiblement contractée...

— Bien !... reprit le savant. Je comprends... Mais, Monsieur, toutes les dépouilles d'êtres primitivement organisés sont sujets à un dépérissement naturel, facile à concevoir, et dont les progrès sont soumis aux influences atmosphériques... Les métaux eux-mêmes se dilatent ou se resserrent d'une manière sensible. — Les ingénieurs ont observé des déplacemens assez considérables de pierres très-pesantes, dans lesquelles des barres de fer avaient seulement été scellées... La science est vaste, et la vie humaine est bien courte; aussi, n'avons-nous pas la prétention de connaître tous les phénomènes de la nature.

— Monsieur, reprit Raphaël presque confus, excusez la demande que je vais vous faire. Etes-vous bien sûr que cette peau soit soumise aux lois ordinaires de la zoologie, qu'elle puisse s'étendre?...

— Oh! certes...

M. Lacrampe essaya de tirer le talisman.

— Ah! peste... s'écria-t-il... — Mais, Monsieur, reprit-il, si vous voulez allez voir M. Planchette, le célèbre professeur de mécanique, il trouvera certainement un moyen d'agir sur cette peau, de l'amollir, de la distendre.

— Oh! Monsieur, vous me sauvez la vie!...

Raphaël salua le savant naturaliste et courut chez M. Planchette, laissant le bon Lacrampe au milieu de son cabinet rempli de monstres, de fœtus, de bocaux, de plantes séchées, remportant de cette visite, sans le savoir, toute la science humaine : — une nomenclature!...

Ce bon homme ressemblait à Sancho Pança racontant à Don Quichotte l'histoire des moutons. Il s'amusait à compter des brebis, à les numéroter; et, arrivé sur le bord de la tombe, il connaissait à peine une petite fraction des incommensurables nombres du grand troupeau, jeté par Dieu à travers l'océan des mondes, dans un but ignoré.

Raphaël était content.

— Je vais tenir mon âne en bride!... s'écriait-il.

Sterne avait dit avant lui : — Ménageons notre âne, si nous voulons vivre vieux !...

Mais la bête est si fantasque !

XLII.

M. Planchette est un grand homme sec, véritable poëte perdu dans une perpétuelle contemplation, regardant toujours un abîme sans fond : — le mouvement !...

Le vulgaire taxe de folie ces esprits sublimes, gens incompris qui vivent dans une admirable insouciance du luxe et du monde,

restant des journées entières occupés à fumer un cigare éteint, ou venant dans un salon sans avoir toujours bien exactement marié les boutons de leurs vêtemens avec les boutonnières. Mais un jour, après avoir long-temps mesuré le vide, ou entassé des $\times$ sous des $Aa + gG$, ils ont analysé quelque loi naturelle, décomposé le plus simple des principes, et tout à coup la foule admire une nouvelle machine, ou quelque haquet dont la facile structure nous étonne et nous confond!

Et le savant modeste sourit en disant à ses admirateurs :

— Qu'ai-je donc créé? Rien. L'homme n'invente pas une force, il la dirige, et la science consiste à imiter la nature.

Raphaël surprit M. Planchette immobile, et planté sur ses deux jambes, comme un pendu tombé droit sous une potence. Le mathématicien examinait une bille d'agate roulant sur un cadran solaire, attendant, sans doute, qu'elle s'y arrêtât...

M. Planchette n'était ni décoré, ni pensionné. Le pauvre homme ne savait pas enluminer ses calculs. Se trouvant heureux de vivre à l'affût d'une découverte, il ne pensait

ni à la gloire, ni au monde, ni à lui-même, et vivait dans la science, pour la science.

— Cela est indéfinissable!... s'écria-t-il.

— Ah! ah!... Monsieur, reprit-il en apercevant Raphaël, je suis votre serviteur... Comment va la maman?... Allez voir ma femme...

— J'aurais cependant pu vivre ainsi! pensa Raphaël.

Puis, il tira le savant de sa rêverie en lui demandant le moyen d'agir sur le talisman, qu'il lui présenta.

— Dussiez-vous rire de ma crédulité, Monsieur, dit le marquis en terminant, je ne vous cacherai rien... Cette peau me semble posséder une force de résistance sur laquelle rien ne peut prévaloir.

M. Planchette sourit dédaigneusement.

— Monsieur, dit-il, les gens du monde traitent toujours la science assez cavalièrement; et, tous, nous disent à peu près ce qu'un *Incroyable* disait à M. De Lalande en lui amenant des dames après l'éclipse: — *Ayez la bonté de recommencer...*

Mais, voyons? Quel effet voulez-vous produire?...

La mécanique a pour but, soit d'appliquer

les lois du mouvement, soit de les neutraliser.

Quant au mouvement en lui-même, je vous déclare avec humilité que nous sommes hors d'état de le définir.

Cela posé, nous avons remarqué certains phénomènes constans qui régissent l'action des solides et des fluides ; et nous pouvons, en reproduisant les causes génératrices de ces phénomènes, arriver à transporter les corps, à leur transmettre une force locomotive dans des rapports de vitesse déterminée; à les lancer; à les diviser simplement ou à l'infini, soit que nous les cassions ou les pulvérisions; puis, à les tordre, à leur imprimer une rotation, à les modifier, à les comprimer, à les dilater, les étendre...

Et toute cette science, Monsieur, repose sur un seul fait.

— Vous voyez cette bille, reprit-il. Regardez... Elle est ici — sur cette pierre. — La voici maintenant là. De quel nom appellerons-nous cet acte si physiquement naturel et cependant si moralement extraordinaire?... Mouvement, — locomotion, — changement de lieu?..... Quelle immense vanité n'est pas cachée sous les mots humains? Un nom!... Est-ce donc une

solution? Voilà pourtant toute la science!..... Nos machines ne font que décomposer cet acte, ce fait. Nous pouvons avec ce léger phénomène, opéré sur une masse, faire sauter Paris!... Nous pouvons augmenter la vitesse aux dépens de la force, et la force aux dépens Et qu'est-ce que la force et la vitesse? de la vitesse. Notre science est impuissante à le dire, comme elle l'est à créer un mouvement; car un mouvement quel qu'il soit, est un immense pouvoir!... Et l'homme n'invente pas de pouvoirs! Le pouvoir est un, comme le mouvement qui est l'essence même du pouvoir. Tout est mouvement. La pensée est un mouvement. La nature entière repose sur le mouvement. La mort n'est que l'absence du mouvement; et, si Dieu est éternel, c'est qu'il est toujours en mouvement. Dieu est le mouvement, peut-être!... Voilà pourquoi le mouvement est inexplicable comme lui; comme lui, profond, sans bornes, incompréhensible, intangible... Qui a jamais touché, compris, mesuré le mouvement? — Nous en sentons les effets sans le voir. Nous pouvons même le nier comme nous nions Dieu! Où est-il, où n'est-il pas? D'où part-il? Où en est le prin-

cipe? Où en est la fin? Il nous enveloppe, nous presse et nous échappe. Il est évident comme un fait, obscur comme une abstraction!... et tout à la fois effet et cause. Il lui faut comme à nous l'espace, et qu'est-ce que l'espace? Le mouvement seul nous le révèle, et sans le mouvement, il n'est plus qu'un mot. Problème insoluble, semblable au vide, semblable à la création, à l'infini. Il confond la pensée humaine, et tout ce qu'il est permis à l'homme de concevoir, c'est qu'il ne le concevra jamais! . . . . . .

— Entre chacun des points successivement occupés par cette bille dans l'espace, reprit le savant, il y a un abîme pour la raison humaine, un abîme, Monsieur, où est tombé Pascal!...

Pour agir sur la substance inconnue que vous voulez soumettre à une force inconnue, il faut d'abord étudier cette substance!...

D'après sa nature, ou elle se brisera sous un choc, ou elle y résistera. — Si elle doit se diviser et que votre intention ne soit pas de la partager, nous n'atteindrons pas le but proposé!

Voulez-vous la comprimer?...

Il faut transmettre un mouvement égal à

toutes les parties de la substance de manière à diminuer uniformément l'intervalle qui les sépare.

Désirez-vous l'étendre?...

Nous devrons tâcher d'imprimer à chaque molécule une force excentrique égale; car sans l'observation exacte de cette loi, nous y produirions des solutions de continuité...

Il existe, Monsieur, des modes infinis, des combinaisons sans bornes dans le mouvement; à quel effet vous arrêtez-vous?...

— Monsieur, dit Raphaël impatienté, je désire une pression quelconque assez forte pour étendre indéfiniment cette peau...

— La substance étant finie, répondit le mathématicien, ne saurait être distendue indéfiniment; mais la compression multipliera nécessairement l'étendue de sa surface aux dépens de l'épaisseur; bref elle s'amincira juqu'à ce que la matière manque...

— Obtenez ce résultat,... Monsieur!... s'écria Raphaël, et vous aurez gagné deux millions!...

— Je vous volerais votre argent, répondit le professeur avec le flegme d'un Hollandais. Je vais vous démontrer en deux mots l'existence d'une machine sous laquelle Dieu lui-

même serait écrasé comme une mouche. Elle réduirait un homme à l'état de papier brouillard, un homme botté, éperonné, cravaté, chapeau, or, bijoux, tout...

— Quelle horrible machine!...

— Au lieu de jeter leurs enfans à l'eau, les Chinois devraient les utiliser ainsi... reprit le savant sans penser au respect de l'homme pour sa progéniture.

Et, tout entier à son idée, M. Planchette prit un pot de fleurs vide, en terre rouge, troué dans le fond, le posa sur la dalle gnomonique; puis, apercevant un peu de terre glaise dans un coin du jardin, il alla en chercher un morceau.

Raphaël stupéfait, resta *charmé* comme un enfant écoutant quelque histoire merveilleuse contée par sa nourrice.

M. Planchette jeta sa terre glaise sur la dalle; puis, tirant de sa poche une serpette, il coupa deux branches de sureau, et se mit à les vider; mais tout en préparant sa machine, il sifflait et chantait comme si Raphaël n'eût pas été là.

— Tout est prêt!... dit-il.

Alors, il attacha fort habilement, par un

coude en terre glaise, l'un de ses tuyaux de bois au fond du pot, de manière à ce que le trou du sureau correspondît à celui du vase. Vous eussiez dit une énorme pipe. Puis, il étala sur la dalle du cadran solaire un lit de glaise auquel il donna la forme d'une pelle, assit le pot de fleurs dans la partie la plus large, et fixa la branche de sureau sur la portion qui en représentait le manche. Enfin, mettant un pâté de terre glaise à l'extrémité du tube en sureau, il y planta l'autre branche creuse, toute droite, mais en pratiquant un autre coude pour la joindre à la branche horizontale, en sorte que l'air, ou tel fluide ambiant donné, pût circuler dans cette machine improvisée, et courir, depuis l'embouchure du tube vertical, à travers le canal intermédiaire, jusque dans le grand pot de fleurs vide.

— Monsieur, cet appareil, dit-il à Raphaël avec le sérieux d'un académicien prononçant son discours de réception, est le plus beau titre du grand Pascal à notre admiration.

— Je ne comprends pas...

Le savant sourit.

Il alla détacher d'un arbre fruitier une petite bouteille dans laquelle son pharmacien

lui avait envoyé une liqueur où se prenaient les fourmis ; il en cassa le fond, se fit un entonnoir, l'adapta soigneusement au trou de la branche creuse qu'il avait fixée verticalement dans l'argile, en opposition au grand réservoir figuré par le pot de fleurs ; et, au moyen d'un arrosoir, il y versa la quantité d'eau nécessaire pour qu'elle se trouvât également bord à bord et dans le grand vase et dans la petite embouchure circulaire du sureau.

Raphaël pensait à sa peau de chagrin.

— Monsieur, dit le mécanicien, l'eau passe encore aujourd'hui pour un corps incompressible. N'oubliez pas ce principe fondamental. Néanmoins elle se comprime ; mais si légèrement, que nous devons compter sa faculté contractile comme zéro.

— Vous voyez la surface que présente l'eau arrivée à la superficie du pot de fleurs.

— Oui, Monsieur.

— Hé bien, supposez cette surface mille fois plus étendue que ne l'est l'orifice du bâton de sureau par lequel j'ai versé le liquide... Tenez, j'ôte l'entonnoir.

— D'accord...

— Hé bien, Monsieur, si par un moyen

quelconque j'augmente le volume de cette masse en introduisant encore de l'eau par l'orifice du petit tuyau, le fluide sera contraint d'y descendre, et de monter dans le réservoir figuré par le pot de fleurs jusqu'à ce que le liquide arrive à un même niveau dans l'un et l'autre...

— Cela est évident !... s'écria Raphaël.

— Mais il y a cette différence, reprit le savant, que si la mince colonne d'eau ajoutée dans le petit tube vertical y représente une force égale, au poids d'une livre, par exemple, comme son action se transmettra fidèlement à la masse liquide et viendra réagir sur tous les points de la surface qu'elle présente dans le pot de fleurs, il s'y trouvera mille colonnes d'eau qui, tendant toutes à s'élever comme si elles étaient poussées par une force égale à celle qui fait descendre le liquide dans le bâton de sureau vertical, produiront nécessairement ici... dit M. Planchette en montrant à Raphaël l'ouverture du pot de fleurs, une puissance mille fois plus considérable que la puissance introduite là...

Et le savant indiquait du doigt au marquis le tuyau de bois fiché droit dans la glaise.

— Cela est tout simple!... dit Raphaël.

M. Planchette sourit.

— En d'autre termes, reprit-il avec cette ténacité de logique naturelle aux mathématiciens, il faudrait pour repousser l'irruption de l'eau, déployer, sur chaque partie de la grande surface, une force égale à la force agissant dans le conduit vertical; à cette différence près, que, si la colonne liquide y est haute d'un pied, les mille petites colonnes de la grande surface n'y auront qu'une très-faible élévation...

— Maintenant, dit Planchette en donnant une chiquenaude à ses bâtons, remplaçons ce petit appareil grotesque par des tubes métalliques d'une force et d'une dimension convenables... Si vous couvrez d'une forte platine mobile la surface fluide du grand réservoir, et, qu'à cette platine, vous en opposiez une autre dont la résistance et la solidité soient à toute épreuve; si, de plus, vous m'accordez la puissance d'ajouter sans cesse de l'eau par le petit tube vertical à la masse liquide, l'objet, pris entre les deux plans solides, doit nécessairement céder à l'immense action qui le comprime indéfiniment.

Or, le moyen d'introduire constamment de l'eau par le petit tube est une niaiserie en mécanique, ainsi que le mode de transmettre la puissance de la masse liquide, à une platine... Deux pistons et quelques soupapes suffisent!...

— Alors, concevez-vous, mon cher Monsieur, dit-il en prenant le bras de Valentin, qu'il n'existe guères de substance, qui, prise entre ces deux résistances indéfinies, ne soit fatalement contrainte à s'étaler...

— Quoi! l'auteur des *Lettres provinciales* a inventé!... s'écria Raphaël.

— Lui seul!... Monsieur. La mécanique ne connaît rien ne plus simple ni de plus beau... Le principe contraire, l'expansibilité de l'eau a créé la machine à vapeur... Mais l'eau n'est expansible qu'à un certain degré, tandis que son incompressibilité, étant une force en quelque sorte négative, se trouve nécessairement infinie...

— Si cette peau s'étend!... dit Raphaël, je vous promets d'élever une statue colossale à Blaise Pascal; de fonder un prix de cent mille francs pour le plus beau problème de mécanique résolu dans chaque période de dix ans; de doter vos cousines, arrière-cousines; et,

enfin, de bâtir un hôpital destiné aux mathématiciens devenus fous!...

— Ce serait fort utile!... dit M. Planchette.

— Monsieur, reprit-il avec le calme d'un homme vivant dans une sphère tout intellectuelle, nous irons demain chez M. Spieghalter... Ce mécanicien distingué vient de confectionner, d'après mes plans, une machine perfectionnée avec laquelle un enfant peut faire tenir cent bottes de foin dans un chapeau.

— A demain, Monsieur.

— A demain.

— Parlez-moi de la mécanique!... s'écria Raphaël. N'est-ce pas la plus belle de toutes les sciences!... L'autre avec ses Onagres, ses classemens, ses canards, ses genres et ses bocaux pleins de monstres, est tout au plus bon à marquer les points dans un billard public!...

XLIII.

Le lendemain, Raphaël, tout joyeux, vint chercher M. Planchette.

Ils allèrent ensemble dans la rue de la Santé, nom de favorable augure!...

En entrant chez Spieghalter, le jeune homme se trouva dans un établissement immense, où ses regards tombèrent sur une multitude de forges rouges et rugissantes. C'était

une pluie de feu, un déluge de clous, un océan ds pistons, de vis, de leviers, de traverses, de limes, d'écrous, une mer de fontes, de bois, de soupapes et d'aciers en barres. La limaille prenait à la gorge. Il y avait du fer dans la température; les hommes étaient couverts de fer; tout puait le fer. Le fer avait une vie, il était organisé, il se fluidifiait, marchait, pensait en prenant toutes les formes, obéissant à tous les caprices...

Enfin, à travers les hurlemens des soufflets, les *crescendo* des marteaux, les sifflemens des tours qui faisaient grogner le fer, il arriva dans une grande pièce, propre et bien aérée, où il put contempler à son aise la presse immense dont M. Planchette lui avait parlé. Il admira des espèces de madriers en fonte, et des jumelles en fer, unies par une indestructible concatenation.

— Si vous tourniez sept fois cette manivelle avec promptitude... lui dit M. Spieghalter en lui montrant un balancier de fer poli, vous feriez jaillir une planche d'acier en des milliers de jets qui vous entreraient dans les jambes comme des aiguilles.

— Peste!... s'écria Raphaël.

M. Planchette glissa lui-même la peau de chagrin entre les deux platines de cette presse infernale; et, avec la sécurité que donnent les convictions scientifiques, il manœuvra vivement le balancier.

— Couchez-vous tous!..... Nous sommes morts!... cria Spieghalter d'une voix tonnante en se laissant tomber lui-même à terre.

Un sifflement horrible retentit dans les ateliers. L'eau contenue dans la machine brisa la fonte, produisit un jet d'une incroyable puissance, et se dirigea heureusement sur une vieille forge qu'elle renversa, bouleversa, tordit comme lorsqu'une trombe entortille une maison et l'emporte avec elle.

— Oh! oh!... dit tranquillement M. Planchette, le chagrin est sain comme mon œil! — Maître Spieghalter, il y avait une paille dans votre fonte!... ou un interstice dans le grand tube...

— Non, non!... je connais ma fonte... Monsieur peut remporter son outil! Il faut que le diable soit logé dedans...

L'Allemand furieux, saisit un marteau de forgeron, jeta la peau sur une enclume, et, avec toute la force que donne la colère, il dé-

chargea sur le talisman le plus terrible coup qui jamais eût mugi dans ses ateliers.

— Il n'y paraît seulement pas!... s'écria M. Planchette surpris et caressant le chagrin rebelle.

Les ouvriers accoururent. Le contre-maître pris la peau, la plongea dans le charbon de terre d'une forge; et, tous rangés en demi-cercle autour du feu, attendirent avec impatience le jeu d'un énorme soufflet...

Raphaël, M. Spieghalter, le professeur Planchette occupaient le centre de cette foule noire et attentive. En voyant tous ces yeux blancs, ces têtes poudrées de fer, ces vêtemens noirs et luisans, ces poitrines poilues, Raphaël se crut transporté dans le monde nocturne et fantastique des ballades allemandes.

Le contre-maître saisit la peau avec des pinces après l'avoir laissée dans le foyer pendant dix minutes...

— Rendez-la-moi !... s'écria Raphaël.

Le contre-maître la présenta par plaisanterie à Raphaël, qui la mania facilement. Elle était froide, souple et ductile sous ses doigts...

Un cri d'horreur s'éleva de toutes parts. Les

ouvriers s'enfuirent. Valentin resta seul avec M. Planchette dans l'atelier désert.

— C'est vrai!... Il y a certes quelque chose de diabolique là-dedans!... s'écria Raphaël au désespoir. Aucune puissance humaine ne saurait donc me donner un jour de plus!...

— Monsieur, j'ai tort!... répondit le mathématicien d'un air contrit. — Nous devions soumettre cette peau singulière à l'action d'un laminoir... Où diable avais-je les yeux en vous proposant une pression!...

— C'est moi qui l'ai demandée!... répliqua Raphaël.

Le savant respira comme un coupable acquitté par douze jurés.

— Il faut traiter cette substance inconnue par des réactifs!... dit froidement M. Planchette après un moment de silence. Allons voir Japhet! La Chimie sera peut-être plus heureuse que la Mécanique!

Valentin mit son cheval au galop, dans l'espoir de rencontrer le fameux chimiste Japhet, à son laboratoire.

— Hé bien, mon vieil ami? dit Planchette en apercevant Japhet assis dans un fauteuil et

contemplant *un précipité*. Comment va la chimie?...

— Elle s'endort!... Rien de neuf!... — L'Académie a cependant reconnu l'existence de la *Salicine*... Mais la salicine, l'asparagine, la vauqueline, la digitaline, ne sont pas des découvertes...

— Faute de pouvoir inventer des choses, dit Raphaël, il paraît que vous en êtes réduits à inventer des noms...

— Cela est, pardieu, vrai!... jeune homme.

— Tiens!... dit le professeur Planchette au chimiste, essaie de nous décomposer cette substance. Si tu en extrais un principe quelconque, je le nomme d'avance: — *la diaboline*. En voulant la comprimer nous venons de briser une presse hydraulique.

— Voyons!... voyons cela!... s'écria joyeusement le chimiste. Ce sera peut-être un nouveau corps simple.

— Monsieur, dit Raphaël, c'est tout simplement un morceau de peau d'âne.

— Monsieur!... reprit gravement le célèbre chimiste. Monsieur...

— Je ne plaisante pas!... répliqua le marquis en lui présentant son chagrin.

Le baron Japhet appliqua sur la peau les papilles et les houppes nerveuses de sa langue si habile à déguster les sels, les acides, les alcalis, les gaz, et dit après quelques essais :

— Point de goût!... Voyons, nous allons lui faire boire un peu d'acide phthorique!

Soumis à l'action de ce principe, si prompt à désorganiser les tissus animaux, la peau ne subit aucune altération.

— Ce n'est pas du chagrin!... s'écria le chimiste. Nous allons traiter ce mystérieux inconnu comme un minéral et lui donner sur le nez en le mettant dans un creuset infusible où j'ai précisément de la potasse rouge...

M. Japhet sortit et revint bientôt.

— Monsieur, dit-il à Raphaël, laissez-moi prendre un morceau de cette singulière substance... Elle est si extraordinaire...

— Un morceau!... s'écria Raphaël. Pas seulement la valeur d'un cheveu!... D'ailleurs essayez?... dit-il d'un air tout à la fois triste et goguenard!...

Le savant cassa un rasoir en voulant entamer la peau; alors il tenta de la briser par une forte décharge d'électricité; puis, il la soumit

à l'action de la pile voltaïque; mais enfin, sa science échoua sur le terrible talisman!...

Il était sept heures du soir. Planchette, Japhet et Raphaël ne s'apercevant pas de la fuite du temps, attendaient le résultat d'une dernière expérience. Le chagrin sortit victorieux d'un épouvantable choc auquel il avait été soumis grâce à une quantité raisonnable de poudre fulminante.

— Je suis perdu!... s'écria Raphaël. Dieu est là. Je vais mourir...

Il laissa les deux savans stupéfaits.

— Gardons-nous bien de raconter cette aventure à l'Institut; nos collègues s'y moqueraient de nous!... dit Planchette au chimiste après une longue pause pendant laquelle ils se regardèrent sans oser se communiquer leurs pensées.

Ils étaient comme des chrétiens sortant de leurs tombes sans trouver un Dieu dans le ciel.

— La science?...

— Impuissante!

— Les acides?

— Eau claire!...

— La potasse rouge?

— Déshonorée!

— La pile voltaïque et la foudre?...

— Deux bilboquets!...

— Une presse hydraulique fendue!... ajouta Planchette, fendue comme une mouillette!...

— Je crois au diable!... dit le baron Japhet après un moment de silence.

— Et moi à Dieu!... répondit Planchette.

Tous deux étaient dans leur rôle. L'univers est une machine; et la chimie, l'œuvre d'un démon qui va décomposant tout!...

— Nous ne pouvons pas nier le fait!... reprit le chimiste.

— Bah! Messieurs les Doctrinaires ont créé pour nous consoler, ce nébuleux axiome : — *Bête comme un fait!...*

— Ton axiome, répliqua le chimiste, me semble, à moi, — *fait comme une bête?...*

Ils se prirent à rire, et dînèrent en gens qui ne voyaient plus qu'un phénomène dans un miracle.

XLIV.

En rentrant chez lui, Valentin était en proie à une rage froide. Il ne croyait plus à rien. Ses idées se brouillaient dans sa cervelle, tournoyaient et vacillaient comme celles de tout homme en présence d'un fait impossible. Il avait cru volontiers à quelque défaut secret dans la machine de Spieghalter. L'impuissance

de la science et du feu ne l'étonnait pas. Mais la souplesse de la peau quand il la maniait, et sa dureté lorsque les moyens de destruction mis à la disposition de l'homme étaient dirigés sur elle, l'épouvantaient. Ce fait incontestable lui donnait le vertige.

— Je suis fou!... se dit-il en entrant chez lui. Je n'ai ni faim, ni soif, et je sens, dans ma poitrine, un foyer qui me brûle!...

Il mit la peau de chagrin dans le cadre où elle avait été naguères enfermée; puis, après avoir, de nouveau, décrit, par une ligne d'encre rouge, le contour actuel du talisman, il s'assit dans son fauteuil.

— Déjà huit heures!... s'écria-t-il. Cette journée a passé comme un songe!...

S'accoudant sur le bras du fauteuil, il s'appuya la tête dans sa main gauche, et resta perdu dans une de ces méditations funèbres, dans ces pensées dévorantes dont les condamnés à mort emportent le secret au tombeau.

— Ah! Pauline! Pauline!... s'écria-t-il. Pauvre enfant, il y a des abîmes que l'amour ne saurait franchir, quelque puissantes et fortes que soient ses ailes!...

En ce moment, il entendit très-distinctement un soupir étouffé...

Il reconnut, par un des plus touchans priviléges de la passion, le souffle de sa Pauline.

— Oh ! se dit-il, voilà mon arrêt!... Si elle était là, je voudrais mourir dans ses bras.

Un éclat de rire, bien franc, bien joyeux, lui fit tourner la tête vers son lit, et il vit à travers les nuages des rideaux diaphanes, la figure de Pauline, souriant comme un enfant heureux d'une malice qui réussit. Ses beaux cheveux formaient des milliers de boucles sur ses épaules. Elle était là, semblable à une rose du Bengale sur un lit de roses blanches.

— J'ai séduit Jonathas!... dit-elle. Ce lit ne m'appartient-il pas, à moi qui suis l'épouse!... — Ne me gronde pas, chéri, je ne voulais que dormir près de toi!... te surprendre!... Oh! pardonne-moi cette folie!...

Puis, sautant hors du lit, par un mouvement de chatte, elle se montra radieuse et vêtue de mousseline; puis, s'asseyant sur les genoux de Raphaël :

— De quel abîme parlais-tu donc, mon amour?... dit-elle en laissant voir sur son front une expression soucieuse.

— De la mort, ma chérie...

— Oh! tu me fais mal!..... répondit-elle. Nous autres, pauvres femmes, nous sommes faibles, et il y a certaines idées auxquelles nous ne pouvons pas nous arrêter..... Elles nous tuent. Est-ce force d'amour, ou manque de courage?... Mais cependant la mort ne m'effraie pas!... reprit-elle en riant. — Mourir avec toi, demain matin, ensemble, dans un dernier baiser!... Oh! ce serait un bonheur!... Il me semble que j'aurais encore vécu plus de cent ans! Qu'importe le nombre des jours, si, dans une nuit, dans une heure, nous avons épuisé toute une vie de paix et d'amour!...

— Tu as raison!... s'écria Raphaël; le ciel parle par ta jolie bouche. — Donne!... Que je la baise... Et, mourons.

— Mourons!... dit-elle en riant.

XLV.

Vers les neuf heures du matin, le jour, passant à travers les fentes des persiennes, colorait faiblement la mousseline des rideaux et permettait à peine de voir les brillantes couleurs du tapis ou les meubles soyeux de la chambre où reposaient les deux époux. Quelques dorures étincelaient. Un rayon de

soleil venait même mourir sur le mol édredon de soie jaune que les jeux de l'amour avaient jeté par terre. Suspendue à une grande psyché, la robe de Pauline se dessinait comme une vaporeuse apparition; et, au dessous, ses jolis souliers de satin avaient été jetés avec négligence... Le silence profond qui régnait dans ce temple d'amour, fut troublé par un rossignol qui vint se poser sur l'appui de la fenêtre. Ses gazouillemens répétés, et le bruit que firent ses ailes, soudainement déployées quand il s'envola, réveillèrent Raphaël.

— Pour mourir?... dit-il en achevant une pensée commencée dans le rêve d'où il sortait, il faut que mon organisation, ce mécanisme de chair et d'os animé par ma volonté, et qui fait de moi un individu *homme*, présente une lésion sensible... Les médecins doivent connaître les symptômes de la vitalité, de la mort, et savoir me dire si je suis en santé ou malade.

Il contempla Pauline qui, tout en dormant, lui tenait la tête, exprimant ainsi, même pendant le sommeil, les tendres sollicitudes de l'amour. Gracieusement étendue

comme un jeune enfant, et le visage tourné vers son ami, elle semblait le regarder encore et lui tendre sa jolie bouche entr'ouverte qui laissait passer un souffle égal et pur. Ses petites dents de porcelaine relevaient la rougeur de ses lèvres fraîches sur lesquelles errait un sourire. L'incarnat de son teint était plus vif, et la blancheur, pour ainsi dire, plus blanche en ce moment qu'aux heures les plus amoureuses de la journée. Son abandon, sa gracieuse posture peignaient une innocente confiance qui mêlait au charme de l'amour, les adorables attraits de l'enfance endormie. Les femmes même les plus naturelles obéissent encore pendant le jour à certaines conventions sociales qui enchaînent leur naïveté, les expansions vives de leur âme et leurs mouvemens; mais le sommeil semble les rendre par degrés à la chaste aisance, à la soudaineté de vie qui décorent le premier âge. Pauline était là, ne rougissant de rien comme une de ces chères et célestes créatures dont la raison n'a point encore jeté des pensées dans les gestes et des secrets dans le regard.

Son divin profil se détachait vivement sur la fine batiste des oreillers, et de grosses ru-

ches de dentelles mêlées à ses cheveux en désordre lui donnaient un petit air mutin. Elle semblait s'être endormie dans le plaisir. Ses longs cils étaient appliqués sur sa joue comme pour garantir sa vue d'une lueur trop forte ou pour aider à ce recueillement de l'âme quand elle essaie de retenir une volupté parfaite, mais fugitive. Son oreille mignonne, blanche et rouge, encadrée par une touffe de cheveux, et dessinée dans une coque de la *malines*, eût rendu fou d'amour un artiste, un peintre, un vieillard; elle eût peut-être restitué la raison à quelque insensé...

Oh! voir sa maîtresse endormie, au matin, rieuse dans un songe, paisible sous votre protection, vous aimant même en rêve, au moment où la créature semble cesser d'être, et vous offrant encore une bouche muette, qui, dans le sommeil, possède un langage pour vous parler du dernier baiser... voir une femme confiante, demi-nue, mais enveloppée dans son amour comme dans un manteau et chaste au sein du désordre... admirer ses vêtemens épars, un bas de soie rapidement quitté la veille pour vous plaire, une ceinture dénouée, dont la boucle d'or, gisant à terre, vous ac-

cuse une passion, une foi infinie!... N'est-ce pas une joie sans nom?... Cette ceinture est un poëme entier : la femme qu'elle protégeait n'existe plus, elle vous appartient, elle est devenue *vous;* et, désormais, la trahir!... c'est se blesser soi-même...

Raphaël se sentit attendri. En contemplant cette chambre ivre d'amour, pleine de souvenirs, où le jour prenait des teintes voluptueuses, où tout semblait mystère; puis, cette belle femme aux formes pures, jeunes, amante encore, et, dont surtout les sentimens étaient à lui sans partage... il désira vivre toujours.

Quand son regard tomba sur Pauline, elle ouvrit aussitôt les yeux comme si un rayon de soleil l'eût frappée.

— Bonjour, ami!... dit-elle en souriant. Es-tu beau, méchant?...

Ces deux têtes avaient une grâce inexprimable, due à l'amour et à la jeunesse, au demi-jour et au silence. C'était une de ces divines scènes dont la magie passagère appartient aux premiers jours de la passion, comme la naïveté, la candeur sont les attributs de l'enfance... Oui, les joies printanières de l'amour et les rires de notre jeune âge doivent s'en-

fuir et ne plus vivre que dans notre souvenir pour nous désespérer ou nous jeter quelque parfum consolateur, suivant les caprices de nos méditations séniles.

— Oh! pourquoi t'es-tu réveillée! dit Raphaël. J'avais tant de plaisir à te voir endormie... J'en pleurais.

— Et moi aussi, répondit-elle, j'ai pleuré cette nuit, en te contemplant dans ton repos... mais non pas de joie... Écoute, mon Raphaël, écoute-moi! Lorsque tu dors, ta respiration n'est pas franche... Il y a dans ta poitrine, quelque chose qui résonne. Cela m'a fait peur. Tu as, même pendant ton sommeil, une petite toux sèche absolument semblable à celle de mon père qui meurt d'une phthisie... Et, dans le bruit de tes poumons, j'ai reconnu quelques-uns des effets bizarres de cette maladie. Ensuite tu avais la fièvre!... J'en suis sûre! Ta main était moite et brûlante...

— Oh! chéri! tu es jeune... dit-elle en frissonnant. Tu pourrais te guérir encore si, par malheur...

— Mais, non! s'écria-t-elle joyeusement, il n'y a pas de malheur, car la maladie se gagne, disent les médecins...

Et, de ses deux bras, elle enlaça Raphaël; puis, saisissant sa respiration en un baiser chaud d'amour, un de ces baisers dans lesquels l'âme est tout entière...

—Je ne désire pas vivre vieille! dit-elle. Oh! mourir jeunes tous deux, et nous en aller dans le ciel les mains pleines de fleurs!...

— Ces projets-là se font toujours quand nous sommes en bonne santé!... répondit Raphaël en plongeant ses mains dans la chevelure de Pauline pour lui caresser la tête...

En ce moment Raphaël eut un horrible accès de toux, une de ces toux graves et sonores qui semblent sortir d'un cercueil, qui font pâlir le front des malades, puis les laissent tremblans et en sueur, après avoir remué tous leurs nerfs, ébranlé leurs côtes, fatigué leur moelle épinière, imprimé je ne sais quelle lourdeur à leurs veines.

Raphaël abattu, pâle, se coucha lentement, affaissé comme un homme dont toute la force a été dissipée dans un dernier effort.

Pauline le regardant d'un œil fixe et agrandi par la peur, restait immobile, blanche, silencieuse.

— Ne faisons plus de folies, mon ange!...

dit-elle enfin, voulant cacher à Raphaël les horribles pressentimens dont elle était agitée...

Puis elle se voila la figure de ses mains; car elle apercevait le hideux squelette de la MORT.

La tête de Raphaël était devenue livide et creuse comme un crâne arraché aux profondeurs d'un cimetière pour servir aux études de qnelques avant.

Pauline se souvenant de l'exclamation échappée la veille à Valentin, se dit à elle-même :

— Oui, il y a des abîmes que l'amour ne peut pas traverser ; mais il doit s'y ensevelir !...

Les deux époux faisaient silence. — Plus de jeux!... Pauline était comme une mère pour son mari !...

XLVI.

Quelques jours après cette scène de désolation, Raphaël se trouva par une matinée du mois de mars, assis dans un fauteuil, entouré de quatre médecins qui l'avaient fait mettre au jour, devant la fenêtre de sa chambre, et, tour à tour, lui tâtaient le pouls, le palpaient, l'interrogeaient avec une apparence d'intérêt et de sagacité.

Le malade, pâle, triste, épiait leurs pensées, interprétant et leurs gestes et les moindres plis qui se formaient sur leurs fronts.

Cette consultation était sa dernière espérance. Et ces hommes, juges suprêmes, allaient lui prononcer un arrêt de vie ou de mort.

Aussi, pour arracher à la science humaine son dernier mot, Valentin avait-il convoqué les oracles de la médecine moderne. Grâce à sa fortune et à son nom, les types des trois systèmes entre lesquels flottent les connaissances humaines étaient là devant lui.

Trois de ces docteurs portaient avec eux toute la philosophie médicale, et représentaient admirablement bien le combat que se livrent, en ce moment, la Spiritualité, l'Analyse, et je ne sais quel Eclectisme railleur.

Quant au quatrième médecin, c'était un homme plein d'avenir et de science, le plus distingué peut-être des élèves internes de l'Hôtel-Dieu, sage et modeste député de la studieuse jeunesse qui s'apprête à recueillir l'héritage des trésors amassés depuis cinquante ans par l'École de Paris, et qui bâtira peut-être le monument pour lequel les siècles pré-

cédens ont apporté tant de matériaux divers.

Ami du marquis et son camarade de collége, il lui avait donné ses soins depuis une semaine, et l'aidait à répondre aux interrogations des trois professeurs auxquels il expliquait parfois avec une sorte d'insistance quelques diagnostics dont il avait été frappé et qui lui semblaient révéler les progrès d'une phthisie pulmonaire.

— Vous avez sans doute fait beaucoup d'excès, mené une vie dissipée?... Ou, vous vous êtes livré à de grands travaux d'intelligence?... dit à Raphaël celui des trois célèbres docteurs dont la tête carrée, la figure large, l'organisation puissante lui paraissaient annoncer un génie supérieur à celui de ces deux antagonistes.

— J'ai voulu me tuer par la débauche, après avoir travaillé pendant trois ans à un vaste ouvrage dont vous vous occuperez peut-être un jour!... lui répondit Raphaël.

Le grand docteur hocha la tête en signe de contentement, et comme s'il se fût dit en lui-même : — « J'en étais sûr!... »

Ce docteur était l'illustre Brisset, le chef des Organistes, le successeur des Cabanis et

des Bichat, le médecin des esprits positifs et matérialistes qui voient en l'homme un être fini, uniquement sujet aux lois de sa propre organisation, et dont l'état normal ou les anomalies délétères peuvent aussi bien s'expliquer par des causes évidentes que par des dérangemens physiques.

A cette réponse, Brisset regarda silencieusement un homme de moyenne taille, dont le visage empourpré, l'œil ardent semblaient appartenir à quelque satyre antique; et qui, le dos appuyé sur l'angle du mur, près de la croisée, contemplait attentivement Raphaël sans mot dire.

Celui-là, homme d'exaltation et de croyance, était le docteur Caméristus, le chef des Vitalistes, le Victor Cousin ou, pour mieux dire, le Ballanche de la Médecine, poétique défenseur des doctrines abstraites de Van-Helmont. Il voyait, dans la vie humaine, un principe élevé, secret, un phénomène inexplicable qui se joue des bistouris, trompe la chirurgie, échappe aux médicamens de la Pharmaceutique, aux x de l'algèbre, aux démonstrations de l'Anatomie, se rit de nos efforts; espèce de flamme impalpable, intangible, invisible,

soumise à quelque loi divine, et qui reste souvent au milieu d'un corps condamné par nos arrêts, comme elle déserte aussi les organisations les plus viables.

Un sourire sardonique errait sur les lèvres du troisième. C'était le docteur Maugredie, esprit distingué, mais pyrrhonien, moqueur; ne croyant qu'au scalpel; concédant à Brisset la mort d'un homme qui se portait à merveille, et reconnaissant avec Caméristus qu'un mort pouvait bien vivre long-temps; trouvant du bon dans toutes les théories, mais n'en adoptant aucune; et prétendant que le meilleur système médical était de n'en point avoir, et de s'en tenir aux faits. C'était le Panurge de l'École, le roi de l'observation, le grand explorateur, le grand railleur, l'homme des tentatives désespérées.

Il examinait la peau de chagrin.

— Je voudrais bien être témoin de la coïncidence qui existe entre vos désirs et son rétrécissement... dit-il au marquis.

— A quoi bon?... s'écria Brisset.

— A quoi bon?... répéta Caméristus.

— Ah! vous êtes d'accord?... répondit Maugredie.

— Cette contraction est toute simple !..... ajouta Brisset.

— Elle est surnaturelle !... dit Caméristus.

— En effet, répliqua Maugredie en affectant un air grave et en rendant à Raphaël sa peau de chagrin, le raccornissement des peaux est un fait inexplicable et cependant naturel qui, depuis l'origine du monde, fait le désespoir de la médecine et des jolies femmes...

A force d'examiner les trois docteurs, Valentin ne découvrit en eux aucune sympathie pour ses maux. Restant silencieux à chaque réponse, le toisant même avec indifférence, ils le questionnaient, mais sans le plaindre. Il y avait de la nonchalance dans leur politesse; et, soit certitude, soit réflexion, leurs paroles étaient rares, indolentes; et, par momens, Raphaël les crut distraits.

De temps à autre, Brisset seul répondait : « — Bon ! — bon ! — bien !... » à tous les symptômes désespérans dont le jeune médecin confirmait l'existence.

Caméristus demeurait plongé dans une profonde rêverie.

Maugredie ressemblait à un auteur comique

étudiant deux originaux pour les transporter fidèlement sur la scène.

Mais la figure de Prosper trahissait une peine profonde, un attendrissement plein de tristesse. Médecin depuis peu de temps, il n'était pas encore insensible, froid devant la douleur, impassible près d'un lit funèbre, et ne savait pas éteindre dans ses yeux, les larmes amies qui empêchent un homme de voir clair, et de saisir, comme un général d'armée, le moment propice à la victoire, sans écouter les cris des moribonds.

Après être restés pendant une demi-heure environ, à prendre en quelque sorte la mesure de la maladie et du malade, comme un tailleur prend celle d'un habit à un jeune homme qui lui commande un vêtement de noces, ils dirent quelques lieux communs, parlèrent même des affaires publiques; puis, ils voulurent passer dans le cabinet de Raphaël pour se communiquer leurs idées et rédiger la sentence.

—Messieurs, leur dit Valentin, ne puis-je donc pas assister au débat?....

A ce mot, Brisset et Maugredie se récrièrent vivement; et, malgré les instances de leur

malade, ils se refusèrent à délibérer en sa présence. Raphaël se soumit à l'usage, en pensant qu'il pourrait se glisser dans un couloir d'où il entendrait facilement les discussions médicales auxquelles les trois professeurs allaient se livrer.

— Messieurs, dit Brisset en entrant, permettez-moi de vous donner promptement mon avis. Je ne veux ni vous l'imposer, ni le voir controversé : d'abord, parce qu'il est net, précis, et résulte d'une similitude complète entre un de mes malades et le sujet que nous avons été appelés à examiner; puis, je suis attendu à mon hospice. L'importance du fait qui y réclame ma présence, m'excusera de prendre, le premier, la parole. — *Le sujet* qui nous occupe est également fatigué par des travaux intellectuels.

— Qu'a-t-il donc fait, Prosper?..... dit-il en s'adressant au jeune médecin.

— Une théorie de la volonté...

— Ah! diable!... Mais c'est un vaste sujet...

Puis il reprit. — Il est fatigué, dis-je, par des excès de pensée, par des écarts de régime et par l'emploi répété de stimulans trop éner-

giques. L'action violente du corps et du cerveau a donc vicié le jeu de tout l'organisme.

Il est facile, Messieurs, de reconnaître, dans les symptômes de la face et du corps, une irritation prodigieuse à l'estomac, la névrose du grand sympathique, la vive sensibilité de l'épigastre, et le resserrement des hypocondres. Vous avez remarqué la grosseur et la saillie du foie. Enfin M. Prosper a constamment observé les digestions de son malade. Il nous a dit qu'elles étaient difficiles, laborieuses...

A proprement parler, il n'existe plus d'estomac. Donc, l'homme a disparu. L'intellect est atrophié parce que l'homme ne digère plus. L'épigastre est le centre de la vie. Or, son altération progressive a vicié tout le système.

De là partent des irradiations constantes et flagrantes. Le désordre a gagné le cerveau par les plexus nerveux; d'où, l'irritation excessive de cet organe... Il y a monomanie. Le malade est sous le poids d'une idée fixe.

Pour lui, cette peau de chagrin se rétrécit réellement. Peut-être a-t-elle toujours été comme nous l'avons vue; mais, qu'il se contracte ou non, ce *chagrin* est pour lui la

mouche que certain grand visir avait sur le nez...

Mettez promptement des sangsues à l'épigastre; calmez l'irritation de cet organe où l'homme tout entier réside; tenez le malade au régime; la monomanie cessera.

Je n'en dirai pas davantage au docteur Prosper, il doit saisir l'ensemble et les détails du traitement. Peut-être y a-t-il complication de maladie, et les voies respiratoires sont-elles également irritées; mais je crois le traitement de l'appareil intestinal beaucoup plus important, plus nécessaire, plus urgent que celui des poumons. L'étude tenace de matières abstraites et des passions violentes ont produit de graves perturbations dans ce mécanisme vital; cependant il est temps encore d'en redresser les ressorts; rien n'y est trop fortement adultéré.

Vous pouvez donc facilement sauver votre ami... dit-il à Prosper.

—Notre savant collègue prend l'effet pour la cause!... répondit Caméristus. Oui, les altérations, si bien observées par lui, existent chez le malade; mais l'estomac n'a pas graduellement établi des irradiations dans l'orga-

nisme et vers le cerveau, comme une fêlure étend autour d'elle de capricieux rayons dans une vitre. Il a fallu un coup pour trouer le vitrail? Et ce coup, qui l'a porté?... Le savons-nous? Avons-nous suffisamment observé le malade? Connaissons-nous tous les accidens de sa vie?...

Messieurs, le principe vital, l'*archée* de Van-Helmont est atteinte en lui; la vitalité même est attaquée, dans son essence. L'étincelle divine, l'intelligence transitoire qui sert comme de lien à la machine, qui produit la volonté, la conscience de la vie, a cessé de régulariser les phénomènes journaliers du mécanisme, et les fonctions de chaque organe.

Alors, de là proviennent les désordres si bien appréciés par mon docte confrère... Le mouvement n'est pas venu de l'épigastre au cerveau, mais du cerveau vers l'épigastre.

Non, dit-il en se frappant avec force la poitrine, non, je ne suis pas un estomac fait homme!... Non, tout n'est pas là!... Je ne me sens pas le courage de dire que, si j'ai un bon épigastre, le reste est de forme...

Nous ne pouvons pas, reprit-il plus douce-

ment, soumettre à une même cause physique et à un traitement uniforme les troubles graves qui surviennent chez les différens sujets plus ou moins sérieusement atteints. Aucun homme ne se ressemble. Nous avons tous des organes particuliers, diversement affectés, diversement nourris, propres à remplir des missions différentes, et à développer des thêmes nécessaires à l'accomplissement d'un ordre de choses qui nous est inconnu. La portion du grand tout qui, par une haute volonté, vient opérer, entretenir en nous le phénomène de l'animation, se formule d'une manière distincte et fait d'un homme, un être en apparence fini, mais qui, par un point, coexiste à une cause infinie... Aussi, devons-nous étudier chaque sujet séparément, le pénétrer... reconnaître en quoi consiste sa vie, quelle en est la puissance...

Depuis la mollesse d'une éponge mouillée jusqu'à la dureté d'une pierre ponce, il y a des nuances infinies. Voilà l'homme. Entre les organisations spongieuses des lymphatiques et la vigueur métallique des muscles de quelques hommes destinés à une longue vie, que d'erreurs ne commettra pas le sys-

tème unique, implacable, de la guérison par l'abattement, par la prostration des forces humaines que vous supposez toujours irritées !...

Ici donc, je voudrais un traitement tout moral, un examen approfondi de l'être intime. Allons chercher la cause du mal dans les entrailles de l'âme et non dans les entrailles du corps! Un médecin est un être inspiré, doué d'un génie particulier, à qui Dieu concède le pouvoir de lire dans la vitalité, comme il donne aux prophètes des yeux pour contempler l'avenir; au poëte, la faculté d'évoquer la nature; au musicien, celle d'arranger les sons dans un ordre harmonieux, dont le type est en haut, peut-être !...

— C'est de la médecine absolutiste, monarchique et religieuse!... dit Brisset en murmurant.

— Messieurs, reprit promptement Maugredie en couvrant avec promptitude l'exclamation de Brisset, ne perdons pas de vue le malade...

— Voilà donc où en est la science!... s'écria tristement Raphaël. — Ma guérison flotte entre

un rosaire et un chapelet de sangsues; entre le bistouri de Dupuytren et la prière du prince de Hohenlohe!... Et sur la ligne qui sépare le fait, de la parole, la matière, de l'esprit, Maugredie est là, doutant... Le *oui* et *non* humain me poursuit partout!... Toujours le *Carymary*, *Carymara* de Rabelais!... Je suis spirituellement malade, carymary; ou matériellement malade, carymara. — Dois-je vivre?... Ils l'ignorent!... Au moins Planchette était-il plus franc, en me disant : — Je ne sais pas!...

En ce moment, Valentin entendit la voix du docteur Maugredie.

— Le malade est monomane!... Eh bien! d'accord!... s'écria-t-il, mais il a deux cent mille livres de rente; ces monomanes-là sont fort rares et nous leur devons au moins un avis... Quant à savoir si son épigastre a réagi sur son cerveau ou le cerveau sur l'épigastre, nous pourrons peut-être vérifier le fait, quand il sera mort. Résumons-nous donc!... Il est malade; le fait est incontestable. Or, il lui faut un traitement quelconque. Laissons les doctrines. Mettons-lui des sangsues pour calmer l'irritation intestinale et la névrose sur l'exis-

tence desquelles nous sommes d'accord ; puis, envoyons-le aux eaux... Nous agirons à la fois d'après les deux systèmes... S'il est pulmonique, nous ne pouvons guères le sauver... Ainsi...

Raphaël quitta promptement le couloir et revint se mettre dans son fauteuil. Bientôt en effet les quatre médecins sortirent du cabinet; et Prosper, portant la parole, lui dit :

— Ces Messieurs ont unanimement reconnu la nécessité d'une application immédiate de sangsues à l'estomac, et l'urgence d'un traitement à la fois physique et moral.

D'abord un régime diététique afin de calmer l'irritation de votre organisme...

Ici Brisset fit un signe d'approbation.

— Puis, un régime hygiénique pour réagir sur votre moral... Ainsi nous vous conseillons unanimement d'aller aux eaux d'Aix, en Savoie, ou du Mont-d'Or, en Auvergne, si vous les préférez ; mais l'air et les sites de la Savoie sont plus agréables que ceux du Cantal... Enfin, vous obéirez à votre fantaisie et suivrez votre goût...

Là, le docteur Caméristus laissa échapper un geste d'assentiment.

— Ces Messieurs, reprit Prosper, ayant reconnu de légères altérations dans l'appareil respiratoire, sont tombés d'accord sur l'utilité de mes prescriptions antérieures... Ils pensent que votre guérison est facile et dépendra de l'emploi sagement alternatif de ces divers moyens... Et...

— Et voilà pourquoi votre fille est muette!... dit Raphaël en souriant et en attirant Prosper dans son cabinet pour lui remettre le prix de cette inutile consultation.

— Ils sont logiques! lui répondit Prosper. Caméristus sent, Brisset examine, Maugredie doute. L'homme n'a-t-il pas une âme, un corps et une raison? L'une de ces trois causes premières agit en nous d'une manière plus ou moins forte, et il y aura toujours de l'homme dans la sience humaine. — Crois-moi, Raphaël: nous ne guérissons pas : nous aidons à guérir ou à mourir. Entre la médecine de Brisset et celle de Caméristus, se trouve encore la médecine expectante; mais pour pratiquer celle-ci avec succès, il faudrait connaître son malade depuis dix ans. Il y a au

fond de la médecine une négation comme dans toutes les sciences... Tâche donc de vivre sagement, et essaie d'un voyage en Savoie; car le mieux est et sera toujours de sa confier à la nature.

Raphaël partit pour les eaux d'Aix.

XLVII.

Au retour de la promenade et par une belle soirée de printemps, toutes les personnes venues aux eaux d'Aix se trouvèrent réunies dans les salons du *Casino*.

Assis près d'une fenêtre et tournant le dos à l'assemblée, Raphaël resta long-temps seul, plongé dans une de ces rêveries machinales,

durant lesquelles nos pensées naissent, s'enchaînent et s'évanouissent sans revêtir de formes, passant en nous comme de légers nuages à peines colorés. Alors la tristesse est douce, la joie vaporeuse, et l'âme presque endormie.

Se laissant délicieusement aller à cette vie sensuelle, s'abandonnant à l'air pur et parfumé des montagnes, Valentin se baignait dans la tiède atmosphère du soir, heureux de ne sentir aucune douleur et d'avoir enfin réduit au silence sa menaçante peau de chagrin.

Au moment où les teintes rouges du couchant s'éteignirent sur les cimes, la température fraîchit : alors, il quitta sa place en poussant la fenêtre.

— Monsieur, lui dit une vieille dame, auriez-vous la complaisance de ne pas fermer la croisée?... Nous étouffons!

Cette phrase déchira le tympan de Raphaël par des dissonances d'une aigreur singulière. Elle fut comme le mot imprudemment lâché par un homme à l'amitié duquel nous voulions croire et qui détruit une douce illusion de sentiment en trahissant un abîme d'égoïsme.

Le marquis jeta sur la vieille femme le froid regard d'un diplomate impassible ; puis, sonnant un valet, il lui dit sèchement quand il arriva :

— Ouvrez cette fenêtre?...

A ces mots, une surprise insolite éclata sur tous les visages. L'assemblée entière se mit à chuchoter. Chacun regarda Raphaël d'un air plus ou moins expressif, comme s'il eût commis quelque grave impertinence ; et, n'ayant pas encore dépouillé sa primitive timidité de jeune homme, il se trouva moralement dans une situation assez semblable à celle où nous sommes, quand, par un caprice de cauchemar, nous nous voyons tout nus au milieu de quelque fête somptueuse. Mais secouant sa torpeur, il reprit bientôt son énergie et se demanda compte à lui-même de cette scène étrange.

Soudain un rapide mouvement anima son cerveau. Le passé lui apparut dans une vision distincte où les causes du sentiment qu'il inspirait saillirent en relief comme les veines d'un cadavre dont, par quelque savante injection, les naturalistes colorent les moindres ramifications.

Il se reconnut lui-même dans ce tableau

fugitif, y suivit son existence, jour par jour, pensée à pensée : se voyant, non sans suprise, sombre, pensif, distrait au sein de ce monde rieur; toujours songeant à sa destinée, préoccupé de son mal; paraissant dédaigner la causerie la plus insignifiante; fuyant ces intimités éphémères qui s'établissent promptement entre les voyageurs parce qu'ils comptent sans doute ne plus se rencontrer; bref, peu soucieux des autres et semblable enfin à ces rochers insensibles aux caresses comme à la furie des vagues bruyantes.

Puis, par un rare privilége d'intuition, il lut dans toutes les âmes.

En apercevant sous la lueur d'un flambeau le crâne jaune, le profil sardonique d'un vieillard, il se rappela de lui avoir gagné son argent et refusé la revanche; plus loin, il reconnut une jolie femme dont il avait froidement reçu les agaceries; enfin, chaque visage lui reprochait un de ces torts inexplicables en apparence, mais dont le crime gît toujours dans une invisible blessure faite à l'amour-propre. Il avait involontairement froissé toutes les petites vanités qui gravitaient autour de lui. Les convives de ses fêtes, ou ceux aux-

quels il offrit ses chevaux, s'étaient irrités de son luxe; surpris de leur ingratitude, il leur avait épargné ces espèces d'humiliations; dès lors, se croyant méprisés, ils l'accusaient d'aristocratie.

En sondant ainsi les cœurs, les voyant à la loupe, et déchiffrant les pensées les plus secrètes, il eut horreur de la société, de sa politesse, de son vernis. Riche et d'un esprit supérieur, il était envié, haï; son silence trompait la curiosité; sa modestie semblait de la hauteur à ces gens mesquins et superficiels. Puis, il devina le crime latent, irrémissible dont il était coupable envers eux : il échappait à la juridiction de leur médiocrité. Rebelle à leur despotisme inquisiteur, il savait se passer d'eux. Alors, voulant se venger de cette royauté clandestine, ils s'étaient instinctivement ligués pour lui faire sentir leur pouvoir, le soumettre à quelque ostracisme et lui apprendre, qu'eux aussi, pouvaient se passer de lui.

Pris de pitié d'abord à cette vue du monde, il frémit bientôt en pensant à la souple puissance qui lui soulevait ainsi le voile de chair sous lequel est ensevelie la nature morale, et

ferma les yeux, comme pour ne plus rien voir; alors, tout à coup, un rideau noir fut tiré sur cette sinistre fantasmagorie de vérité; mais il se retrouva dans un horrible isolement et ne rencontra pas un visage ami. La société ne daignait même plus se grimer pour lui.

En ce moment, il eut un violent accès de toux. Loin de recueillir une seule de ces paroles indifférentes en apparence, mais qui du moins simulent une espèce de compassion polie chez les personnes de bonne compagnie rassemblées par le hasard, il entendit des interjections hostiles et des plaintes murmurées à voix basse..

— Sa maladie est contagieuse !...

— Le docteur devrait lui interdire l'entrée du salon !...

— En bonne police, il est vraiment défendu de tousser ainsi !...

— Quand un homme est aussi malade, il ne doit pas venir aux eaux !...

— Il me chassera d'ici !...

Raphaël se leva pour se dérober à la malédiction générale, et se promena dans l'appartement; puis, cherchant à se réhabiliter, il revint près d'une jeune femme inoccupée, à

laquelle il médita d'adresser quelques flatteries; mais, quand il s'en approcha, elle lui tourna le dos et feignit de regarder les cartes de ses voisins.

Raphaël, craignant d'avoir déjà, pendant cette soirée, usé de son talisman, ne se sentit ni la volonté ni le courage d'entamer la conversation; et, quittant le salon de jeu, il se réfugia dans la salle de billard. Là, personne ne lui parla, ne le salua, ne lui jeta le plus léger regard de bienveillance.

Alors, son esprit naturellement méditatif lui révéla, par une intus-suception, la cause générale et rationnelle de l'aversion dont il était devenu l'objet. Ce petit monde obéissait, sans le savoir peut-être, à la grande loi qui régit la haute société; et Raphaël acheva d'en comprendre la morale implacable. Un regard rétrograde lui en montra le type complet dans Fœdora. Il ne devait pas rencontrer plus de sympathie pour ses maux chez celle-ci, que, pour ses misères de cœur, chez celle-là.

Le beau monde bannit de son sein les malheureux, comme un homme de santé vigoureuse expulse de son corps un principe morbifique; il abhorre les douleurs et les infortu-

nes; il les redoute à l'égal des contagions, et n'hésite jamais entre elles et les vices : le vice est un luxe. Quelque majestueux que soit un malheur, la société sait l'amoindrir, le ridiculiser par une épigramme. Elle dessine des caricatures pour jeter à la tête des rois déchus les affronts qu'elle en recevait naguères; ressemblant aux jeunes Romaines du cirque, elle ne fait jamais grâce au gladiateur qui tombe. Elle vit d'or et de moquerie. *Mort aux faibles!...* est le vœu de cette espèce d'Ordre équestre. Cette sentence est écrite au fond de tous les cœurs opulens.

Rassemblez-vous des enfans dans un collége ?... Cette image en raccourci de la société, mais image d'autant plus vraie qu'elle est plus naïve et plus franche, vous offre toujours de pauvres ilotes, créatures de souffrance et de douleur, incessamment placées entre le mépris et la pitié. L'Évangile leur promet le ciel !...

Descendez plus bas sur l'échelle des êtres organisés ?... Si quelque volatile est endolori parmi ceux d'une basse-cour, les autres le poursuivent à coups de bec, le plument, l'assassinent.

Fidèle à cette charte de l'égoïsme, le monde prodigue ses rigueurs aux misères assez hardies pour venir affronter ses fêtes, pour chagriner ses plaisirs. Quiconque souffre de corps ou d'âme, manque d'argent ou de pouvoir, est un Paria parqué dans un désert dont il lui est défendu de franchir les limites; sinon, partout, il trouvera l'hiver sous ses pas : froideur de regards, froideur de manières, de paroles, de cœur; heureux, s'il ne récolte pas l'insulte, là, où, pour lui, devait éclore une consolation!... Aussi, mourans, restez sur vos lits désertés!... Vieillards, soyez seuls à vos froids foyers!... Pauvres filles sans dot, gelez et brûlez dans vos greniers solitaires!...

Si le monde tolère un malheur, c'est pour le façonner à son usage, en tirer profit, le bâter, lui mettre un mords, une housse, le monter, en faire une joie.

Quinteuses demoiselles de compagnie, composez-vous de gais visages; endurez les vapeurs de votre prétendue bienfaitrice; portez ses chiens; et, rivales de ses griffons anglais, amusez-la, devinez-la; puis, taisez-vous!...

Et toi, roi des valets sans livrée, parasite effronté, laisse ton caractère à la maison :

digère comme digère ton amphitryon, pleure de ses pleurs, ris de son rire, tiens ses épigrammes pour agréables; et, si tu veux en médire, attends sa chute.

Ainsi le monde, honore-t-il le malheur : il le tue, ou le chasse; l'avilit, ou le châtre!...

Ces réflexions sourdirent au cœur de Raphël avec la promptitude d'une inspiration poétique; puis, regardant autour de lui, soudain, il sentit ce froid sinistre que la société distille pour éloigner les misères, et qui saisit l'âme encore plus vivement que la bise de décembre ne glace le corps.

Raphaël se croisa les bras sur la poitrine, s'appuya le dos à la muraille, et tomba dans une mélancolie profonde en songeant au peu de bonheur recueilli par le monde, pour prix de cette épouvantable police : des amusemens sans plaisir, de la gaieté sans joie, des fêtes sans jouissance, du délire sans volupté, enfin, toutes les pailles d'un foyer, sans une étincelle de flamme.

Quand il releva la tête, il se vit seul, les joueurs avaient fui; alors quelques larmes s'échappèrent de ses yeux.

— Pour leur faire adorer ma toux, il me

suffirait de leur révéler mon pouvoir!... se dit-il.

A cette pensée, il jeta le mépris comme un manteau entre le monde et lui.

En ce moment, le médecin des eaux vint à lui d'un air affectueux et s'inquiéta de sa santé. Raphaël éprouva un mouvement de joie en entendant les paroles amies qui lui furent adressées. Il trouva la physionomie du docteur empreinte de douceur et de bonté. Les boucles de sa perruque blonde respiraient la philantropie. La coupe de son habit carré, les plis de son pantalon, ses souliers larges comme ceux d'un *quaker*, tout, jusqu'à la poudre circulairement semée par sa petite queue sur son dos légèrement voûté, trahissait un caractère apostolique, exprimait la charité chrétienne et le dévouement d'un homme qui, par zèle pour ses malades, s'était astreint à jouer admirablement bien le wisht et le trictrac.

— Monsieur le marquis, dit-il après avoir causé long-temps avec Raphaël, je vais sans doute dissiper votre tristesse. Maintenant, je connais assez votre constitution pour affirmer que les médecins de Paris, dont je ne con-

teste certes pas les grands talens, se sont complètement trompés sur la nature de votre maladie. A moins d'accident, M. le marquis, vous pouvez vivre la vie de Mathusalem. Vos poumons sont aussi forts que des soufflets de forge, et votre estomac ferait honte à celui d'une autruche; *ma*, si vous restez dans une température élevée, vous risquez d'être très-proprement et promptement en terre sainte. M. le marquis va me comprendre en deux mots.

La chimie a démontré que la respiration constitue chez l'homme une véritable combustion dont le plus ou moins d'intensité dépend de l'affluence ou de la rareté des principes phlogistiques amassés par l'organisme particulier à chaque individu : or, chez vous, le phlogistique abonde. Vous êtes, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, sur-oxigéné par la complexion ardente de tous les hommes destinés aux grandes passions. En respirant l'air vif et pur, qui accélère la vie chez les hommes à fibre molle, vous aidez encore à une combustion déjà trop rapide. Donc, une des conditions de votre existence est l'atmosphère épaisse des étables, des vallées : l'air

vital de l'homme que dévore le génie est dans les gras pâturages de l'Allemagne, à Baden-Baden, à Tœplitz. Si vous n'avez pas horreur de l'Angleterre, sa sphère brumeuse calmera votre incandescence; mais, pour vous, l'Italie n'a que de l'*aria cattiva*.

— Tel est mon avis, dit-il en laissant échapper un geste de modestie; et, je le donne contre nos intérêts, puisque, si vous le suivez, nous aurons le malheur de vous perdre...

Sans ces derniers mots, Raphaël eût été séduit peut-être par la fausse bonhomie du mielleux médecin; mais il était trop profond observateur pour ne pas deviner à l'accent, au geste et au regard dont cette phrase doucement railleuse fut accompagnée, la mission dont le petit homme avait sans doute été chargé par l'assemblée de ses joyeux malades.

Donc, tous ces oisifs au teint fleuri, ces vieilles femmes ennuyées, ces Anglais nomades, ces petites maîtresses échappées à leurs maris et conduites aux eaux par leurs amans, entreprenaient d'en chasser un pauvre moribond, débile, chétif, en apparence incapable de résister à une persécution journalière!...

Raphaël accepta le combat en voyant un

amusement dans cette intrigue ; et, alors, il répondit au docteur :

— Puisque vous seriez désolé de mon départ, je vais essayer de mettre à profit votre bon conseil tout en restant ici. Dès demain, je ferai construire une maison où nous condenserons l'air suivant votre ordonnance.

L'Italien, interprétant le sourire amèrement goguenard qui vint errer sur les lèvres de Raphaël, se contenta de le saluer, ne trouvant rien à lui répliquer.

XLVIII.

Le lendemain, après avoir côtoyé le lac du Bourget, en faisant sa promenade habituelle, Valentin s'était assis au pied d'un arbre d'où il pouvait contempler son point de vue favori, l'abbaye mélancolique de Haute-Combe, sépulture des rois de Sardaigne, prosternés là

devant les montagnes, au bord du lac, comme des pèlerins arrivés au terme de leur voyage.

Tout à coup un frissonnement égal et cadencé de rames, qui fendaient au loin les eaux, troubla le silence de ce paysage, lui donnant une voix monotone, semblable aux psalmodies des moines.

Étonné de rencontrer des promeneurs dans cette partie du lac, ordinairement solitaire au matin, le marquis examina, sans sortir de sa rêverie, les personnes assises dans la barque. Il y reconnut, à l'arrière, la vieille dame qui l'avait si durement interpellé la veille. Quand le bateau passa devant Raphaël, une seule personne le salua; ce fut la demoiselle de compagnie de cette dame, pauvre fille noble qu'il sembla voir pour la première fois.

Déjà, depuis quelques instans, il avait oublié les promeneurs, promptement disparus derrière un promontoire, lorsqu'il entendit près de lui le frôlement d'une robe et le bruit de petits pas légers. Il fut assez surpris d'apercevoir, en se retournant, la demoiselle de compagnie; et, devinant à son air contraint qu'elle voulait lui parler, il s'avança vers elle.

Agée d'environ trente-six ans, grande et

mince, sèche et froide, elle était, comme toutes les vieilles filles, assez embarrassée de son regard qui ne s'accordait plus avec une démarche indécise, gênée, sans élasticité. Tout à la fois vieille et jeune, elle exprimait par une certaine dignité de maintien le haut prix qu'elle attachait à ses trésors et perfections. Du reste, elle avait les gestes discrets et monastiques des femmes habituées à s'aimer elles-mêmes, sans doute pour ne pas faillir à leur destinée d'amour.

— Monsieur, dit-elle à Raphaël, votre vie est en danger... Ne venez plus au Casino...

Puis, elle fit quelques pas en arrière, comme si déjà sa vertu se trouvait compromise.

— Mais, mademoiselle, répondit Valentin en souriant, de grâce expliquez-vous plus clairement, puisque vous avez daigné venir jusqu'ici...

— Ah! reprit-elle, sans le puissant motif qui m'amène, je n'aurais pas risqué d'encourir la disgrâce de madame la comtesse. Et si elle savait jamais que je vous ai prévenu...

— Et qui le lui dirait, mademoiselle?... s'écria Raphaël.

— C'est vrai! répondit la vieille fille en lui jetant le regard tremblotant d'une chouette mise au soleil. Mais pensons à vous!... reprit-elle. Plusieurs jeunes gens se sont promis de vous provoquer, de vous forcer à vous battre en duel... — Ils veulent vous chasser des eaux... Ainsi...

La voix de la vieille dame retentit dans le lointain.

— Mademoiselle, dit le marquis, ma reconnaissance...

Mais elle s'était déjà sauvée en entendant la voix de sa maîtresse qui, derechef, glapissait dans les rochers.

— Pauvre fille!... Les misères s'entendent et se secourent toujours!... pensa Raphaël en s'asseyant au pied de son arbre.

La clef de toutes les sciences est, sans contredit, le point d'interrogation. Nous devons la plupart des grandes découvertes au : — *Comment?*... et la sagesse dans la vie consiste peut-être à se demander à tout propos : — *Pourquoi?*... Mais aussi cette factice prescience détruit nos illusions! Ainsi, Valentin, ayant pris, sans préméditation de philosophie, la bonne action de la vieille fille pour texte de

ses pensées vagabondes, la trouva pleine de fiel.

— Que je sois aimé d'une demoiselle de compagnie, se dit-il, il n'y a rien là d'extraordinaire : j'ai vingt-sept ans, un titre et deux cent mille livres de rente!... Mais que sa maîtresse, qui dispute aux chattes la palme de l'hydrophobie, l'ait menée en bateau, près de moi.... n'est-ce pas chose étrange et merveilleuse?... Ces deux femmes, venues en Savoie pour y dormir comme des marmottes, et qui demandent à midi s'il est jour, se seraient levées avant huit heures aujourd'hui, pour faire du hasard en se mettant à ma poursuite... Tarare!...

Bientôt cette vieille fille et son ingénuité quadragénaire fut, à ses yeux, une nouvelle transformation de ce monde artificieux et taquin, une ruse mesquine, un complot maladroit, une pointillerie de prêtre ou de femme.

Le duel était-il une fable? ou voulait-on seulement lui faire peur?

Insolentes et tracassières comme des mouches, ces âmes étroites avaient réussi à piquer sa vanité, à réveiller son orgueil, à exciter sa curiosité.

Ne voulant ni devenir leur dupe ni passer pour un lâche, et amusé peut-être par ce petit drame, il vint au Casino le soir même.

Se tenant debout, accoudé sur le marbre de la cheminée, il resta tranquille au milieu du salon principal, s'étudiant à ne donner aucune prise sur lui, mais examinant les visages, et défiant en quelque sorte l'assemblée par sa circonspection. Il était comme un dogue sûr de sa force, attendant le combat chez lui, sans aboyer inutilement.

Vers la fin de la soirée, il se promena dans le salon de jeu; et, allant de la porte d'entrée à celle du billard, il jetait de temps à autre un coup d'œil aux jeunes gens qui y faisaient une partie.

Après quelques tours, il s'entendit nommer par eux; et, quoiqu'ils parlassent à voix basse au moment où il arrivait près de la salle, il devina facilement qu'il était devenu l'objet d'un débat. Enfin il finit par saisir quelques phrases dites à haute voix :

— Toi!...

— Oui, moi!...

— Je t'en défie!...

— Parions?...

— Oh! il ira.

Au moment où Valentin, curieux de connaître le sujet du pari, s'arrêta pour écouter attentivement la conversation, un jeune homme, grand et fort, de bonne mine, mais ayant le regard fixe et impertinent des gens appuyés sur quelques pouvoirs matériels, sortit du billard, et s'adressant à lui :

— Monsieur, dit-il d'un ton calme, je me suis chargé de vous apprendre une chose que vous semblez ignorer ; votre figure et votre personne déplaisent ici à tout le monde et à moi en particulier. Vous êtes trop poli pour ne pas vous sacrifier au bien général, et je vous prie de ne plus vous présenter au Casino.

— Cette plaisanterie, répondit froidement Raphaël, a déjà été faite sous l'Empire dans plusieurs garnisons : elle est devenue aujourd'hui de mauvais ton.

— Je ne plaisante pas, reprit le jeune homme, et, je vous le répète, votre santé souffrirait beaucoup de votre séjour ici. La chaleur, les lumières, l'air du salon, la compagnie nuisent à votre maladie...

— Où avez-vous étudié la médecine? demanda Raphaël.

— Monsieur, j'ai été reçu bachelier au tir de Lepage à Paris, et licencié chez Bertrand, le roi du fleuret.

— Il vous reste un dernier grade à prendre, répliqua Valentin. Lisez le code de la politesse, vous serez un parfait gentilhomme...

En ce moment les jeunes gens, souriant ou silencieux, sortirent du billard; et les autres joueurs, devenus attentifs, quittèrent leurs cartes pour écouter une querelle qui réjouissait toutes leurs passions.

Seul au milieu de ce monde ennemi, Raphaël tâcha de conserver son sang-froid et de ne pas se donner le moindre tort; mais son antagoniste s'étant permis un sarcasme où l'outrage s'enveloppait dans une forme éminemment incisive et spirituelle, il lui répondit gravement :

— Monsieur, il n'est plus permis aujourd'hui de donner un soufflet à un homme; mais je ne sais de quel mot nommer et flétrir une conduite aussi lâche que l'est la vôtre...

— Assez!... assez!... vous vous expliquerez demain... dirent plusieurs voix confuses. — Et

quelques jeunes gens se jetèrent entre les deux champions.

Raphaël sortit du salon passant pour l'offenseur, ayant accepté un rendez-vous près de l'abbaye de Haute - Combe; et, quelle qu'en fût l'issue, devant nécessairement quitter les eaux d'Aix. La société triomphait...

Le lendemain, sur les huit heures du matin, l'adversaire de Raphaël, suivi de deux témoins et d'un chirurgien, arriva le premier sur le terrain.

— Nous serons très-bien ici!..... s'écria-t-il gaîment. Il fait un temps superbe pour se battre...

Et il regarda la voûte bleue du ciel, les eaux du lac et les rochers sans la moindre arrière-pensée de doute et de deuil.

— En le touchant à l'épaule, dit-il en continuant, je le mettrai bien au lit pour un mois?... N'est-ce pas, docteur?...

— Au moins!... répondit le chirurgien. Mais laissez ce petit saule tranquille; autrement, vous feriez tressaillir les nerfs de votre main, et, ne pouvant viser avec justesse, vous ne seriez plus maître de votre coup. Vous tueriez votre homme au lieu de le blesser.

— Le voici!... dirent les témoins en entendant le bruit d'une voiture.

Et bientôt ils aperçurent une calèche de voyage, attelée de quatre chevaux et menée par deux postillons.

— Quel singulier genre!... s'écria l'adversaire de Valentin. Il vient se faire tuer en poste!...

A un duel comme au jeu, les plus légers incidens influent sur l'imagination des acteurs fortement intéressés au succès d'une partie. Aussi le jeune homme attendit-il avec une sorte d'inquiétude l'arrivée de cette voiture.

Le vieux Jonathas en descendit lentement. Ses mouvemens étaient lourds et ses gestes pesans. Il aida Raphaël à sortir, et le soutint de ses bras débiles, en ayant pour lui les soins minutieux qu'un amant prodigue à sa maîtresse. Alors, les quatre spectateurs de cette scène singulière éprouvèrent une émotion profonde en voyant Valentin accepter le bras de son serviteur pour se rendre au lieu du combat. Pâle et défait, il marchait en goutteux, baissait la tête et ne disait mot. C'étaient deux vieillards également détruits, l'un par le temps, l'autre par la pensée : le premier avait

son âge écrit sur ses cheveux blancs, le jeune n'avait plus d'âge.

— Monsieur, je n'ai pas dormi!... dit Raphaël à son adversaire.

Cette parole glaciale, et le regard terrible dont elle fut accompagnée firent tressaillir le véritable provocateur. Il eut la conscience de son tort et une honte secrète de sa conduite. Il y avait dans l'attitude, dans le son de voix et le geste de Raphaël quelque chose d'étrange.

Le marquis fit une pause, et chacun imita son silence. L'inquiétude et l'attention étaient au comble.

— Il est encore temps, reprit-il, de me donner une légère satisfaction ; mais donnez-la-moi, Monsieur, ou sinon, vous allez mourir!..... Vous comptez encore en ce moment sur votre habileté, sans reculer à l'idée d'un combat où vous croyez avoir tout l'avantage... Eh bien! Monsieur, je suis généreux : je vous préviens de ma supériorité... Je possède une terrible puissance : pour anéantir votre adresse, pour voiler vos regards, faire trembler vos mains et palpiter votre cœur, pour vous tuer même, il me suffit de le désirer... Et je ne veux

pas être obligé d'exercer deux fois mon pouvoir, il me coûte trop cher d'en user!... Si donc vous vous refusez à me présenter des excuses, votre balle ira dans le lac, malgré votre habitude de l'assassinat; et la mienne... droit à votre cœur sans que j'y vise.

En ce moment des voix confuses interrompirent Raphaël. En prononçant ces paroles, il avait constamment dirigé sur son adversaire l'insupportable clarté de son regard fixe; puis, il s'était redressé, montrant un visage impassible, implacable, semblable à celui d'un fou froidement méchant.

— Fais-le taire... avait dit le jeune homme à son témoin; sa voix me tord les entrailles...

— Monsieur, cessez..... Vos discours sont inutiles... crièrent à Raphaël le chirurgien et les témoins.

— Messieurs, je remplis un devoir..... Ce jeune homme a-t-il des dispositions à prendre?.....

— Assez... assez...

Alors le marquis resta debout, immobile, sans perdre un instant de vue son adversaire; et, celui-ci, dominé par une puissance presque magique, était, comme un oiseau devant

un serpent, contraint de subir ce regard homicide : il le fuyait et y revenait sans cesse.

— Donne-moi de l'eau ?... j'ai soif... dit-il à son témoin.

— As-tu peur ?...

— Oui, répondit-il. L'œil de cet homme est brûlant et me fascine.

— Veux-tu lui faire des excuses ?...

— Il n'est plus temps !...

Les deux adversaires furent placés à dix pas l'un de l'autre. Ils avaient chacun, près d'eux, une paire de pistolets, et devaient tirer deux coups à volonté, mais après le signal donné par les témoins. Tel était le programme de cette cérémonie.

— Que fais-tu, Charles !... cria le jeune homme qui servait de second à l'adversaire de Raphaël ; tu prends la balle avant la poudre...

— Je suis mort !... répondit-il en murmurant. Vous m'avez mis en face du soleil...

— Il est derrière vous !... lui dit Valentin d'une voix grave et solennelle.

Et le marquis chargeait son pistolet lentement, ne s'inquiétant ni du signal déjà donné, ni du soin avec lequel l'ajustait son adversaire. Il y avait dans cette sécurité surnaturelle quelque

chose de terrible qui saisit même les deux postillons amenés là par une curiosité cruelle. Jouant avec son pouvoir, ou voulant l'éprouver, Raphaël parlait à Jonathas, et le regardait au moment où il essuya le feu de son ennemi. La balle de Charles alla briser le petit saule, et ricocha sur l'eau, tandis qu'il fut atteint dans le cœur par celle de Valentin qui tira au hasard.

Ne faisant aucune attention au jeune homme tombé raide mort sans pousser un cri, Raphaël chercha promptement sa peau de chagrin pour voir ce que lui coûtait une vie humaine ; et, la trouvant à peine grande comme une feuille de peuplier, une espèce de râle sortit de sa poitrine.

— Eh bien ! que regardez-vous donc là, postillons ?... En route !... dit le marquis.

Arrivé le soir même en France, il prit aussitôt la route d'Auvergne, et se rendit aux Eaux du Mont-d'Or.

Pendant ce voyage, il surgit au cœur de Raphaël une de ces pensées soudaines qui tombent dans notre âme comme un rayon de soleil à travers d'épais nuages sur quelque obscure vallée. Tristes lueurs ! sagesses implacables !

elles illuminent les évènemens accomplis, nous dévoilent nos fautes, et nous laissent sans pardon devant nous-mêmes!

Valentin pensa tout à coup que la possession du pouvoir, quelque immense qu'il pût être, ne donnait pas la science de s'en servir. Le sceptre est un jouet pour un enfant; une hache, pour Richelieu; et pour Napoléon, un levier à faire pencher le monde. Le pouvoir nous laisse tels que nous sommes et ne grandit que les grands!...

Raphaël avait pu tout faire, il n'avait rien fait!...

XLIX.

Aux Eaux du Mont-d'Or, Raphaël retrouva ce monde qui s'éloignait de lui avec l'empressement que les animaux mettent à fuir un des leurs, étendu mort, après l'avoir flairé de loin. Mais cette haine était réciproque. Sa dernière aventure lui avait donné une aversion profonde pour la société.

Aussi, son premier soin fut-il de chercher un asile écarté aux environs des Eaux. Il sentait instinctivement le besoin de se rapprocher de la nature, des émotions vraies, et de cette vie végétative à laquelle nous nous laissons si complaisamment aller au milieu des champs.

Le lendemain de son arrivée, il gravit, non sans peine, le pic de Sancy, et visita les vallées supérieures, les sites aériens, les lacs ignorés, les rustiques chaumières des Monts-d'Or, dont les âpres et sauvages attraits commencent à tenter les pinceaux de nos artistes. Parfois, en effet, il se rencontre là d'admirables paysages pleins de grâce et de fraîcheur qui contrastent vigoureusement avec l'aspect sinistre de ces montagnes désolées.

A peu près à une demi-lieue du village, Raphaël se trouva dans un endroit où, coquette et joueuse comme un enfant, la nature semblait avoir pris plaisir à cacher des trésors. En voyant cette retraite pittoresque et naïve, Valentin résolut d'y vivre. La vie devait y être tranquille, spontanée, frugiforme comme celle d'une plante.

Figurez-vous un cône renversé, mais un cône de granit largement évasé, espèce de

coupe immense dont les bords étaient ébréchés par des anfractuosités bizarres; présentant ici, des tables droites, sans végétation, unies, bleuâtres, et sur lesquelles les rayons solaires glissaient comme sur un miroir; là, des rochers morcelés par des cassures, ridés par des ravins, d'où pendaient des quartiers de lave dont la chute était lentement préparée par les eaux pluviales, et souvent couronnés de quelques arbres rachitiques et penchés que torturaient les vents. Puis, çà et là, des redans obscurs et frais d'où s'élevait un bouquet de châtaigniers hauts comme des cèdres, ou des grottes jaunâtres, montrant une bouche noire et profonde, palissée de ronces, de fleurs, et précédée d'une langue de verdure.

Au fond de cette coupe, l'ancien cratère d'un volcan peut-être, se trouvait un petit lac dont l'eau pure avait l'éclat du diamant. Autour de ce bassin profond, bordé de granit, de saules, de glaïeuls, de frênes et de mille plantes aromatiques alors en fleurs, régnait une prairie verte comme un boulingrin anglais, mais dont l'herbe était fine et jolie, toujours arrosée sans doute par les infiltrations qui ruisselaient brillantes entre les fentes des ro-

chers, et engraissée des dépouilles végétales que les orages entraînaient sans cesse des hautes cîmes vers le fond.

Irrégulier, capricieusement taillé en dents de loup comme le bas d'une robe, le lac pouvait avoir dix arpens d'étendue; et, selon les rapprochemens des rochers et de l'eau, la prairie avait un arpent ou deux de largeur; en quelques endroits, à peine restait-il assez de place pour le passage des vaches.

A une certaine hauteur, la végétation cessait. Alors, le granit affectait dans les airs les formes les plus bizarres, et contractait ces couleurs variées, ces belles teintes qui donnent, à toutes les montagnes très-élevées, de vagues ressemblances avec les nuages du ciel.

Au doux aspect du vallon, ces rochers nus et pelés opposaient leurs amères beautés : c'étaient les images stériles et sauvages de la désolation, des éboulemens à craindre et des formes tellement fantastiques que l'une de ces roches est nommée *le Capucin*, tant elle ressemble à un moine.

Mais aussi ces aiguilles pointues, ces piles audacieuses, ces cavernes aériennes s'illumi-

naient tour à tour, suivant le cours du soleil ou les fantaisies de l'atmosphère, et prenaient les nuances de l'or, se teignaient de pourpre, devenaient parfois d'un rose vif, ou ternes et grises : il y avait dans ces hauteurs un spectacle continuel et changeant comme les reflets irisés de la gorge des pigeons.

Parfois, entre deux lames de laves que vous eussiez dit séparées par un coup de hache, un beau rayon de lumière pénétrait, à l'aurore ou au coucher du soleil, jusqu'au fond de cette riante corbeille, où il se jouait dans les eaux du bassin, semblable à la raie d'or qui perce la fente d'un volet et traverse une chambre espagnole, soigneusement close pour la sieste.

Puis, quand le soleil planait au dessus du vieux cratère, empli d'eau par une révolution antédiluvienne, alors les flancs rocailleux s'échauffaient, l'ancien volcan s'allumait, et cette rapide chaleur fécondait la végétation, réveillait les germes, colorait les fleurs, mûrissait les fruits de ce petit coin de terre ignoré.

Lorsque Raphaël y parvint, il aperçut quelques vaches paissant dans la prairie ; et, quand il eut fait quelques pas vers le lac, il

vit, à l'endroit où le terrain avait le plus de largeur, une modeste maison bâtie en granit, mais couverte en bois. Cette vieille chaumière était en harmonie avec le site. Le toit, orné de mousses, de lierres et de fleurs, trahissait une haute antiquité. Une fumée grêle, dont les oiseaux ne s'effrayaient plus, s'échappait de la cheminée en ruine. A la porte, il y avait un grand banc, placé entre deux chèvrefeuilles énormes, rouges de fleurs et qui embaumaient. A peine voyait-on les murs sous les pampres de la vigne et sous les guirlandes de roses et de jasmin, qui croissaient à l'aventure et sans gêne. Insoucians de cette parure champêtre, les habitans n'en avaient nul soin, laissant à la nature sa grâce vierge et capricieuse. Des langes accrochés à un groseiller séchaient au soleil. Il y avait un chat accroupi sur une machine à teiller le chanvre; et, dessous, un chaudron jaune, récemment récuré, gisait au milieu de quelques pelures de pommes de terre.

De l'autre côté de la maison, Raphaël aperçut une clôture d'épines sèches, destinée sans doute à empêcher les poules de dévaster les fruits et le potager.

Le monde paraissait finir là, et cette habitation ressemblait à ces nids d'oiseaux si ingénuement fixés au creux d'un rocher, bien empaillés, pleins d'art et de négligence tout ensemble. C'était une nature naïve et bonne, une rusticité vraie ; mais poétique, parce qu'elle florissait à mille lieues de nos poésies peignées, n'avait d'analogie avec aucune idée, ne procédait que d'elle-même, vrai triomphe du hasard !...

Au moment où Raphaël arriva, le soleil jetait ses rayons de droite à gauche, faisant resplendir les couleurs de la végétation, mettant en relief et décorant de tous les prestiges de la lumière et de l'ombre, les fonds jaunes et grisâtres des rochers, les différens verts des feuillages, les masses bleues, rouges ou blanches des fleurs, les plantes grimpantes et leurs cloches, le velours chatoyant des mousses, les grappes purpurines de la bruyère et surtout la nappe d'eau claire où se réfléchissaient fidèlement les cimes granitiques, les arbres, la maison et le ciel.

C'était un tableau délicieux, où tout avait son lustre, depuis le mica brillant jusqu'à la touffe d'herbes blondes cachée dans un doux

clair-obscur. L'âme se réjouissait à voir la vache tachetée, au poil luisant, les fragiles fleurs aquatiques étendues comme des franges et pendant au dessus de l'eau, dans un enfoncement où bourdonnaient des insectes vêtus d'azur ou d'émeraude; puis, les racines d'arbres, espèces de chevelures sablonneuses qui couronnaient une informe figure de cailloux. Les tièdes senteurs des eaux, des fleurs et des grottes qui parfumaient ce réduit solitaire, causèrent à Raphaël une sensation presque voluptueuse.

Le silence majestueux qui régnait dans ce bocage, oublié peut-être sur les rôles du percepteur, fut alors interrompu par les aboyemens de deux chiens. Les vaches tournant la tête vers l'entrée du vallon, montrèrent à Raphaël leurs muffles humides, et après l'avoir stupidement contemplé, se remirent à brouter philosophiquement. Suspendus dans les rochers comme par magie, une chèvre et son chevreau cabriolèrent et vinrent se poser sur une table de granit près de Raphaël, en paraissant l'interroger.

Enfin, les jappemens des chiens attirèrent au dehors un gros enfant qui resta béant;

puis, vint un vieillard en cheveux blancs et de moyenne taille. Ces deux êtres étaient en rapport avec le paysage, avec l'air, les fleurs et la maison. La santé débordait dans cette nature plantureuse : la vieillesse et l'enfance y étaient belles. Enfin il y avait dans tous ces types d'existence un laisser-aller primordial, une routine de bonheur qui donnait un démenti à nos capucinades philosophiques et guérissait le cœur de ses passions boursouflées.

Le vieillard appartenait aux modèles affectionnés par les mâles pinceaux de Schnetz : c'était un visage brun dont les rides nombreuses paraissaient rudes au toucher, un nez droit, des pommettes saillantes et veinées de rouge comme une vieille feuille de vigne, des contours anguleux, tous les caractères de la force, même là où la force avait disparu ; puis, des mains calleuses, quoiqu'elles ne travaillassent plus, conservaient un poil blanc et rare; enfin, une attitude d'homme vraiment libre, qui en Italie serait peut-être devenu brigand par amour pour sa précieuse liberté.

L'enfant, véritable montagnard, avait des

yeux noirs qui pouvaient envisager le soleil sans cligner, un teint de bistre, des cheveux bruns en désordre. Il était leste et décidé, naturel dans ses mouvemens comme un oiseau; mal vêtu, mais laissant voir une peau blanche et fraîche à travers les déchirures de ses habits.

Tous deux restèrent debout et en silence, l'un près de l'autre, mus par le même sentiment, offrant sur leur physionomie la preuve d'une identité parfaite dans leur vie également oisive. Le vieillard avait épousé tous les jeux de l'enfant, et l'enfant, l'humeur du vieillard; espèce de pacte, entre deux faiblesses; entre une force prête à finir et une force prête à se mouvoir.

Enfin une femme âgée d'environ trente ans apparut sur le seuil de la porte. Elle filait en marchant. C'était une Auvergnate, haute en couleur, l'air réjoui, franche, à dents blanches, figure de l'Auvergne, taille d'Auvergne, coiffure, robe de l'Auvergne, seins rebondis de l'Auvergne, et son parler; une idéalisation complète du pays : mœurs laborieuses, ignorance, économie, cordialité, tout y était.

Elle salua Raphaël; ils entrèrent en conversation; les chiens s'apaisèrent; le vieillard s'as-

sit sur un banc au soleil, et l'enfant suivit sa mère partout où elle alla, silencieux, mais écoutant, examinant l'étranger.

— Vous n'avez pas peur ici, ma bonne femme?...

— Et d'où que nous aurions peur, Monsieur? Quand nous barrons l'entrée, qui donc pourrait venir ici?.... Oh! nous n'avons point peur!...

— D'ailleurs, dit-elle en faisant entrer le marquis dans la grande chambre de la maison, qu'est-ce que les voleurs viendraient donc prendre chez nous?...

Et elle montrait des murs noircis par la fumée, sur lesquels étaient, pour tout ornement, ces images enluminées en bleu, en rouge et en vert qui représentent la *Mort de Crédit*, la *Passion de Jésus Christ* et les *Grenadiers de la garde impériale*; puis, çà et là, dans la chambre, un vieux lit de noyer à colonnes, des plâtres jaunis et colorés sur la cheminée, une table à pieds tordus, des escabeaux, la huche au pain, du lard pendu au plancher, du sel dans un pot, et une poêle.

En sortant de la maison, Raphaël aperçut, au milieu des rochers, un homme tenant une

houe à la main, penché, curieux, regardant la maison.

— Monsieur, c'est l'homme!... dit l'Auvergnate en laissant échapper ce sourire familier aux paysannes; il laboure là haut.

— Et ce vieillard est votre père?

— Faites excuse, Monsieur : c'est le grand père de notre homme. Tel que vous le voyez, il a cent deux ans!... Eh ben, dernièrement il a mené à pied, notre petit gars à Clermont!... Ça a été un homme fort; maintenant, il ne fait plus que dormir, boire et manger... Il s'amuse toujours avec le petit gars... Quelquefois le petit l'emmène dans les hauts!... Il y va tout de même...

Aussitôt Valentin se résolut à vivre entre ce vieillard et cet enfant, à respirer dans leur atmosphère, à manger de leur pain, à boire de leur eau, à dormir de leur sommeil, à se faire de leur sang dans les veines. Caprice de mourant!...

Devenir une des huîtres de ce rocher, sauver son écaille du néant, engourdir, près de lui, la mort, fut, pour lui, l'archétype de la morale individuelle, la religion de la personnalité, la véritable formule de l'existence hu-

maine, le beau idéal de la vie, la seule vie, la vraie vie.

Il lui vint au cœur une profonde pensée d'égoïsme où s'engloutit l'univers. A ses yeux, il n'y eut plus d'univers; ou, plutôt, l'univers passa tout en lui.

Pour les malades, le monde commence au chevet et finit au pied de leur lit: ce paysage fut le lit de Raphaël.

I.

Qui n'a pas, une fois dans sa vie, espionné les pas et démarches d'une fourmi, glissé des pailles dans l'unique orifice par lequel respire une limace blonde, étudié les fantaisies d'une demoiselle fluette; admiré les mille veines, coloriées comme une rose de cathédrale gothique, qui se détachent sur le fond rougeâtre des feuil-

les d'un jeune chêne?... Qui n'a pas délicieusement regardé pendant long-temps l'effet de la pluie et du soleil sur un toit de tuiles brunes, ou contemplé les gouttes de la rosée, les pétales des fleurs, les découpures variées de leurs calices?... Qui ne s'est pas plongé dans ces rêveries matérielles, sans but et menant à quelque pensée, indolentes et occupées?... Qui n'a pas enfin mené la vie du sauvage, moins ses travaux, la vie de l'enfance, la vie paresseuse?...

Ainsi vécut Raphaël pendant plusieurs jours, sans soins, sans désirs, éprouvant un mieux sensible, un bien-être extraordinaire qui calma ses inquiétudes, apaisa ses souffrances. Gravissant les rochers, il allait s'asseoir sur un pic d'où ses yeux embrassaient quelque paysage d'immense étendue, restant là des journées entières comme une plante au soleil, comme un lièvre au gîte... Ou bien, se familiarisant avec les phénomènes de la végétation, avec les vicissitudes du ciel, il épiait le progrès de toutes les œuvres, sur la terre, dans les eaux ou dans l'air...

Il tenta de s'associer au mouvement intime de cette nature, et de s'identifier assez complètement à sa passive obéissance, pour tom-

ber sous la loi despotique et conservatrice qui régit les existences instinctives. Il ne voulait plus être chargé de lui-même; et, semblable à ces criminels d'autrefois, qui, poursuivis par la Justice, étaient sauvés s'ils atteignaient l'ombre d'un autel, il essayait de se glisser dans le sanctuaire de la vie. Il réussit à devenir partie intégrante de cette large et puissante fructification : il avait épousé les intempéries de l'air, habité tous les creux de rochers, appris les mœurs et les habitudes de toutes les plantes, étudié le régime des eaux, leurs gisemens, et fait connaissance avec les animaux. Enfin, il s'était si parfaitement uni à cette terre animée qu'il en avait, en quelque sorte, saisi l'âme et pénétré les secrets. Pour lui, les formes infinies de tous les règnes, étaient les développemens d'une même substance, les combinaisons d'un même mouvement, vaste respiration d'un être immense qui agissait, pensait, marchait, grandissait, et il voulait grandir, marcher, penser, agir avec lui, comme lui. Il avait fantastiquement mêlé sa vie à la vie de ce rocher; c'était sa maison, sa coquille; il s'y était implanté.

Grâce à ce mystérieux illuminisme, convalescence factice, semblable à ces bienfaisans

délires accordés par la nature comme autant de haltes dans la douleur, Valentin goûta tous les plaisirs d'une seconde enfance durant les premiers momens de son séjour au milieu de ce riant paysage. Il allait y dénichant des riens, entreprenant mille choses sans en achever aucune; oubliant le lendemain les projets de la veille; insouciant, musard, il fut heureux et se crut sauvé.

Un matin, il était resté par hasard, au lit, jusqu'à midi, plongé dans cette rêverie mêlée de veille et de sommeil qui prête aux réalités les apparences de la fantaisie, et donne aux chimères le relief de l'existence; quand tout à coup, sans savoir d'abord s'il ne continuait pas un rêve, il entendit, pour la première fois, le bulletin de sa santé donné par son hôtesse à Jonathas, venu, comme chaque jour, le lui demander.

L'Auvergnate croyant, sans doute, Valentin encore endormi, n'avait pas baissé le diapason de sa voix montagnarde.

— Ça ne va pas mieux, ça ne va pas pire... disait-elle. Il a encore toussé toute cette nuit, à rendre l'âme... Il tousse, il crache, ce cher Monsieur, que c'est une pitié. Je me deman-

dons moi et mon homme, où il prend la force de tousser comme ça..... Que ça fend le cœur. Quelle damnée maladie qu'il a?... C'est qu'il n'est point bien, du tout!... J'avons toujours peur de le trouver crevé dans son lit, un matin. Il est vraiment pâle comme un Jésus de cire!... Dame, je le vois quand il se lève, eh ben, son pauvre corps est maigre comme un cent de clous... Et il ne sent déjà pas bon tout de même... Ça lui est égal, il se consomme à courir comme s'il avait de la santé... Il a bien du courage tout de même de ne pas se plaindre... Mais, c'est sûr, vraiment, qu'il serait mieux en terre qu'en pré, vu qu'il souffre la passion de Dieu!... Je ne le désirons pas, Monsieur. Ce n'est point notre intérêt... Mais il ne nous donnerait pas ce qu'il nous donne que je l'aimerions tout de même : ce n'est point l'intérêt qui nous pousse.

— Ah! mon Dieu! reprit-elle, il n'y a que les Parisiens pour avoir de ces chiennes de maladies-là?... Où qui prennent ça... donc?... Pauvre jeune homme, il est sûr qu'il ne peut guères ben finir... C'te fièvre, voyez-vous, ça vous le mine, ça le creuse, ça le ruine... Il ne s'en doute point... Il ne le sait point, Mon-

sieur!... Il ne s'aperçoit de rien... Faut pas pleurer pour ça, M. Jonathas?... il faut se dire qu'il sera heureux de ne plus souffrir... Vous devriez faire une neuvaine pour lui... J'avons vu de belles guérisons par les neuvaines, et je paierions bien un cierge pour sauver une si douce créature, si bonne... C'est un agneau pascal.

La voix de Raphaël étant devenue trop faible pour qu'il pût se faire entendre, il fut obligé de subir cet épouvantable bavardage; mais l'impatience le fit sortir de son lit; et, se montrant sur le seuil de la porte :

— Vieux scélérat!... cria-t-il à Jonathas, tu veux donc être mon bourreau!...

Croyant voir un spectre, la paysanne s'enfuit.

— Je te défends, dit Raphaël en continuant, d'avoir la moindre inquiétude sur ma santé!...

— Oui, M. le marquis... répondit le vieux serviteur en essuyant ses larmes.

— Et tu feras même fort bien dorénavant, de ne pas venir ici sans mon ordre.

Jonathas voulut obéir; mais, avant de se retirer, il jeta sur le marquis un regard fidèle

et compatissant où Raphaël lut son arrêt de mort.

Découragé, rendu tout à coup au sentiment vrai de sa situation, Valentin s'assit sur le seuil de la porte, se croisa les bras sur la poitrine et baissa la tête.

Jonathas effrayé s'approcha de son maître.

— Monsieur?...

— Va-t-en!..... va-t-en! lui cria le malade.

Pendant la matinée du lendemain, Raphaël, ayant gravi les rochers, s'était assis dans une crevasse pleine de mousse, d'où il pouvait voir le chemin étroit par lequel on venait des Eaux à son habitation. Au bas du pic, il aperçut Jonathas conversant derechef avec l'Auvergnate. Une malicieuse puissance lui interpréta les hochemens de tête, les gestes désespérans, la sinistre naïveté de cette femme, et lui en jeta même dans le vent et dans le silence les fatales paroles...

Pénétré d'horreur, il se réfugia sur les plus hautes cimes des montagnes et y resta jusqu'au soir, sans avoir pu chasser les sinistres pensées, si malheureusement réveillées dans

son cœur par le cruel intérêt dont il était devenu l'objet.

Tout à coup l'Auvergnate elle-même se dressa soudain devant lui comme une ombre dans l'ombre du soir; et, par une bizarrerie de poëte, il voulut trouver, dans son jupon rayé de noir et de blanc, une vague ressemblance avec les côtes desséchées d'un spectre.

— Voilà le serein qui tombe, mon cher Monsieur... lui dit-elle. Si vous restez là, vous vous avanceriez, ni plus ni moins qu'un fruit patrouillé.,. Faut rentrer! Ça n'est pas sain de humer la rosée, avec çà que vous n'avez rien pris depuis ce matin...

— Par le tonnerre de Dieu!... s'écria-t-il, sacrée sorcière, je vous ordonne de me laisser vivre à ma guise!... ou je décampe d'ici... C'est bien assez de me creuser ma fosse tous les matins, au moins ne la fouillez pas le soir...

— Votre fosse!... Monsieur!... Creuser votre fosse!... Où qu'elle est donc votre fosse?... Je voudrions vous voir bastant comme notre père, et point dans la fosse! La fosse!... Nous y sommes toujours assez tôt, dans la fosse!...

— Assez!... dit Raphaël.

— Prenez mon bras, Monsieur.

— Non...

Le sentiment que l'homme supporte le plus difficilement est la pitié quand il la mérite. La haine est un tonique; elle fait vivre; elle inspire la vengeance; mais la pitié tue, elle affaiblit encore notre faiblesse. C'est le mal devenu patelin, c'est le mépris dans la tendresse, ou la tendresse dans l'offense.

Raphaël trouva chez le centenaire une pitié triomphante; chez l'enfant, une pitié curieuse; chez la femme, une pitié tracassière; chez le mari, une pitié intéressée; mais, sous quelque forme que ce sentiment se montrât, il était toujours gros de mort. Un poëte fait de tout, un poëme, terrible ou joyeux, suivant les images qui le frappent; son âme exaltée rejette les nuances et choisit toujours les couleurs vives et tranchées; or, cette pitié produisit au cœur de Raphaël un horrible poëme de deuil et de mélancolie.

Il n'avait pas songé sans doute à la franchise des sentimens naturels, en désirant se rapprocher de la nature.

Quand il se croyait seul sous un arbre et qu'il était aux prises avec une quinte opi-

niâtre, dont il ne triomphait jamais sans sortir abattu par cette terrible lutte, il voyait les yeux brillans et fluides du petit garçon, placé en vedette sous une touffe d'herbes, comme un sauvage, et qui l'examinait avec cette enfantine curiosité dans laquelle il y a autant de raillerie que de plaisir, et je ne sais quel intérêt mêlé d'insensibilité.

Le terrible : — *Frère, il faut mourir!...* des Chartreux, semblait constamment écrit dans les yeux des paysans avec lesquels vivait Raphaël; et il ne savait ce qu'il craignait le plus, de leurs paroles naïves ou de leur silence. Tout en eux le gênait.

Enfin, un matin, il vit deux hommes vêtus de noir qui rôdèrent autour de lui, le flairèrent et l'étudièrent à la dérobée. Puis, feignant d'être venus là en se promenant, ils lui adressèrent des questions bannales auxquelles il répondit briévement.

Il reconnut en eux le médecin et le curé des Eaux, sans doute envoyés par Jonathas, consultés par ses hôtes ou attirés par l'odeur d'une mort prochaine.

Alors, il entrevit son propre convoi, il entendit le chant des prêtres, il compta les

cierges, et ne vit plus qu'à travers un crêpe, les beautés de cette riche nature, au sein de laquelle il croyait avoir rencontré la vie. Tout ce qui naguères lui annonçait une longue existence, lui prophétisait maintenant une fin prochaine.

Le lendemain, il partit pour Paris, après avoir été abreuvé des souhaits mélancoliques et cordialement plaintifs que ses hôtes lui adressèrent.

LI.

Après avoir voyagé durant toute la nuit, Raphaël s'éveilla dans l'une des plus riantes vallées du Bourbonnais dont les sites et les points de vue tourbillonnaient devant lui, rapidement emportés comme les images vaporeuses d'un songe. La nature s'étalait à ses yeux avec une cruelle coquetterie.

C'était tantôt une perspective de l'Allier déroulant son ruban liquide et brillant; puis, des hameaux modestement cachés au fond d'une gorge de roches jaunâtres et montrant la pointe de leurs clochers; tantôt les moulins d'un petit vallon, se découvraient soudain après des vignobles monotones; et toujours de rians châteaux, des villages suspendus ou quelques routes bordées de peupliers majestueux; enfin, la Loire et ses longues nappes diamantées reluisirent au milieu de ses sables dorés... Séductions sans fin!...

La nature agitée, vivace comme un enfant, contenant à peine l'amour et la sève du mois de juin, attirait fatalement les regards éteints du malade.

Il leva les persiennes de sa voiture, et se remit à dormir.

Vers le soir, après avoir passé Cosne, il fut réveillé par une joyeuse musique, et se trouva devant une fête de village. La poste étant située près de la place, il vit, pendant le temps que les postillons mirent à relayer sa voiture, les danses de cette population joyeuse, les filles parées de fleurs, jolies, agaçantes, les jeunes gens animés, puis les trognes de tous les

vieux paysans, gaillardes et rougies par le vin. Les petits enfans se rigolaient, les vieilles femmes parlaient en riant, tout avait une voix, et le plaisir enjolivait même les habits et les tables dressées. La place et l'église avaient enfin une physionomie de bonheur, et les toits, les fenêtres, les portes même du village semblaient s'être endimanchées aussi.

Semblables aux moribonds impatiens du moindre bruit, Raphaël ne put réprimer une sinistre interjection, ni le désir d'imposer silence à ces violons, d'anéantir ce mouvement, d'assourdir ces clameurs, de dissiper cette fête insolente.

Il monta tout chagrin dans sa voiture. Puis, quand il regarda sur la place, il vit la joie effarouchée, les paysannes en fuite et les bancs déserts. Sur l'échafaud de l'orchestre, un ménétrier aveugle continuait à jouer une ronde criarde sur sa clarinette. Cette musique sans danseurs, ce vieillard solitaire au profil grimaud, en haillons, les cheveux épars, et caché dans l'ombre d'un tilleul, était comme une image fantastique du souhait de Raphaël...

Il tombait à torrens une de ces fortes pluies

que les nuages électriques du mois de juin versent si brusquement et qui finissent aussitôt.

C'était chose si naturelle, que Raphaël, après avoir regardé dans le ciel, quelques nuages blanchâtres emportés par un grain de vent, ne songea pas à regarder sa peau de chagrin. Il se remit dans le coin de sa voiture, qui bientôt roula sur la route.

Le lendemain il se trouva chez lui, dans sa chambre, au coin de sa cheminée. Il s'était fait allumer un grand feu; il avait froid!..... Jonathas lui apporta des lettres. Elles étaient toutes de Pauline. Il ouvrit la première sans empressement, la dépliant comme si c'eût été le papier grisâtre d'une *sommation sans frais* envoyée par le percepteur. Il lut la première phrase:

« Parti!... mais c'est une fuite, mon Ra-
» phaël? Comment! personne ne peut me dire
» où tu es... Et si je ne le sais pas, qui donc le
» saurait?... »

Sans vouloir en apprendre davantage, il

prit froidement toutes les lettres et les jeta dans le feu, regardant d'un œil terne et sans chaleur, les jeux de la flamme qui tordait le papier parfumé, le racornissait, le retournait, le morcelait. Alors des fragmens roulèrent sur les cendres, çà et là; lui laissant voir des commencemens de phrase, des mots, des pensées à demi brûlées, et qu'il se plut à saisir dans la flamme par jeu; mais c'était un divertissement machinal et presque involontaire.

..... Assise à ta porte... — ... attendu. — Caprice... j'obéir... — Des rivales... moi! — non!... — ta Pauline..... aime..... — plus de Pauline donc?... — Si tu avais voulu me quitter, tu ne m'aurais pas abandonnée... — Amour éternel... — Mourir!

Ces mots lui donnèrent une sorte de remords, il saisit les pincettes et sauva des flammes un dernier lambeau de lettre.

« ..... J'ai murmuré, disait Pauline, mais je » ne me suis pas plaint, Raphaël?..... — En

» me laissant loin de toi, tu as sans doute
» voulu me dérober le poids de quelques cha-
» grins. Un jour, tu me tueras peut-être,
» mais tu es trop bon pour me faire souffrir...
» Eh bien, ne pars plus ainsi. — Va, je puis
» affronter les plus grands supplices, mais
» près de toi..... Le chagrin que tu m'im-
» poserais ne serait plus un chagrin : — j'ai
» dans le cœur encore bien plus d'amour que
» je ne t'en ai montré. — Je puis tout sup-
» porter... hors de pleurer loin de toi, et de
» ne pas savoir ce que tu..... »

Raphaël posa sur la cheminée ce morceau de papier noirci par le feu; puis, tout à coup il le rejeta promptement dans le foyer : c'était une image trop vive de son amour et de sa fatale vie.

— Va chercher M. Prosper!... dit-il à Jonathas.

Prosper vint et trouva Raphaël au lit.

— Mon ami, peux-tu me composer une boisson légèrement opiacée qui m'entretienne dans une somnolence continuelle, sans que

l'emploi constant de ce breuvage me fasse mal?...

— Rien n'est plus aisé, répondit le jeune docteur; mais il faudra bien, cependant, rester debout quelques heures de la journée, pour manger.

— Quelques heures?... dit Raphaël en l'interrompant. Non, non, je ne veux être levé que durant une heure au plus...

— Quel est donc ton dessein?... demanda Prosper.

— Dormir, c'est encore vivre!... répondit le malade.

— Ne laisse entrer personne, fût-ce même mademoiselle Pauline de Vitschnau!..... dit Valentin à Jonathas, pendant que le médecin écrivait son ordonnance.

— Hé bien, M. Prosper, y a-t-il de la ressource?..... demanda le vieux domestique au jeune docteur qu'il avait reconduit jusqu'au perron.

— Il peut aller encore long-temps, ou mourir ce soir!... Chez lui, les chances de vie et de mort sont égales..... Je n'y comprends rien..... répondit le médecin en laissant

échapper un geste de doute. Il faut le distraire...

— Le distraire!..... Monsieur, vous ne le connaissez pas. Il a tué l'autre jour un homme, sans dire *ouf!*... On ne le distrait point...

LII.

Raphael demeura pendant quelques jours plongé dans le néant de son sommeil factice. Grâce à la puissance matérielle exercée par l'opium sur notre âme prétendue immatérielle, cet homme d'imagination si puissamment active, s'abaissa jusqu'à la hauteur de ces animaux paresseux qui croupissent au sein

des forêts, sous la forme d'une dépouille végétale, sans faire un pas, même pour saisir une facile proie. Il avait éteint la lumière du ciel; le jour n'entrait plus chez lui.

Vers les huit heures du soir, il sortait de son lit; et, sans avoir une conscience lucide de son existence, il satisfaisait sa faim, en trouvant un repas léger qui l'attendait, puis, se couchait aussitôt. Ses heures froides et ridées ne lui apportaient que de confuses images, des apparences, des ombres sur un fond noir. Il s'était enseveli dans un profond silence, dans une négation de mouvement et d'intelligence.

Un soir, il se réveilla beaucoup plus tard que de coutume, et ne trouva pas son dîner servi.

Sonnant aussitôt Jonathas:

—Tu peux partir, lui dit-il, je t'ai fait riche; tu seras heureux dans tes vieux jours; mais je ne veux plus te laisser jouer ma vie. Comment, misérable, je suis réveillé par la faim?... Où est mon dîner?... réponds?...

Jonathas, laissant échapper un sourire de contentement, prit une bougie dont la lu-

mière tremblottait dans l'obscurité profonde des immenses appartemens de l'hôtel, et conduisit son maître, redevenu machine, à une vaste galerie dont il ouvrit brusquement la porte.

Aussitôt Raphaël fut inondé de lumière, ébloui, surpris par un spectacle inouï. C'étaient ses lustres d'or chargés de bougies, les fleurs les plus rares de sa serre artistement disposées, une table étincelante d'argenterie, d'or, de nacre, de porcelaines, un repas royal, riche de mets appétissans, tout fumant et irritant par ses saveurs, les houppes nerveuses du palais.

Il vit ses amis convoqués, puis des femmes parées et ravissantes, mais la gorge nue, les épaules découvertes, les chevelures pleines de fleurs, les yeux brillans, et de beautés diverses, et agaçantes sous de voluptueux travestissemens. L'une avait dessiné ses formes attrayantes par une jaquette irlandaise; l'autre portait la basquina lascive des Andalouses; celle-ci, demi nue en Diane chasseresse, celle-là, modeste et amoureuse sous le costume de mademoiselle de Lavallière, étaient également vouées à l'ivresse, comme tous ses hôtes; car

dans leurs regards brillaient la joie, l'amour, le plaisir.

Au moment où la morte figure de Raphaël se montra dans l'ouverture de la porte, une acclamation soudaine éclata, rapide, pénétrante comme les rayons de cette fête improvisée.

Les voix, les parfums, la lumière, et, près de lui, deux femmes d'une exquise beauté frappèrent tous ses sens, réveillèrent son appétit; puis, une délicieuse musique, cachée dans un salon voisin, couvrit, par un torrent d'harmonie, ce tumulte enivrant, et compléta cette étrange vision.

Raphaël se sentant la main pressée par une main polie, une main de femme dont les bras frais et blancs, se levaient pour le serrer, recula d'horreur en comprenant que ce tableau n'était pas vague et fantastique comme les fugitives images de ses rêves décolorés; alors, poussant un cri sinistre, il ferma brusquement la porte et flétrit son vieux serviteur en le frappant au visage.

— Monstre!... tu as juré de me faire mourir!... s'écria-t-il.

Puis, tout palpitant du danger qu'il venait de courir, il trouva des forces pour regagner sa chambre, but une forte dose de sommeil et se coucha.

— Que diable, dit Jonathas en se relevant, M. Prosper m'avait cependant bien ordonné de le distraire....

Il était environ minuit, et, à cette heure, Raphaël, par un de ces caprices physiologiques, l'étonnement et le désespoir des sciences médicales, resplendissait de beauté pendant son sommeil. Un rose vif colorait ses joues blanches; son front, gracieux comme celui d'une jeune fille, exprimait le génie. La vie était en fleur sur ce visage tranquille et reposé. Vous eussiez dit d'un jeune enfant endormi sous la protection de sa mère. Et son sommeil était un bon sommeil, sa bouche vermeille laissait passer un souffle égal et pur. Raphaël souriait, transporté sans doute par un rêve, dans une belle vie. Il était peut-être centenaire; ses petits-enfans lui souhaitaient encore de longs jours; et, de son banc rustique, au soleil, assis sous le feuillage, il apercevait, comme le prophète, en haut de la

montagne, la terre promise, dans un lointain prestigieux.

— Le voilà donc!...

Ces mots, prononcés d'une voix argentine, dissipèrent les figures nuageuses de son sommeil; et, à la lueur de la lampe, il vit, assise sur son lit, sa Pauline, mais Pauline embellie par l'absence et par la douleur.

Raphaël resta stupéfait à l'aspect de cette figure blanche comme les pétales d'une fleur des eaux, et qui, accompagnée de longs cheveux noirs, semblait encore plus blanche dans l'ombre. Des larmes avaient tracé leur route brillante sur ses joues, et y restaient suspendues, prêtes à tomber au moindre effort. Vêtue de blanc, la tête penchée et foulant à peine le lit, elle était là comme un ange descendu des cieux, apparition qu'un souffle pouvait faire disparaître.

— Ah! j'ai tout oublié!..... s'écria-t-elle au moment où Raphaël ouvrit les yeux. Je n'ai de voix que pour te dire : — Je suis à toi!..... Oui, près de toi, mon cœur est tout amour... Ah! jamais, ange de ma vie, tu n'as été si beau. Tes yeux foudroyent!... Mais je devine

tout, va!... Tu as été chercher la santé sans moi, tu me craignais... Eh bien!...

— Fuis!... fuis!..... Laisse-moi!..... répondit enfin Raphaël d'une voix sourde... Mais va-t-en donc!... Si tu restes là, je meurs!... Veux-tu me voir mourir?...

— Mourir!..... répéta-t-elle. Est-ce que tu peux mourir sans moi!... Mourir! mais tu es jeune!... Mourir! mais je t'aime!... Mourir!... ajouta-t-elle d'une voix profonde et gutturale.

Elle lui prit les mains par un mouvement de folie.

— Froides!... dit-elle. Est-ce une illusion?

Raphaël tira de dessous son chevet le lambeau de la peau de chagrin, fragile et petit comme une feuille de saule, et le lui montrant :

— Pauline, disons-nous adieu...

— Adieu?... répéta-t-elle d'un air surpris.

— Oui. Ceci est un talisman; il accomplit mes désirs, et représente ma vie..... Vois ce qu'il m'en reste... Si tu me regardes encore, je vais mourir...

La jeune fille, croyant Valentin devenu fou,

prit le talisman, et alla chercher la lampe; puis, éclairée par la lueur vacillante, qui se projetait également sur Raphaël, elle examina très-attentivement le visage de son amant et la dernière parcelle de la peau magique.

Mais lui, la voyant ainsi, belle de terreur et d'amour, il ne fut plus maître de sa pensée. Alors, les souvenirs des scènes caressantes, et des joies délirantes de sa passion triomphèrent dans son âme depuis long-temps endormie, et s'y réveillèrent comme un foyer mal éteint.

— Pauline! viens!... Pauline!

Un cri terrible sortit du gosier de la jeune fille, ses yeux se dilatèrent, ses sourcils violemment tirés par une douleur inouïe, s'écartèrent avec horreur. Elle lisait dans les yeux de Raphaël un de ces désirs furieux, jadis sa gloire à elle; et, à mesure que grandissait ce désir, la peau en se contractant lui chatouillait la main...

Sans réfléchir, elle s'enfuit dans le salon voisin, dont elle ferma la porte.

— Pauline! Pauline!... cria le moribond, en courant après elle, je t'aime, je t'adore!..... je

te veux!... je te maudis, si tu ne m'ouvres!... Je veux mourir à toi!...

Alors avec une force singulière, dernier éclat de vie, il jeta la porte à terre, et vit sa maîtresse, à demi nue, se roulant sur un canapé. Pauline avait tenté vainement de se déchirer le sein; et, pour se donner une prompte mort, elle cherchait à s'étrangler avec son châle.

— Si je meurs, il vivra!... disait-elle.

Et elle tâchait vainement de serrer le nœud.

Ses cheveux étaient épars, ses épaules nues, ses vêtemens en désordre, et, dans cette lutte avec la mort, les yeux en pleurs, le visage enflammé, se tordant sous un horrible désespoir, elle présentait à Raphaël, ivre d'amour, mille beautés qui augmentèrent son délire.

Léger comme un oiseau de proie, il se jeta sur elle, à ses genoux, brisa le châle et voulut la prendre dans ses bras. Il chercha, dans son gosier, des paroles pour exprimer le désir qui héritait de toutes ses forces, mais il n'y trouva que les sons étranglés du râle, et chaque respiration creusée plus avant semblait

partir de ses entrailles. Enfin, ne pouvant bientôt plus former de sons, il mordit Pauline.....

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

— Que demandez-vous, dit-elle à Jonathas qui, épouvanté des cris, se présenta et voulut lui arracher le cadavre sur lequel elle s'était accroupie dans un coin. — Il est à moi !... je l'ai tué !... Ne l'avais-je pas prédit ?...

Pauline riait, et ses yeux étaient secs.

CONCLUSION.

— Et Pauline ?...

— Ah ! Pauline !...

Êtes-vous quelquefois resté, par une douce soirée d'hiver, devant votre foyer domestique, voluptueusement livré à des souvenirs d'amour

ou de jeunesse, contemplant les rayures produites par le feu, sur un morceau de chêne?...

Fantasque, tantôt la combustion y dessine les cases rouges d'un damier, tantôt elle y miroite des velours; puis, tout à coup, de petites flammes bleues courent, bondissent, jouent sur le fond ardent du brasier...

Vient un peintre inconnu, il se sert de cette flamme; et, par un artifice unique, au sein de ces teintes violettes, empourprées et flamboyantes, il trace une figure supernaturelle et d'une délicatesse inouïe... phénomène fugitif, que le hasard ne recommencera jamais!...

Oui!... C'est une femme aux cheveux emportés par le vent, et dont le profil respire une passion délicieuse!..... C'est du feu, dans le feu! — Elle sourit... — elle expire!...

Vous ne la reverrez plus!... Adieu fleur de la flamme, adieu principe incomplet, inattendu, venu trop tôt ou trop tard pour être quelque diamant pur. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Place! place! Elle arrive! La voici la reine

des illusions! La femme qui passe comme un baiser, la femme vive comme un éclair, comme lui jaillie du ciel et brûlante, l'être incréé, tout esprit, tout amour. Elle a revêtu je ne sais quel corps de la flamme; ou, pour elle, la flamme s'est un moment animée!..... Les lignes de ses formes sont d'une pureté désespérante. Elle vient du ciel sans doute?..... Ne resplendit-elle pas comme un ange?... Et n'entendez-vous pas le frémissement aérien de ses ailes? Plus légère que l'oiseau, elle s'abat près de vous, et ses terribles yeux fascinent. Sa douce et puissante haleine attire vos lèvres par une force magique; mais elle fuit et vous entraîne, et vous ne sentez plus la terre!..... Vous voulez passer une seule fois votre main chatouillée, votre main fanatisée sur ce corps de neige, froisser ces cheveux d'or, baiser ces yeux étincelans. Une vapeur vous enivre, une musique enchanteresse vous charme..... Vous tressaillez de tous vos nerfs, vous êtes tout désir, toute souffrance... O bonheur sans nom!... Vous avez touché les lèvres de cette femme!... Tout à coup une atroce douleur vous réveille!...

— Ah! ah! votre tête a porté sur l'angle de

votre lit!... Vous en avez embrassé l'acajou brun, les dorures froides, quelque bronze, un amour en cuivre!...

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Par une belle matinée, en partant de Tours, un jeune homme embarqué sur *la Ville d'Angers*, tenant en sa main la main d'une jolie femme, admira long-temps, au dessus des larges eaux de la Loire, une figure ravissante et blanche, artificiellement éclose au sein du brouillard comme un fruit des eaux et du soleil, des nuées et de l'air; sylphide, ondine tour à tour; mais les pieds agiles et voltigeant dans les airs comme un mot vainement cherché, qui est dans la pensée sans se laisser saisir... L'inconnue était entre deux îles, elle agitait sa tête à travers des peupliers; puis, devenue longue et gigantesque, elle faisait resplendir les mille plis de sa robe, ou briller l'auréole décrite par le soleil autour de son visage. Elle planait sur les hameaux, sur les collines les plus voisines, et semblait défendre au bateau à vapeur de passer devant

le château d'Ussé. Vous eussiez dit la Dame des Belles Cousines protégeant son pays. . . .

. . . . . .

— Bien, je comprends! Mais Fœdora?...

— Oh! Fœdora!... Vous la rencontrerez!...

Elle était hier aux Bouffons, elle ira ce soir à l'Opéra!...

MORALITÉ.

François Rabelais, docte et prude homme, bon Tourangeau, Chinonais de plus, a dit :

Les Thélemites estre grands mesnagiers de leur peau et sobres de chagrins.

Admirable maxime ! Insouciante ! — Égoïste ! — Morale éternelle !...

Le Pantagruel fut fait pour elle ; ou, elle, pour le Pantagruel.

L'auteur mérite d'être grandement vitupéré pour avoir osé mener un corbillard sans saulce, ni jambons, ni vin, ni paillardise, par les joyeux chemins de maître Alcofribas, le plus terrible des dériseurs, lui, dont l'immortelle satire avait déjà pris, comme dans une serre, l'avenir et le passé de l'homme.

Mais cet ouvrage est la plus humble de toutes les pierres apportées pour le piédestal de sa statue par un pauvre Lanternois du doux pays de Touraine.

FIN.

Sarrasine.

I.

LES DEUX PORTRAITS.

> Croyez-vous que l'Allemagne ait seule le privilége d'être absurde et fantastique ?

J'ÉTAIS plongé dans une de ces rêveries profondes qui souvent saisissent, même un homme frivole, au sein des fêtes les plus tumultueuses. Minuit venait de sonner à l'horloge de l'Élysée Bourbon. Assis dans l'embrasure d'une fenêtre, et caché sous les plis onduleux d'un rideau de moire, je pouvais contempler à mon aise le jardin de l'hôtel où je passais la soirée

Les arbres, imparfaitement couverts de neige, se détachaient faiblement du fond grisâtre que formait un ciel nuageux, à peine blanchi par la lune; et, vus au sein de cette atmosphère fantastique, ils ressemblaient vaguement à des spectres mal enveloppés de leurs linceuls, image gigantesque de la célèbre *danse des morts*... — Puis, en me retournant de l'autre côté, je pouvais admirer la danse des vivans! — un salon splendide, aux parois d'argent et d'or, aux lustres étincelans, brillant de bougies... — et là, fourmillaient, s'agitaient et papillonnaient les plus jolies femmes de Paris, les plus riches, les mieux titrées, éclatantes, pompeuses, éblouissantes de diamans; — des fleurs sur la tête, sur le sein, dans les cheveux, semées sur les robes, ou en guirlandes à leurs pieds. — C'étaient de légers frémissemens de joie; ou des pas voluptueux, qui faisaient rouler les dentelles, les blondes, la mousseline autour de leurs flancs délicats. Quelques regards trop vifs perçaient çà et là, éclipsaient les lumières, le feu des diamans, et animaient encore des cœurs déjà trop ardens. Il y avait aussi des airs de tête significatifs pour les amans, et des attitudes

négatives pour les maris. Les éclats de voix des joueurs à chaque coup imprévu, le retentissement de l'or, se mêlaient à la musique, au murmure des conversations ; et, pour achever d'étourdir cette foule enivrée par tout ce que la terre peut offrir de séductions, une vapeur de parfums et l'ivresse générale agissaient sur les imaginations en délire.

Ainsi, à ma droite, la sombre et silencieuse image de la mort; à ma gauche, les décentes bacchanales de la vie : ici, la nature froide, morne, en deuil; là, les hommes en joie.

Et moi, sur la frontière de ces deux tableaux si disparates qui, mille fois répétés de diverses manières, rendent Paris la ville la plus amusante du monde et la plus philosophique, je faisais une macédoine morale, moitié plaisante, moitié funèbre. Du pied gauche je marquais la mesure, et je croyais avoir l'autre dans un cercueil. Ma jambe était en effet glacée par un de ces vents coulis qui vous gèlent une moitié du corps, tandis que l'autre éprouve la chaleur moite des salons... accident assez fréquent au bal.

— Il n'y a pas fort long-temps que M. de Lanty possède cet hôtel?

— Si fait. Voici bientôt dix ans que le maréchal S*** le lui a vendu...

— Ah!

— Ces gens-là doivent avoir une fortune immense?...

— Mais il le faut bien.

— Quelle fête!..... Elle est d'un luxe insolent.

— Les croyez-vous aussi riches que M. Roy ou que M. d'Aligre?

— Mais vous ne savez donc pas?...

J'avançai la tête et je reconnus les deux interlocuteurs. Ils appartenaient à cette gent curieuse qui, à Paris, s'occupe exclusivement des *Pourquoi?* des *Comment? D'où vient? Qui sont-ils? Qu'y a-t-il? Qu'a-t-elle fait?*

Ils se mirent à parler bas, et s'éloignèrent pour aller causer plus à l'aise sur quelque canapé solitaire.

Jamais mine plus féconde ne s'était offerte aux chercheurs de mystères. Personne ne savait de quel pays venait la famille de Lanty, ni de quel commerce, de quelle spoliation, de quelle piraterie ou de quel héritage provenait une fortune estimée à plusieurs millions.

Tous les membres de cette famille parlaient

l'italien, le français, l'espagnol, l'anglais et l'allemand avec assez de perfection pour faire supposer qu'ils avaient dû long-temps séjourner parmi ces différens peuples. Étaient-ce des bohémiens? étaient-ce des flibustiers?

— Quand ce serait le diable!... disaient de jeunes politiques, ils reçoivent à merveille.

— Le comte de Lanty eût-il dévalisé quelque *Casauba*, j'épouserais bien sa fille! s'écriait un philosophe.

Qui n'aurait pas épousé Marianina?..... C'était une jeune fille de seize ans, dont la beauté réalisait les fabuleuses conceptions des poëtes orientaux. Comme la fille du sulthan dans le conte de *la Lampe merveilleuse*, elle aurait dû rester voilée. — Son chant faisait pâlir les talens incomplets des Malibran, des Sontag, des Fodor, chez lesquelles une qualité dominante exclut la perfection de l'ensemble; tandis que Maria savait unir au même degré la pureté du son, la sensibilité, la justesse du mouvement et des intonations, l'âme et la science, la correction et le sentiment. Elle était le type de cette poésie secrète, lien commun de tous les arts, qui fuit toujours ceux qui la cherchent. Douce et modeste, instruite

et spirituelle, rien ne pouvait éclipser Marianina, si ce n'est — sa mère!...

Avez-vous jamais rencontré de ces femmes dont la beauté foudroyante défie les atteintes de l'âge, et qui semblent à trente-six ans plus désirables qu'à vingt, peut-être? Leur visage est une âme passionnée; il étincelle; chaque trait y brille d'intelligence; chaque pore possède un éclat particulier, surtout aux lumières; leurs yeux séduisans attirent, refusent, parlent ou se taisent; leur démarche est innocemment savante; leur voix déploie les mélodieuses richesses des tons les plus coquettement doux et tendres. Fondés sur des comparaisons, leurs éloges caressent l'amour-propre le plus chatouilleux. Un mouvement de leurs sourcils, le moindre jeu de l'œil, leur lèvre qui se fronce, impriment une sorte de terreur à ceux qui font dépendre d'elles leur vie et leur bonheur. Inexpériente de l'amour et docile aux discours, une jeune fille peut se laisser séduire; mais pour ces sortes de femmes... un homme doit savoir, comme M. de Jaucourt, ne pas crier quand, en se cachant au fond d'un cabinet, la femme de chambre lui brise deux doigts dans la jointure d'une porte. Ai-

mer ces puissantes syrènes,... c'est jouer sa vie. Et voilà pourquoi peut-être nous les aimons si passionnément! Telle était la comtesse de Lanty.

Filippo, frère de Marianina, tenait, comme sa sœur, de la beauté merveilleuse de la comtesse. Pour tout dire d'un mot, ce jeune homme était une image vivante de l'Antinoüs, avec des formes plus grêles. Mais comme ces maigres et délicates proportions s'allient bien à la jeunesse quand un teint olivâtre, des sourcils vigoureux et le feu d'un œil velouté promettent pour l'avenir des passions mâles, des idées généreuses!... Filippo restait, dans tous les cœurs de jeunes filles, comme un type; et, dans le souvenir de toutes les mères, comme le meilleur parti de France.

La beauté, la fortune, l'esprit, les grâces de ces deux enfans venaient uniquement de leur mère; car le comte de Lanty était petit, laid et grêlé; sombre comme un Espagnol et ennuyeux comme un banquier; du reste, il passait pour un profond politique, peut-être parce qu'il riait rarement, et citait toujours M. de Metternich ou Wellington.

Cette mystérieuse famille avait tout l'attrait

d'un poëme de lord Byron. Chaque personne du beau monde en traduisait d'une manière différente les difficultés : c'était obscur et sublime. La réserve que M. et madame de Lanty gardaient sur leur origine, sur leur existence passée et sur leurs relations avec les quatre parties du monde n'eût pas été long-temps un sujet d'étonnement à Paris ; car, en nul pays peut-être, l'axiome de Vespasien n'est mieux compris. Là, les écus même tachés de boue ne trahissent rien et représentent tout. Pourvu que la haute société sache le chiffre de votre fortune, vous êtes classé parmi les sommes qui vous sont égales, et personne ne vous demande à voir vos parchemins, parce que tout le monde sait combien peu ils coûtent.

En une ville où les problèmes sociaux se résolvent par des équations algébriques, les aventuriers ont, en leur faveur, d'excellentes chances ; et alors, en supposant que cette famille eût été égyptienne d'origine, elle était si riche, si attrayante, que la haute société pouvait bien lui pardonner au moins un mystère !... Mais, par malheur, l'histoire énigmatique de la maison Lanty offrait un perpétuel intérêt de curiosité assez semblable à celui

des romans d'Anne Radcliffe. Les observateurs, ces gens qui tiennent à savoir dans quel magasin vous achetez vos candélabres, ou qui vous demandent le prix du loyer quand votre appartement leur semble beau, avaient remarqué, de loin en loin, au milieu des fêtes, des concerts, des bals, des raouts donnés par la comtesse, l'apparition d'un personnage étrange. C'était un homme.

La première fois qu'il se montra dans l'hôtel, ce fut pendant un concert. Il semblait avoir été attiré, vers le salon, par la voix enchanteresse de Marianina.

Une dame placée près de la porte dit à sa voisine :

— Depuis un moment, j'ai froid !...

L'inconnu, qui se trouvait près de cette femme, s'en alla. Alors quelque temps après, elle dit :

— Voilà qui est singulier ?... j'ai chaud. Et vous me taxerez peut-être de folie, mais je ne saurais m'empêcher de penser que mon voisin, ce monsieur vêtu de noir qui vient de partir, causait ce froid !...

Bientôt l'exagération naturelle aux gens de la haute société fit naître et accumuler les

idées les plus plaisantes, les expressions les plus bizarres, les contes les plus ridicules sur ce personnage mystérieux.

Sans être précisément un vampire, une goule, un homme artificiel, une espèce de Faust ou de Robin des bois, il participait, au dire des gens amis du fantastique, de toutes ces natures antropomorphes; et il se rencontrait, çà et là, des Allemands qui prenaient ces railleries ingénieuses de la médisance parisienne pour des réalités; mais l'étranger n'était simplement — qu'*un vieillard.*

Quelques-uns de ces jeunes hommes, habitués à décider, tous les matins, l'avenir de l'Europe, par quelques phrases élégantes, voulaient voir dans l'inconnu un grand criminel, possesseur d'immenses richesses.

Des romanciers racontaient la vie de ce vieillard, et vous donnaient des détails, véritablement curieux, sur les atrocités commises par lui pendant le temps qu'il était au service du prince de Mysore.

Des banquiers, gens plus positifs, établissaient une fable spécieuse :

— Bah! disaient-ils en haussant leurs larges épaules par un mouvement de pitié, ce

petit vieux?..... c'est une *tête génoise!*.....

— Monsieur, si ce n'est pas une indiscrétion, pourriez-vous avoir la bonté de m'expliquer ce que vous entendez par une tête génoise?

— Monsieur, c'est un homme sur la vie duquel reposent d'énormes capitaux; et, de sa bonne santé, dépendent sans doute les revenus de cette famille!...

Je me souviens d'avoir entendu chez madame de Briche un magnétiseur prouver, par des considérations historiques très-spécieuses, que ce vieillard, mis sous verre, était le fameux Balsamo, dit Cagliostro. Il avait échappé à la mort, et s'amusait, selon ce moderne alchimiste, à faire de l'or pour ses petits-enfans.

Enfin le bailli de Ferette prétendait avoir reconnu dans ce singulier personnage le comte de Saint-Germain...

Toutes ces niaiseries, dites avec le ton spirituel, avec l'air railleur qui, de nos jours, caractérise une société sans croyance, entretenaient de vagues soupçons sur la maison de Lanty. Enfin, par un singulier concours de circonstances, les membres de cette famille justifiaient les conjectures du monde, en te-

nant une conduite assez mystérieuse avec ce vieillard, dont la vie était en quelque sorte dérobée à toutes les investigations.

Ce personnage franchissait-il le seuil de l'appartement qu'il était censé occuper à l'hôtel de Lanty?... son apparition causait toujours une grande sensation dans la famille. On eût dit un événement de haute importance. Filippo, Marianina, madame de Lanty et un vieux domestique dévoué avaient seuls le privilége d'aider l'inconnu à marcher, à se lever, à s'asseoir. Chacun en surveillait les moindres mouvemens. Il semblait que ce fût une personne enchantée d'où dépendissent le bonheur, la vie ou la fortune de tous. Était-ce crainte ou affection!... Les gens du monde ne pouvaient découvrir aucune induction qui les aidât à résoudre ce problème.

Caché pendant des mois entiers au fond d'un sanctuaire inconnu, ce génie familier en sortait tout à coup, comme furtivement et sans être attendu, apparaissant au milieu des salons comme ces fées d'autrefois qui descendaient de leurs dragons volans pour venir troubler les solennités auxquelles elles n'avaient pas été conviées. Alors les obser-

vateurs les plus exercés pouvaient, seuls, deviner l'inquiétude des maîtres du logis; car ces derniers savaient dissimuler leurs sentimens avec une singulière habileté. Mais, parfois, tout en dansant dans un quadrille, la trop naïve Marianina jetait un regard de terreur sur le vieillard qu'elle surveillait au sein des groupes. — Ou bien, Filippo s'élançait en se glissant à travers la foule, pour le joindre, et restait auprès de lui, tendre et attentif, comme si un souffle ou le contact des hommes dût briser cette créature bizarre. La comtesse tâchait de s'en approcher, sans paraître avoir eu l'intention de le rejoindre; puis, prenant des manières et une physionomie autant empreintes de servilité que de tendresse, de soumission que de despotisme, elle disait deux ou trois mots auxquels déférait presque toujours le vieillard. Il disparaissait emmené ou, pour mieux dire, emporté par elle.

Si madame de Lanty n'était pas là, le comte employait mille stratagèmes pour arriver à lui; mais il avait l'air de s'en faire écouter difficilement, et le traitait comme un enfant gâté dont la mère redoute les caprices ou la mutinerie.

Quelques indiscrets, s'étant hasardés à questionner étourdiment le comte de Lanty, cet homme froid et réservé n'avait jamais paru comprendre l'interrogation des curieux. — Aussi, après bien des tentatives que la circonspection de tous les membres de cette famille rendirent vaines, personne ne chercha plus à découvrir un secret si bien gardé. Les espions de bonne compagnie, les gobemouches et les politiques avaient fini, de guerre lasse, par ne plus s'occuper de ce mystère.

Mais, en ce moment, il y avait peut-être, au sein de ces salons resplendissans, des philosophes qui, tout en prenant une glace, un sorbet, ou en posant sur une console leur verre vide de punch, se disaient :

— Je ne serais pas étonné d'apprendre que ces gens-là sont des fripons; car ce vieux, qui se cache et n'apparaît qu'aux équinoxes ou aux solstices, m'a tout l'air d'un assassin...

— Ou d'un banqueroutier...

— C'est à peu près la même chose... Tuer la fortune d'un homme, c'est quelquefois pis que de le tuer lui-même...

— Monsieur, j'ai parié vingt louis; il m'en revient quarante.

— Ma foi, monsieur, il n'y en a plus que trente sur le tapis...

— Eh bien! voyez-vous comme la société est mêlée ici!... On n'y peut pas jouer...

— C'est vrai... Mais voilà bientôt six mois que nous n'avons aperçu l'Esprit... Croyez-vous que ce soit un être vivant?...

— Hé! hé! tout au plus...

Ces derniers mots étaient dits, autour de moi, par des inconnus qui s'en allèrent au moment où je résumais, dans une dernière pensée, mes réflexions mélangées de noir et de blanc, de vie et de mort. Ma folle imagination autant que mes yeux contemplait tour à tour et la fête, arrivée à son plus haut degré de splendeur, et le sombre tableau des jardins... Je ne sais combien de temps je méditai sur ces deux côtés de la médaille humaine; mais soudain le rire étouffé d'une jeune femme me réveilla...

Je restai stupéfait à l'aspect de l'image qui s'offrit à mes regards. Par un des plus rares caprices de la nature, la pensée en demi-deuil qui se roulait dans ma cervelle en était sortie. Elle se trouvait devant moi, personnifiée, vi-

vante. Elle avait jailli comme Minerve de la tête de Jupiter, grande et forte... Elle avait tout à la fois cent ans et vingt-deux ans... elle était vivante et morte...

Échappé de sa chambre, comme un fou de sa loge, le petit vieillard s'était sans doute adroitement coulé derrière une haie de gens attentifs à la voix de Marianina, qui finissait la cavatine de *Tancrède*. Il semblait être sorti de dessous terre, poussé par quelque mécanisme de théâtre. Immobile et sombre, il resta un moment à regarder cette fête, dont il avait peut-être entendu le murmure. Sa préoccupation, presque somnambulique, était si concentrée sur les choses, qu'il se trouvait au milieu du monde sans voir le monde. Il avait surgi sans cérémonie auprès d'une des plus ravissantes femmes de Paris, danseuse élégante et jeune, aux formes délicates... une de ces figures aussi fraîches que celle d'un enfant, blanches et roses, et si frêles, si transparentes, qu'un regard d'homme semble devoir les pénétrer, comme les rayons du soleil traversent une glace pure. Ils étaient là, devant moi, tous deux, ensemble, unis et si serrés, que l'étranger froissait et la robe de gaze, et

les guirlandes de fleurs, et les cheveux légèrement crépés, et la ceinture flottante...

J'avais amené cette jeune femme au bal de madame de Lanty. Comme elle venait pour la première fois dans cette maison, je lui pardonnai son rire étouffé; mais je lui fis vivement je ne sais quel signe impérieux; et, alors, elle demeura tout interdite, respectant son voisin. Elle s'assit près de moi. Le vieillard ne voulut pas quitter cette délicieuse créature, à laquelle il s'attacha capricieusement avec cette obstination muette et sans cause apparente, dont les gens extrêmement âgés sont susceptibles, et qui les fait ressembler à des enfans. Pour s'asseoir auprès de la jeune dame, il lui fallut prendre un pliant. Ses moindres mouvemens furent empreints de cette lourdeur froide, de cette stupide indécision qui caractérisent les gestes d'un paralytique. Il se posa lentement sur son siége, avec circonspection, et en grommelant quelques paroles inintelligibles. Sa voix cassée ressembla au bruit que fait une pierre en tombant dans un puits.

La jeune femme me pressa vivement la main, comme si elle eût cherché à se garantir d'un précipice; car elle frissonna quand cet

homme, qu'elle regardait, tourna sur elle deux yeux sans chaleur, deux yeux glauques, qui ne pouvaient se comparer qu'à de la nacre ternie.

— J'ai peur, me dit-elle en se penchant à mon oreille.

— Vous pouvez parler... répondis-je. Il entend très-difficilement.

— Vous le connaissez donc?

— Oui.

Alors elle s'enhardit assez pour examiner pendant un moment cette créature, sans nom dans le langage humain, forme sans substance, être sans vie, ou vie sans action... Elle était sous le charme de cette craintive curiosité qui pousse les femmes à se procurer des émotions dangereuses, à voir des tigres enchaînés, à regarder des boas, en s'effrayant de n'en être séparées que par de faibles barrières...

Quoique le petit vieillard eût le dos courbé comme celui d'un journalier, on s'apercevait facilement que sa taille avait dû être ordinaire. Son excessive maigreur, la délicatesse de ses membres, prouvaient que ses proportions étaient toujours restées sveltes. Il portait une culotte de soie noire, qui flottait autour de

ses cuisses décharnées, en décrivant des plis comme une voile abattue. Un anatomiste eût reconnu soudain les symptômes d'une affreuse éthisie, en voyant les petites jambes qui servaient à soutenir ce corps étrange. Vous eussiez dit de deux os mis en croix sur une tombe. Un sentiment de profonde horreur pour l'homme saisissait le cœur quand une fatale attention vous dévoilait les marques imprimées par la décrépitude à cette machine presque casuelle.

L'inconnu portait un gilet blanc, brodé d'or, à l'ancienne mode, et son linge était d'une blancheur éclatante; mais un jabot de dentelle d'Angleterre assez roux, dont la richesse eût été enviée par une reine, formait des ruches jaunes sur sa poitrine. C'était plutôt un haillon qu'un ornement. Au milieu de ce jabot, un diamant de valeur incalculable scintillait comme le soleil. Ce luxe suranné, ce trésor intrinsèque et sans goût, faisaient encore mieux ressortir la figure de cet être bizarre : le cadre était digne du portrait. Ce visage noir était anguleux et creusé dans tous les sens. Le menton était creux; les tempes, creuses; les yeux, perdus en de jaunâtres orbites. Les os maxillaires, rendus saillans par une mai-

greur indescriptible, dessinaient des cavités aumi lieu de chaque joue. Ces gibbosités, plus ou moins éclairées par les lumières, produisaient des ombres et des reflets curieux qui achevaient d'ôter à ce visage les caractères de la face humaine. Puis, les années avaient si fortement collé sur les os la peau jaune et fine de ce visage qu'elle y décrivait partout une multitude de rides, tantôt circulaires, comme les replis de l'eau troublée par un caillou que jette un enfant; tantôt étoilées comme une fêlure de vitre; ou droites; mais toujours profondes et aussi pressées que les feuillets dans la tranche d'un livre. Quelques vieillards nous présentent souvent des portraits plus hideux; mais ce qui contribuait le plus à donner l'apparence d'une création artificielle au spectre survenu devant nous, c'était le rouge et le blanc dont il reluisait. Les sourcils de son masque recevaient de la lumière un lustre qui révélait une peinture très-bien exécutée. Heureusement pour la vue, attristée de tant de ruines, son crâne cadavéreux était caché sous une perruque blonde, dont les boucles innombrables trahissaient une prétention extraordinaire. Du reste, la coquetterie féminine

de ce personnage fantasmagorique était assez énergiquement annoncée par les boucles d'or qui pendaient à ses oreilles, par les anneaux dont ses doigts ossifiés faisaient briller les admirables pierreries, et par une chaîne de montre qui scintillait comme les chatons d'une rivière au cou d'une femme. Enfin, cette espèce d'idole japonaise conservait sur ses lèvres bleuâtres un rire fixe et arrêté, un rire implacable et goguenard, comme celui d'une tête de mort. Elle était là, silencieuse, avec l'immobilité d'une statue; mais exhalant l'odeur musquée des vieilles robes que les héritiers d'une duchesse exhument de ses tiroirs, pendant un inventaire.

Si le vieillard tournait les yeux vers l'assemblée, il semblait que les mouvemens de ces globes incapables de réfléchir une lueur se fussent accomplis par un artifice imperceptible, et quand les yeux s'arrêtaient, celui qui les examinait finissait par douter qu'ils eussent remué.

Et — voir auprès de ces débris humains — une jeune femme dont le cou, les bras et le corsage étaient nus et blancs; dont les formes pleines et verdoyantes de beauté, dont les

cheveux bien plantés sur un front d'albâtre, inspiraient l'amour, dont les yeux ne recevaient pas mais répandaient la lumière; qui était toute vie, toute suave, toute fraîche, et dont les boucles vaporeuses, dont l'haleine embaumée, semblaient trop lourdes, trop dures, trop puissantes pour cette ombre, pour cet homme en poussière... C'était bien la mort et la vie, ma pensée, une arabesque imaginaire, une chimère moitié hideuse, moitié suave.....

— Il y a pourtant de ces mariages-là qui s'accomplissent assez souvent dans le monde!... me dis-je.

— Il sent le cimetière... s'écria la jeune femme épouvantée.

Elle me pressa comme pour s'assurer de ma protection, et les mouvemens tumultueux de son sein me dirent qu'elle avait grand'peur...

— C'est une horrible vision!... reprit-elle, je ne saurais rester là plus long-temps. Si je le regarde encore, je croirai que la Mort elle-même est venue me chercher... Mais vit-il?...

Elle porta la main sur le phénomène avec cette hardiesse que les femmes puisent dans la violence de leurs désirs; mais une sueur

froide sortit de ses pores. Aussitôt qu'elle eut touché le vieillard, elle entendit un cri semblable à celui d'une crécelle. Cette aigre voix, si c'était une voix, s'échappa d'un gosier presque desséché... Puis, à cette clameur, succéda vivement une petite toux d'enfant, convulsive et d'une sonorité particulière...

A ce bruit, Marianina, Filippo et madame de Lanty jetèrent les yeux sur nous, et leurs regards furent comme des éclairs!...

La jeune femme aurait voulu être au fond de la Seine. Elle prit mon bras et m'entraîna vers un boudoir... Hommes et femmes, tout le monde nous fit place. Parvenus au fond des appartemens de réception, nous entrâmes dans un petit cabinet demi-circulaire. Ma compagne se jeta sur un divan, palpitante d'effroi, et sachant à peine où elle était.

— Madame, vous êtes folle? lui dis-je.

— Mais, reprit-elle après un moment de silence pendant lequel je l'admirai, est-ce ma faute?... Pourquoi madame de Lanty laisse-t-elle errer des revenans dans son hôtel?...

— Allons, répondis-je, vous faites comme les sots!... Vous prenez un petit vieillard pour un spectre.

— Taisez-vous!... répliqua-t-elle avec cet air imposant et railleur que toutes les femmes savent si bien prendre quand elles veulent avoir raison.

— Quel joli boudoir!... s'écria-t-elle en regardant autour d'elle. Le satin bleu fait toujours à merveille, en tenture!... Est-ce frais!

— Ah! le beau tableau, ajouta-t-elle en se levant, et allant se mettre en face d'une toile magnifiquement encadrée.

Nous restâmes pendant un moment dans la contemplation de cette merveille, qui semblait due à quelque pinceau surnaturel. Il représentait Adonis étendu sur une peau de lion. La lampe, suspendue au milieu du boudoir et contenue dans un vase d'albâtre, illuminait alors ce tableau d'une lueur douce qui nous permit d'en saisir toutes les beautés.

— Un être aussi parfait existe-t-il?... me demanda-t-elle, après avoir examiné, non sans un doux sourire de contentement, la grâce exquise des contours, la pose, la couleur, les cheveux, tout enfin...

— Il est trop beau pour un homme!... ajouta-t-elle.

Oh! comme je ressentis alors les atteintes

de cette jalousie à laquelle un poëte avait essayé vainement de me faire croire! la jalousie des gravures, des tableaux, des statues, où les artistes exagèrent la beauté humaine, par suite de la doctrine qui les porte à tout idéaliser.

— C'est un portrait, lui répondis-je. Il est dû au talent de Girodet... Mais ce peintre, cher aux poëtes, n'a jamais vu l'original, et votre admiration sera moins vive peut-être quand vous saurez que cette académie a été faite d'après une statue de femme...

— Mais qui est-ce?...

J'hésitai.

— Je veux le savoir... ajouta-t-elle vivement.

— Je crois, lui dis-je, que cet Adonis représente un... un... un parent de madame de Lanty...

J'eus la douleur de la voir abîmée dans la contemplation de cette figure. Elle s'assit en silence: je me mis auprès d'elle, et je lui pris la main sans qu'elle s'en aperçût! Oublié pour un portrait!...

En ce moment le bruit léger des pas d'une femme, dont la robe frémissait, retentit dans le silence. Nous vîmes entrer la jeune Marianina plus brillante encore par une admirable

expression d'innocence que par sa grâce et par sa fraîche toilette... Elle marchait alors lentement, et tenait avec un soin maternel, avec une filiale sollicitude, le spectre habillé qui nous avait fait fuir du salon de musique. Elle le conduisit en le regardant avec une espèce d'inquiétude poser lentement ses pieds débiles. Ils arrivèrent assez péniblement à une porte cachée dans la tenture. Là, Marianina frappa doucement; et aussitôt apparut, comme par magie, un grand homme sec, espèce de génie familier.

Avant de confier le vieillard à ce gardien mystérieux, la jeune enfant baisa respectueusement le cadavre ambulant, et sa chaste caresse ne fut pas exempte de cette calinerie gracieuse dont quelques femmes ont le secret.

— *Addio, addio!* disait-elle avec les inflexions les plus jolies de sa jeune voix. Elle ajouta même sur la dernière syllabe une roulade admirablement bien exécutée, mais à voix basse, et comme pour peindre l'effusion de son cœur par une expression poétique.

Le vieillard, frappé subitement, resta sur le seuil de ce réduit secret. Alors nous enten-

dîmes, grâce à un profond silence, le soupir lourd qui sortit de sa poitrine ; puis, tirant la plus belle des bagues dont ses doigts de squelette étaient chargés, il la plaça dans le sein de Maria. La jeune folle se mit à rire, reprit la bague, la glissa par dessus son gant à l'un de ses doigts, et s'élança vivement vers le salon, où retentirent en ce moment les préludes d'une contredanse... Mais elle nous aperçut.

— Ah! vous étiez là!... dit-elle en rougissant.

Elle nous regarda d'abord comme pour nous interroger; puis elle courut à son danseur avec l'insouciante pétulance de son âge.

— Qu'est-ce que cela veut dire?... me demanda ma jeune partenaire. Est-ce son mari?... Je crois rêver... Où suis-je?...

— Vous! répondis-je, vous, madame, qui êtes exaltée et qui, comprenant si bien les émotions les plus imperceptibles, savez cultiver, dans un cœur d'homme, le plus délicat des sentimens sans le flétrir, sans le briser dès le premier jour... Vous qui avez pitié des peines du cœur, et qui, à l'esprit d'une Parisienne, joignez une âme passionnée digne de l'Italie ou de l'Espagne...

Elle vit bien que mon langage était empreint d'une ironie amère. Alors, sans avoir l'air d'y prendre garde, elle m'interrompit pour dire :

— Oh! vous me faites à votre goût..... Singulière tyrannie!... Vous voulez que je ne sois pas *moi*.

— Oh! je ne veux rien, m'écriai-je épouvanté de son attitude sévère; mais au moins est-il vrai que vous aimez à entendre raconter l'histoire de ces passions énergiques enfantées dans nos cœurs par les ravissantes femmes du midi?...

— Oui : eh bien?

— Eh bien! j'irai demain soir chez vous vers neuf heures, et je vous révélerai ce mystère...

— Non, répondit-elle d'un air mutin; je veux l'apprendre sur-le-champ...

— Vous ne m'avez pas encore donné le droit de vous obéir quand vous dites : — Je veux.

— En ce moment, répondit-elle avec une coquetterie désespérante, j'ai le plus vif désir de connaître ce secret; mais demain — je ne vous écouterai peut-être pas...

Elle sourit, et nous nous séparâmes; elle

toujours aussi fière, aussi rude, quoique veuve; et moi, toujours aussi ridicule. Elle eut l'audace de valser avec un jeune aide de camp, et je restai tour à tour fâché, boudeur, admirant, aimant, jaloux.

— A demain, me dit-elle vers deux heures du matin, quand elle sortit du bal.

— Je n'irai pas, pensais-je, et je t'abandonne; car tu es plus capricieuse, plus fantasque mille fois peut-être — que mon imagination.

II.

UNE PASSION D'ARTISTE.

Les femmes soupçonnent-elles la force d'une vraie passion dans un cœur d'homme ?

Le lendemain, nous étions devant un bon feu, dans un petit salon élégant, assis tous deux : elle, sur une causeuse ; moi, sur des coussins, presque à ses pieds, et — mon œil sous le sien. La rue était silencieuse. La lampe jetait une clarté douce. C'était une de ces soirées délicieuses à l'âme, un de ces momens qui ne s'oublient jamais, de ces heures pas-

sées dans la paix et le désir, et dont, plus tard, nous regrettons le charme, même quand nous nous trouvons plus heureux; car rien ne saurait effacer la vive empreinte des premières sollicitations de l'amour.

— Allons, dit-elle, j'écoute!...

— Mais je n'ose commencer... L'aventure a des passages dangereux pour le narrateur..... Si je m'enthousiasme, vous me ferez taire?...

— Parlez?...

— J'obéis. . . . . .

— Ernest-Jean Sarrasine était le seul fils d'un procureur de la Franche-Comté. Son père avait assez loyalement gagné 6 à 8,000 livres de rentes, fortune de praticien qui, jadis, en province, passait pour colossale. Le vieux maître Sarrasine, n'ayant qu'un enfant, ne voulut rien négliger pour son éducation. Il espérait en faire un magistrat, et vivre assez long-temps pour voir, dans ses vieux jours, le petit-fils de Mathieu Sarrasine, laboureur au pays de Saint-Dié, s'asseoir sur les lis et dormir à l'audience pour la plus grande gloire du parlement; mais le ciel ne réservait pas cette joie au procureur.

Le jeune Sarrasine, confié de bonne heure aux Jésuites, donna les preuves d'une turbulence peu commune. Il eut l'enfance d'un homme de talent. Ne voulant étudier qu'à sa guise, il se révoltait souvent, et restait parfois des heures entières plongé dans de confuses méditations, occupé, tantôt à contempler ses camarades quand ils jouaient, tantôt à se représenter les héros d'Homère. Puis, s'il lui arrivait de se divertir, il mettait une ardeur extraordinaire dans ses jeux. Lorsqu'une lutte s'élevait entre un camarade et lui, rarement le combat finissait sans qu'il y eût du sang répandu; et s'il était le plus faible, il mordait. Tour à tour agissant ou passif, sans aptitude ou merveilleusement intelligent, son caractère bizarre le fit redouter de ses maîtres autant que de ses camarades. Au lieu d'apprendre les élémens de la langue grecque, il dessinait le révérend père qui leur expliquait un passage de Thucydide, ou il croquait le maître de mathématiques, le préfet, les valets, le correcteur, barbouillant tous les murs d'esquisses informes...

Au lieu de chanter les louanges du Seigneur à l'église, il s'amusait, pendant les offices, à

déchiqueter un banc; ou, quand il s'était précautionné d'un morceau de bois, il sculptait quelque figure de sainte. Si le bois, la pierre ou le crayon lui manquaient, il rendait ses idées avec de la mie de pain; et, soit qu'il copiât les personnages des tableaux qui garnissaient le chœur, soit qu'il improvisât, il laissait toujours à sa place de grossières ébauches, dont le caractère licencieux désespérait les plus jeunes pères; car les médisans prétendaient que les vieux Jésuites en souriaient.

Enfin, s'il faut en croire la chronique du collége, il fut chassé, pour avoir, en attendant son tour au confessionnal, un vendredi saint, sculpté une grosse bûche en forme de Christ. L'impiété gravée sur cette statue était trop forte pour ne pas attirer un châtiment à l'artiste. N'avait-il pas eu l'audace de placer sur le haut du tabernacle cette figure passablement cynique!

Sarrasine vint chercher à Paris un refuge contre les menaces de la malédiction paternelle. Ayant une de ces volontés fortes qui ne connaissent pas d'obstacles, il obéit aux ordres de son génie et entra dans l'atelier de Bouchardon. Il travaillait pendant toute la jour-

née; et, le soir, allait mendier sa subsistance.

Bouchardon, émerveillé des progrès et de l'intelligence du jeune artiste, devina bientôt la misère dans laquelle se trouvait son élève. Il le secourut, le prit en affection, et le traita même comme son enfant. Puis, lorsque le génie de Sarrasine se fut dévoilé par une de ces œuvres où le talent à venir lutte contre l'effervescence de la jeunesse, le généreux Bouchardon essaya de le remettre dans les bonnes grâce du vieux procureur.

Devant l'autorité du sculpteur célèbre le courroux paternel s'apaisa. Besançon tout entier se félicita d'avoir donné le jour à un grand homme futur; et, dans le premier moment d'extase où le plongea sa vanité flattée, le praticien avare mit son fils en état de paraître avec avantage dans le monde.

Les longues et laborieuses études exigées par la sculpture domptèrent pendant longtemps le caractère impétueux et le génie sauvage de Sarrasine. Bouchardon, prévoyant la violence avec laquelle les passions se déchaîneraient dans cette jeune âme, peut-être aussi vigoureusement trempée que celle de Michel-Ange, en étouffa l'énergie sous des travaux

continus. Il réussit à maintenir dans de justes bornes la fougue extraordinaire de Sarrasine; soit en lui défendant de travailler, et en lui proposant des distractions quand il le voyait emporté par la furie de quelque pensée; soit en lui confiant d'importans travaux au moment où il était prêt à se livrer à la dissipation. Mais, auprès de cette âme passionnée, la douceur fut toujours la plus puissante de toutes les armes; et le maître ne prit un grand empire sur son élève qu'en en excitant la reconnaissance par une bonté paternelle.

A l'âge de vingt-deux ans, Sarrasine fut forcément soustrait à la salutaire influence que Bouchardon exerçait sur ses mœurs et sur ses habitudes. Il porta les peines de son génie en gagnant le prix de sculpture fondé par M. le marquis de Marigny.

Diderot vanta, comme un chef-d'œuvre, la statue de l'élève de Bouchardon. Ce ne fut pas sans une profonde douleur que le sculpteur du roi vit partir pour l'Italie un jeune homme dont, par principe, il avait entretenu l'ignorance profonde sur les choses de la vie.

Sarrasine était depuis six ans le commensal de Bouchardon; et, fanatique de son art comme

Canova le fut depuis, il se levait au jour, entrait dans l'atelier pour n'en sortir qu'à la nuit, ne vivant qu'avec la Muse!... S'il allait à la Comédie-Française, il y était entraîné par son maître. Il se sentait si gêné chez madame Geoffrin et dans le grand monde où Bouchardon essaya de l'introduire qu'il préféra rester seul, et répudia les plaisirs de cette époque licencieuse.

Il n'eut pas d'autre maîtresse que la Sculpture et... Clotilde, l'une des célébrités de l'Opéra. Encore cette intrigue ne dura guère. Sarrasine était assez laid, toujours mal mis; et, de sa nature si libre, si peu régulier dans sa vie privée, que l'illustre nymphe, redoutant quelque catastrophe, rendit bientôt le sculpteur à l'amour des arts. Sophie Arnoult a dit je ne sais quel bon mot à ce sujet. Elle s'étonna, je crois, que sa camarade eût pu l'emporter sur des statues.

Sarrasine partit pour l'Italie en 1758. Pendant le voyage, son imagination ardente s'enflamma sous un ciel de cuivre et à l'aspect des monumens merveilleux dont la patrie des arts est semée. Il admira les statues, les fresques, les tableaux; et, plein d'émulation, il vint à

Rome en proie au désir d'inscrire son nom entre les noms de Michel-Ange et de Monsieur Bouchardon. Aussi, pendant les premiers jours, il partagea son temps entre ses travaux d'atelier et l'examen des œuvres d'art qui abondent à Rome.

Il avait déjà passé quinze jours dans l'état d'extase qui saisit toutes les jeunes imaginations à l'aspect de la reine des ruines, quand, un soir, il entra au théâtre d'*Argentina*, devant lequel se pressait une grande foule. Il s'enquit des causes de cette affluence, et le monde répondit par deux noms : — Zambinella! Jomelli!

Il entre et s'assied au parterre, pressé par deux *abbati* notablement gros; mais il était assez heureusement placé près de la scène. La toile se leva; et, pour la première fois de sa vie, il entendit cette musique dont M. Jean-Jacques Rousseau lui avait si éloquemment vanté les délices, pendant une soirée du baron d'Holbach. Les sens du jeune sculpteur furent, pour ainsi dire, lubrifiés par les accens de la sublime harmonie de Jomelli. Les langoureuses originalités de ces voix italiennes habilement mariées le plongèrent dans une

ravissante extase. Il resta muet, immobile, ne se sentant pas même foulé par deux prêtres. Son âme passa dans ses oreilles et dans ses yeux. Il crut écouter par chacun de ses pores...

Tout à coup des applaudissemens à faire crouler la salle accueillirent l'entrée en scène de la *prima donna*... Elle s'avança par coquetterie sur le devant du théâtre, et salua le public avec une grâce infinie.

Les lumières, l'enthousiasme de tout un peuple, l'illusion de la scène, les prestiges d'une toilette qui, à cette époque, était assez engageante, conspirèrent en faveur de cette femme... Sarrasine poussa un cri de plaisir.

Il admirait en ce moment la beauté idéale dont il avait jusqu'alors cherché les perfections, çà et là, dans la nature : demandant à un modèle, souvent ignoble, les rondeurs d'une jambe accomplie; à tel autre, les contours du sein; à celui-là, ses blanches épaules; prenant enfin le cou d'une jeune fille et les mains de cette autre, et les genoux polis de celle-là... mais — ne rencontrant jamais sous le ciel froid de Paris les riches et suaves créations de la Grèce antique. Et la Zambinella lui montrait réunies, et bien vivantes, et déli-

cates, ces exquises proportions de la nature féminine si ardemment désirées, dont un sculpteur est, tout à la fois, le juge le plus sévère et le plus passionné.

C'étaient... une bouche expressive, des yeux d'amour, un teint d'une blancheur éblouissante... Et joignez à ces détails — qui eussent ravi un peintre — toutes les merveilles des *Vénus* rêvées et rendues par le ciseau des Grecs!..... L'artiste ne se lassait pas d'admirer la grâce inimitable avec laquelle les bras étaient attachés au buste, la rondeur prestigieuse du cou, les lignes harmonieusement décrites par les sourcils, par le nez... puis — l'ovale parfait du visage, la pureté de ses contours vifs, et l'effet des cils fournis, recourbés, qui terminaient de larges et voluptueuses paupières..... C'était plus qu'une femme, c'était un chef-d'œuvre!... Il y avait — dans cette création inespérée — de l'amour à ravir tous les hommes, et des beautés dignes de satisfaire un critique... Sarrasine dévorait des yeux la statue de Pygmalion descendue de son piédestal.

Quand la Zambinella chanta... ce fut un délire!... L'artiste eut froid; puis, il sentit un foyer qui pétilla soudain dans les profondeurs

de son être intime, de ce que nous nommons le cœur, faute de mot!... Il n'applaudit pas, il ne dit rien, car il éprouvait un mouvement de folie, — espèce de frénésie qui ne nous agite qu'à cet âge où le désir a je ne sais quoi de terrible et d'infernal.

Sarrasine voulait s'élancer sur le théâtre et s'emparer de cette femme..... Sa force, centuplée par une dépression morale impossible à expliquer, puisque ces phénomènes se passent dans une sphère inaccessible à l'observation humaine, tendait à se projeter avec une violence douloureuse. A le voir, on eût dit d'un homme froid et stupide.

Gloire, science, avenir, existence, couronnes!... tout s'écroula. — Etre aimé d'elle — ou — mourir!..... tel fut l'arrêt que Sarrasine porta sur lui-même.

Il était si complètement ivre qu'il ne voyait plus ni salle, ni spectateurs, ni acteurs, n'entendait plus de musique. Bien mieux, il n'existait pas de distance entre lui et la Zambinella. Il la possédait. Ses yeux, attachés sur elle, s'emparaient d'elle. Une puissance presque diabolique lui permettait de sentir le vent de sa voix, de respirer la poudre embaumée dont

ses cheveux étaient imprégnés, de voir les méplats de son visage, d'y compter les veines bleues qui en nuançaient la peau satinée!..... Enfin cette voix fraîche et d'un timbre argenté, agile — et souple comme un fil auquel le moindre souffle d'air donne une forme, qu'il roule et déroule, développe et disperse, — cette voix attaquait si vivement son âme qu'il laissa plus d'une fois échapper de ces cris involontaires arrachés par les délices convulsives trop rarement données par les passions humaines...

Bientôt il fut obligé de quitter le théâtre. Ses jambes tremblantes refusaient presque de le soutenir. Il était abattu, faible comme un homme nerveux qui s'est livré à quelque effroyable colère. Il avait eu tant de plaisir — ou peut-être il avait tant souffert — que sa vie s'était écoulée comme l'eau d'un vase heurté. Il sentait en lui un vide, un anéantissement semblable à ces atonies qui désespèrent les convalescens au sortir d'une forte maladie.

Envahi par une tristesse inexplicable, il alla s'asseoir sur les marches d'une église; et, le dos appuyé contre une colonne, il se perdit

dans une méditation aussi confuse qu'un rêve... La passion l'avait foudroyé.

De retour au logis, il tomba dans un de ces paroxismes d'activité qui nous révèlent la présence de principes nouveaux dans notre existence. Il fut en proie à cette première fièvre d'amour qui tient autant au plaisir qu'à la douleur; et, alors, il trompa son impatience et son délire en dessinant la Zambinella de mémoire. Ce fut une sorte de méditation matérielle. Sur telle feuille, la Zambinella se trouvait dans cette attitude, calme et froide en apparence, affectionnée par Raphaël, par le Giorgion et par tous les grands peintres; sur telle autre, elle tournait la tête avec finesse en achevant une roulade... elle semblait s'écouter elle-même. Enfin Sarrazine la crayonna dans toutes les poses : il la fit sans voile, assise, debout, couchée, ou chaste ou amoureuse; réalisant, grâce au délire de ses crayons, toutes les idées capricieuses par lesquelles notre imagination est sollicitée quand nous pensons fortement à une maîtresse. Mais sa pensée furieuse alla plus loin que le dessin. Il voyait la Zambinella, lui parlait, la suppliait, épuisait mille années de vie et de bonheur avec

elle, la plaçant dans toutes les situations, essayant, pour ainsi dire, l'avenir avec elle!

Le lendemain, il envoya son laquais louer, pour toute la saison, une loge voisine de la scène; puis, comme tous les jeunes gens dont l'âme est puissante, il s'exagéra les difficultés de son entreprise, et donna, pour première pâture, à sa passion le bonheur de pouvoir admirer sa maîtresse sans obstacles.

Cet âge d'or de l'amour pendant lequel nous jouissons de notre propre sentiment, et où nous nous trouvons heureux presque par nous-mêmes, ne devait pas durer long-temps chez Sarrasine; mais les événemens le surprirent quand il était encore sous le charme de cette printanière hallucination, aussi naïve que voluptueuse.

Pendant une huitaine de jours, il vécut toute une vie, occupé le matin à pétrir la glaise à l'aide de laquelle il réussissait à copier la Zambinella, malgré les voiles, les jupes, les corsets et les nœuds de rubans qui la lui dérobaient; et, le soir, installé de bonne heure dans sa loge, seul, couché sur un sofa, il se faisait, semblable à un Turc enivré d'opium, un bonheur aussi fécond, aussi prodigue qu'il

le souhaitait. D'abord il se familiarisa graduellement avec les émotions trop vives que lui donnait le chant de sa maîtresse; puis il apprivoisa ses yeux à la voir, et finit par contempler la *donna* sans redouter l'explosion de la sourde rage dont il avait été animé le premier jour. Sa passion devint plus profonde, en devenant plus tranquille.

Du reste, Sarrasine était farouche. Il ne souffrait pas que sa solitude, peuplée d'images, d'espérances et pleine de bonheur, fût troublée même par ses camarades. Il aimait avec tant de force et si naïvement qu'il eut à subir les innocens scrupules dont nous sommes assaillis quand nous aimons pour la première fois. Ainsi, commençant à entrevoir qu'il faudrait bientôt agir, s'intriguer, demander où demeurait la Zambinella, savoir si elle avait une mère, un oncle, un tuteur, une famille; songeant enfin aux moyens de la voir, de lui parler; alors — il sentait son cœur se gonfler si fort à des idées aussi ambitieuses de bonheur, qu'il remettait ces soins au lendemain, aussi heureux de ses souffrances physiques que de ses plaisirs intellectuels.

— Mais, me dit madame de F*** en m'in-

terrompant, je ne vois encore ni Marianina, ni son petit vieillard?...

— Vous ne voyez que lui! m'écriai-je, impatienté comme un auteur auquel on fait manquer l'effet d'un vers final...

Je repris.

Depuis quelques jours, Sarrasine était si fidèlement venu s'installer dans sa loge, et ses regard exprimaient tant d'amour, que sa passion pour la voix de Zambinella aurait été la nouvelle de tout Paris, si cette aventure s'y fût passée; mais en Italie, madame, au spectacle, chacun y assiste pour son compte, avec ses passions, avec un intérêt de cœur qui excluent l'espionnage des lorgnettes. Cependant la frénésie du sculpteur ne devait pas échapper long-temps aux regards des chanteurs et des cantatrices. Aussi, un soir, le Français s'aperçut qu'on riait de lui dans les coulisses...

Il eût été difficile de savoir à quelles extrémités il se serait porté si la Zambinella n'était pas entrée en scène. Elle jeta sur Sarrasine un des coups d'œil éloquens qui disent souvent beaucoup plus de choses que les femmes ne le veulent. Ce regard fut toute une révélation! — Sarrasine était aimé!...

— Si ce n'est qu'un caprice, pensa-t-il en accusant déjà sa maîtresse de trop d'ardeur, elle ne connaît pas la domination sous laquelle elle va tomber!... Son caprice durera, j'espère, autant que ma vie!...

En ce moment, trois coups légèrement frappés à la porte de la loge excitèrent l'attention de l'artiste. Il ouvrit. Une vieille femme entra mystérieusement.

— Jeune homme!... dit-elle, si vous voulez être heureux, ayez de la prudence, enveloppez-vous d'une cape, abaissez sur vos yeux un grand chapeau; puis, vers dix heures du soir, trouvez-vous dans la rue du Corso, devant l'hôtel d'Espagne...

— J'y serai!... répondit-il en mettant deux louis dans la main ridée de la duègne.

Il s'échappa de sa loge, après avoir fait un signe d'intelligence à la Zambinella, qui baissa timidement ses voluptueuses paupières, comme une femme heureuse d'être enfin comprise... et il courut chez lui, afin d'emprunter à la toilette toutes les séductions qu'elle voudrait lui prêter.

En sortant du théâtre, un inconnu l'arrêta par le bras.

— Prenez garde à vous, seigneur Français!... lui dit-il à l'oreille. Il s'agit de vie et de mort... Le cardinal Cicognara est son protecteur...

Quand un démon aurait mis entre Sarrasine et la Zambinella les profondeurs de l'enfer... en ce moment, il eût tout traversé d'une enjambée. Semblable aux chevaux des immortels dont Homère a décrit le pas, l'amour du sculpteur avait franchi en un clin d'œil d'immenses espaces.

— La mort dût-elle m'attendre au sortir de la maison, j'irais encore plus vite!... répondit-il.

— *Poverino!...* s'écria l'inconnu en disparaissant.

Parler de dangers à un amoureux, n'est-ce pas lui vendre des plaisirs?...

Jamais le laquais de Sarrasine n'avait vu son maître si minutieux en fait de toilette!... Sa plus belle épée, présent de Bouchardon, le nœud que Clotilde lui avait donné, son habit pailleté, son gilet de drap d'argent, sa tabatière d'or, ses montres précieuses, tout fut tiré des coffres, et il se para comme une jeune fille qui doit se promener devant son premier amant.

A l'heure dite, ivre d'amour et bouillant d'espérance, Sarrasine, le nez dans son manteau, courut au rendez-vous donné par la vieille. La duègne attendait.

— Vous avez bien tardé!... lui dit-elle. — Venez?

Alors elle entraîna le Français dans plusieurs petites rues, et s'arrêta devant un palais d'assez belle apparence. Elle frappa. La porte s'ouvrit. Conduisant Sarrasine à travers un labyrinthe d'escaliers, de galeries et d'appartemens qui n'étaient éclairés que par les lueurs incertaines de la lune, elle arriva bientôt à une porte entre les fentes de laquelle s'échappaient de vives lumières, et d'où partaient les joyeux éclats de plusieurs voix.

Tout à coup Sarrasine fut ébloui, quand, sur un mot de la vieille, il fut admis dans ce mystérieux appartement... Il se trouva dans un salon brillamment éclairé et somptueusement meublé, au milieu duquel s'élevait une table bien servie, chargée de sacro-saintes bouteilles, de rians flacons dont les facettes rougies étincelaient. Il reconnut les chanteurs et les cantatrices du théâtre, mêlés à des femmes charmantes. C'était une orgie toute prête,

une médianoche d'artistes qui n'attendaient plus que lui.....

Sarrasine réprima un mouvement de dépit, et fit bonne contenance. Il avait espéré une chambre mal éclairée, sa maîtresse auprès d'un brasier, un jaloux à deux pas, la mort et l'amour, des confidences échangées à voix basse, cœur à cœur, des baisers périlleux, et — les visages si voisins — que les cheveux de la Zambinella eussent caressé son front chargé de désirs, brûlant de bonheur...

— Vive la folie! s'écria-t-il, *signori e belle donne*, vous me permettrez de prendre plus tard ma revanche, et de vous témoigner ma reconnaissance pour la manière dont vous accueillez un pauvre sculpteur...

Puis, après avoir reçu les complimens assez affectueux de la plupart des personnes présentes, qu'il connaissait de vue, il tâcha de s'approcher de la bergère sur laquelle la Zambinella était nonchalamment étendue.

Oh! comme son cœur battit quand il aperçut un pied mignon, chaussé de ces mules qui—permettez-moi de le dire, madame—donnaient, jadis, au pied des femmes une expression si coquette, si voluptueuse, que je ne

sais pas comment les hommes y pouvaient résister. Les bas blancs bien tirés et à coins verts, les jupes courtes, les mules pointues et à talons hauts du règne de Louis XV ont peut-être un peu contribué à démoraliser l'Europe et le clergé.....

— Un peu!... dit-elle. Vous n'avez donc rien lu?...

— La Zambinella, repris-je en souriant, s'était effrontément croisé les jambes, et agitait en badinant celle qui se trouvait dessus... attitude de duchesse, qui allait miraculeusement à son genre de beauté; car elle était capricieuse, et affectait une certaine mollesse engageante. Elle avait quitté ses habits de théâtre, et portait un corps qui dessinait une taille svelte. Sa poitrine, dont une dentelle dissimulait les trésors par un luxe de coquetterie, étincelait de blancheur. La cantatrice était coiffée à peu près comme la Dubarry; et sa figure, surchargée d'un large bonnet, n'en paraissait que plus mignonne. La poudre lui séyait merveilleusement bien. Du reste, elle portait des paniers et une robe de satin, brodée de fleurs bleues. La voir, c'était l'adorer.

Elle sourit gracieusement au sculpteur, qui, tout mécontent de ne pouvoir lui parler que devant témoins, s'assit poliment auprès d'elle, et l'entretint de musique, en la louant sur son prodigieux talent; mais — la voix de Sarrasine tremblait d'amour, de crainte et d'espérance.

— Que craignez-vous?... lui dit Vitagliani, le chanteur le plus célèbre de la troupe. Allez, vous n'avez pas un seul rival à craindre ici.

Puis il sourit silencieusement; et ce sourire se répéta sur les lèvres de tous les convives, dont l'attention avait une certaine malice cachée dont un amoureux ne devait guère s'apercevoir.

Cette publicité fut comme un coup de poignard que Sarrasine aurait soudainement reçu dans le cœur. Quoique doué d'une certaine force de caractère, et bien qu'aucune circonstance ne dût influer sur son amour, il n'avait peut-être pas encore songé que Zambinella était presque une courtisane, et qu'il ne pouvait pas avoir, tout à la fois, les jouissances pures qui rendent l'amour d'une jeune fille chose si délicieuse, et les emportemens fou-

gueux par lesquels une femme de théâtre fait acheter les trésors de sa passion.

Il réfléchit, et se résigna.

Le souper fut servi. Sarrasine et la Zambinella se mirent sans cérémonie à côté l'un de l'autre.

Pendant la moitié du festin, les artistes ayant gardé quelque mesure, le sculpteur essaya de causer avec la cantatrice. Il lui trouva de l'esprit, de la finesse; mais elle était d'une ignorance surprenante, et faible, superstitieuse. La délicatesse de ses organes se reproduisait dans son entendement.

Quand Vitagliani déboucha la première bouteille de vin de Champagne, Sarrasine lut dans les yeux de sa voisine une crainte assez vive de la petite détonation produite par le dégagement du gaz. Le tressaillement involontaire de cette organisation féminine fut interprété par l'amoureux artiste comme l'indice d'une excessive sensibilité.

Cette faiblesse charma le Français. Il entre tant de protection dans l'amour d'un homme !

— Vous disposerez de ma puissance comme d'un bouclier !... est une phrase écrite au fond de toutes les déclarations d'amour.

Sarrasine, trop passionné pour débiter des galanteries à la belle Italienne, était, comme tous les amans, tour à tour grave, rieur ou recueilli; puis, il feignait d'écouter les convives, et n'entendait pas un mot, adonné tout entier au plaisir de se trouver près d'elle... de lui effleurer la main, de la servir... Il nageait dans une joie secrète.....

Quoique ses yeux et ceux de sa voisine eussent une rare éloquence, il fut étonné de la réserve dans laquelle la Zambinella se tint avec lui. Elle avait bien commencé la première à lui presser le pied et à l'agacer avec la malice d'une femme libre et amoureuse; mais — soudain, elle s'était enveloppée dans une modestie de jeune fille, après avoir entendu raconter par Sarrasine un trait de sa vie, qui peignit une excessive violence de caractère.

Quand le souper devint une orgie, les convives se mirent à chanter, inspirés par le Peralta et le Perdro Ximenès. Ce furent des duos ravissans, des airs de la Calabre, des seguidilles espagnoles, des canzonnettes napolitaines. L'ivresse était dans tous les yeux, dans la musique, dans les cœurs et dans la voix. Il y avait une vivacité enchanteresse, un aban-

don cordial, une bonhomie italienne dont rien ne peut donner l'idée à ceux qui ne connaissent que les assemblées de Paris, les raouts de Londres ou les cercles de Vienne.

Les plaisanteries et les mots d'amour se croisaient, — comme des balles dans une bataille, — à travers les rires, les impiétés, les invocations à la sainte Vierge ou *al Bambino*. L'un se coucha sur un sofa, et se mit à dormir. Une jeune fille écoutait une déclaration sans savoir qu'elle répandait du Xérès sur la nappe.....

Au milieu de ce désordre, la Zambinella, comme frappée de terreur, resta pensive. Elle refusa de boire, mangea peut-être un peu trop; mais la gourmandise est, dit-on, une grâce chez les femmes!

Sarrasine, admirant la pudeur de sa maîtresse, fit de sérieuses réflexions pour l'avenir.

— Elle veut sans doute être épousée.... se dit-il. Alors il s'abandonna aux délices du mariage; car sa vie entière ne lui semblait pas assez longue pour épuiser la source de bonheur qu'il trouvait au fond de son âme.

Vitagliani, son voisin, lui versa si souvent à boire que, vers les trois heures du matin,

sans être complètement ivre, Sarrasine se trouva sans force contre son délire. Dans un moment de fougue, il emporta cette femme légère, et se sauva dans une espèce de boudoir qui communiquait au salon, et sur la porte duquel il avait plus d'une fois tourné les yeux.

L'Italienne était armée d'un poignard.

— Si tu approches..... dit-elle, je serai forcée de te plonger cette arme dans le cœur..... Va! tu me mépriserais!... J'ai conçu trop de respect pour ton caractère... et je ne veux pas décheoir du sentiment que tu m'accordes.....

— Ah! ah! dit Sarrasine, c'est un mauvais moyen pour éteindre une passion que de l'exciter. Es-tu donc déjà corrompue à ce point que, vieille de cœur, tu agirais comme une jeune courtisane, qui aiguise les émotions dont elle fait commerce?...

— Mais c'est aujourd'hui vendredi!... répondit-elle, effrayée de la violence du Français.

Sarrasine, qui n'était pas dévot, se prit à rire. Alors — la Zambinella, bondissant comme un jeune chevreuil, s'élança dans la salle du festin; et quand Sarrasine, courant après elle, y apparut, il fut accueilli par un rire infernal...

Il vit la Zambinella évanouie sur un sofa. Elle était pâle et comme épuisée par l'effort extraordinaire qu'elle venait de faire.

Quoique Sarrasine sût peu d'italien, il entendit sa maîtresse disant à voix basse à Vitagliani:

— Mais il me tuera!

Cette scène étrange rendit le sculpteur tout confus. La raison lui revint. Il resta, d'abord, immobile; mais, quand il retrouva la parole, il s'assit auprès de sa maîtresse et protesta de son respect. Puis, donnant le change à sa passion, il lui tint les discours les plus exaltés, cherchant à peindre son amour, et déployant, sans peine, les trésors de cette éloquence presque magique, officieux interprète que les femmes refusent rarement de croire.

Les premières lueurs du matin surprirent les convives. Alors une dame proposa d'aller à Frascati. Tous accueillirent par de vives acclamations l'idée de passer la journée à la villa Ludovisi. Alors, Vitagliani descendit pour louer des voitures.

Sarrasine eut le bonheur de conduire la Zambinella dans un phaéton. Une fois sortis de Rome, la gaîté, un moment réprimée par

les combats que chacun avait livrés au sommeil, se réveilla soudain; car, hommes et femmes, tous paraissaient habitués à cette vie étrange, à ces plaisirs continus, à cet entraînement d'artiste qui fait de la vie une fête perpétuelle où l'on rit sans arrière-pensées...

La compagne du sculpteur était la seule qui parût abattue.

— Êtes-vous malade?... lui dit Sarrasine; aimeriez-vous mieux rentrer chez vous?...

—Je ne suis pas assez forte pour supporter tous ces excès... répondit-elle... J'ai besoin de grands ménagemens; mais —, près de vous, — je me sens si bien... Sans vous, je ne serais pas restée à ce souper, car une nuit passée me fait perdre toute ma fraîcheur.

— Vous êtes si délicate!... reprit Sarrasine en contemplant les traits mignons de cette charmante créature.

— Et puis, les excès m'abîment la voix!...

— Maintenant que nous sommes seuls, s'écria l'artiste, et que vous n'avez plus à craindre l'effervescence de ma passion, dites-moi que vous m'aimez?...

— Pourquoi?... répliqua-t-elle. A quoi bon?... Je vous ai semblé jolie... Mais vous êtes

Français, et votre sentiment passera... Oh! vous ne m'aimeriez pas comme je voudrais être aimée...

— Comment!...

— Sans but de passion vulgaire, purement!... J'abhorre les hommes encore plus peut-être que les femmes. — J'ai besoin de me réfugier dans l'amitié. — Le monde est désert pour moi. — Je suis une créature maudite... condamnée à comprendre le bonheur, à le sentir, à le désirer, et, comme tant d'autres, forcée de le voir me fuir à toute heure... Souvenez-vous, seigneur, que je ne vous aurai pas trompé... Je vous défends de m'aimer. — Je puis être un ami dévoué pour vous, — car j'admire votre force et votre caractère. — J'ai besoin d'un frère, d'un protecteur; mais — rien de plus.

— Ne pas vous aimer!... s'écria Sarrasine; mais, chère ange, tu es ma vie, mon bonheur...

— Si je disais un mot vous me repousseriez avec horreur...

— Coquette!... rien ne peut m'effrayer... Dis-moi que tu me coûteras l'avenir, que dans deux mois je mourrai, que je serai damné pour t'avoir seulement embrassée...

Il l'embrassa, malgré les efforts que fit la

Zambinella pour se soustraire à ce baiser passionné.

— Dis-moi que tu es un démon, qu'il te faut ma fortune, mon nom, toute ma célébrité..... Veux-tu que je ne sois pas sculpteur?... Parle.

— Si je n'étais pas une femme?... demanda timidement la Zambinella d'une voix argentine et douce.

— Oh! quelle plaisanterie!... s'écria Sarrasine. Crois-tu pouvoir tromper l'œil d'un artiste? N'ai-je pas, depuis dix jours, dévoré, scruté, admiré tes ravissantes perfections?... Une femme seule peut avoir ce bras rond et moelleux, ces contours élégans... Ah! tu veux des complimens?...

Elle sourit tristement, et dit en murmurant:

— Fatale beauté!...

Elle leva les yeux au ciel. En ce moment son regard eut je ne sais quelle expression d'horreur si puissante, si vive, que Sarrasine en tressaillit.

— Seigneur Français, reprit-elle, oubliez à jamais un instant de folie!... Je vous estime; mais quant à de l'amour... ce sentiment est

étouffé dans mon cœur... Je n'ai pas de cœur!... s'écria-t-elle en pleurant. Le théâtre sur lequel vous m'avez vue, ces applaudissemens, cette musique, cette gloire à laquelle on m'a condamnée... Voilà ma vie, je n'en ai pas d'autre. — Dans quelques heures vous ne me verrez plus.

Le sculpteur ne répondit pas. Il était la proie d'une sourde rage qui lui pressait le cœur. Il ne pouvait que regarder cette femme extraordinaire avec des yeux enflammés qui brûlaient. Cette voix empreinte de faiblesse, l'attitude, les manières et les gestes de Zambinella marqués de tristesse, de mélancolie et de découragement, réveillaient dans son âme toutes les richesses de la passion. Chaque parole était un aiguillon.

En ce moment, ils étaient arrivés à Frascati. Quand l'artiste tendit les bras à sa maîtresse pour l'aider à descendre, il la sentit toute frissonnante.

— Qu'avez-vous?... Vous me feriez mourir!... s'écria-t-il en la voyant pâlir, si vous aviez la moindre douleur dont je fusse la cause même innocente!...

— Un serpent!... dit-elle en montrant une

couleuvre qui se glissait le long d'un fossé... J'ai peur de ces odieuses bêtes...

Sarrasine écrasa la tête de la couleuvre d'un coup de pied.

— Comment avez-vous assez de courage?... reprit la Zambinella en contemplant avec un effroi visible le reptile mort.

— Eh bien !... dit l'artiste en souriant, oserez-vous bien prétendre que vous n'êtes pas femme?...

Ils rejoignirent leurs compagnons et se promenèrent dans les bois de la villa Ludovisi, qui appartenait alors au cardinal Cicognara. Cette matinée s'écoula trop vite pour l'amoureux sculpteur; mais elle fut remplie par une foule d'incidens qui lui dévoilèrent la coquetterie, la faiblesse, la mignardise de cette âme molle et sans énergie. C'était la femme avec ses peurs soudaines, ses caprices sans raison, ses troubles instinctifs, ses audaces sans cause, ses bravades et sa délicieuse finesse de sentiment...

Il y eut un moment où, s'aventurant dans la campagne, la petite troupe des joyeux chanteurs vit de loin quelques hommes armés

jusqu'aux dents, et dont le costume n'avait rien de rassurant.

A ce mot : — Voici des brigands!... chacun doubla le pas pour se mettre à l'abri dans l'enceinte de la villa du cardinal.

En cet instant critique, Sarrasine s'aperçut à la pâleur de la Zambinella qu'elle n'avait plus assez de force pour marcher ; alors il la prit dans ses bras et la porta, pendant quelque temps, en courant. Quand il se fut rapproché d'une vigne voisine, il mit sa maîtresse à terre, et lui dit :

— Expliquez-moi comment cette extrême faiblesse qui, chez toute autre femme, serait hideuse, me déplairait, et dont la moindre preuve suffirait presque pour éteindre mon amour, en vous... me plaît, me charme...

—Oh! que je vous aime!... reprit-il, car tous vos défauts, vos terreurs, vos petitesses ajoutent je ne sais quelle grâce à votre âme. Je sens que je détesterais une femme forte, une Sapho, courageuse, pleine d'énergie, de passion. O frêle et douce créature! comment peux-tu être autrement... Cette voix d'ange, cette voix délicate, eût été un contresens si elle fût partie d'un corps autre que le tien...

— Je ne puis, dit-elle, vous donner aucun espoir!... — Cessez de me parler ainsi, car l'on se moquerait de vous... — Il m'est impossible de vous interdire l'entrée du théâtre, mais si vous m'aimez ou si vous êtes sage, vous n'y viendrez plus. — Écoutez, Monsieur?... dit-elle d'une voix grave.

— Oh! tais-toi! dit l'artiste enivré. Les obstacles attisent l'amour dans mon cœur.

La Zambinella resta dans une attitude gracieuse et modeste; mais elle se tut, comme si une pensée terrible lui eût révélé quelque malheur.

Quand il fallut revenir à Rome, elle monta dans une berline à quatre places, en ordonnant au sculpteur, d'un air impérieusement cruel, d'y retourner seul avec le phaéton.

Pendant le chemin, Sarrasine résolu à enlever la Zambinella, passa toute la journée occupé à former des plans plus extravagans les uns que les autres. A la nuit tombante, il sortit pour aller demander à quelques personnes, où était situé le palais habité par sa maîtresse; mais il rencontra l'un de ses camarades sur le seuil de la porte.

— Mon cher, lui dit ce dernier, je suis

chargé par notre ambassadeur de t'inviter à venir ce soir chez lui... Il donne un concert magnifique; et quand tu sauras que Zambinella y sera...

— Zambinella!... s'écria Sarrasine en délire à ce nom. Mais si vous êtes mes amis, toi, Vien, Lauterbourg et Allegrain, vous me prêterez votre assistance pour un coup de main après la fête...

— Il n'y a pas de cardinal à tuer, pas de...?

— Non, non, dit Sarrasine. Je ne vous demande rien que d'honnêtes gens ne puissent faire...

En peu de temps, le sculpteur disposa tout pour le succès de son entreprise. Il arriva l'un des derniers chez l'ambassadeur, mais il y vint dans une voiture de voyage attelée de chevaux vigoureux menés par l'un des plus entreprenans *veturini* de Rome. Le palais de l'ambassadeur étant plein de monde, ce ne fut pas sans peine que le sculpteur, inconnu à tous les assistans, parvint au salon où dans ce moment Zambinella chantait.

— C'est sans doute par égard pour les cardinaux, les évêques et les abbés qui sont ici, demanda Sarrasine, qu'*elle* est habillée en

homme et qu'elle a une bourse derrière la tête, les cheveux crépés et une épée au côté...

— Elle!... qui elle?... répondit le vieux seigneur auquel s'adressait Sarrasine.

— La Zambinella!...

— La Zambinella?... reprit le prince romain. Vous moquez-vous? D'où venez-vous? Est-ce qu'une femme est jamais montée sur les théâtres de Rome? Et... ne savez-vous pas par quelles créatures les rôles de femme sont remplis dans les états du pape? C'est moi, monsieur, qui ai doté Zambinella de sa voix!... J'ai tout payé à ce drôle-là, même son maître à chanter... Eh bien! il a si peu de reconnaissance du service que je lui ai rendu qu'il n'a jamais voulu remettre les pieds chez moi!... Et cependant — s'il fait fortune — il me la devra tout entière...

Le prince Chigi aurait pu parler, certes, long-temps: Sarrasine ne l'écoutait pas. Une affreuse vérité avait pénétré dans son âme..... Il était frappé comme d'un coup de foudre. Il resta immobile, les yeux attachés sur le prétendu chanteur...

Son regard flamboyant eut une sorte d'in-

fluence magnétique sur Zambinella, car ce dernier finit par détourner furtivement la vue vers Sarrasine, et alors sa voix céleste s'altéra. — Il trembla!...

Un murmure involontaire, échappé à l'assemblée, qu'il tenait comme attachée à ses lèvres, acheva de le troubler, et il s'assit, discontinuant son air.

Le cardinal Cicognara, qui avait épié du coin de l'œil la direction que prit le regard de son protégé, aperçut alors le Français. Se penchant à l'oreille d'un de ses aides-de-camp ecclésiastiques, il parut demander le nom du sculpteur. Quand il eut obtenu la réponse qu'il désirait, il contempla fort attentivement l'artiste, et donna des ordres à un abbé, qui disparut avec prestesse.

Cependant Zambinella, s'étant remis, recommença le morceau qu'il avait interrompu si capricieusement, mais il l'exécuta mal; et refusa, malgré toutes les instances qui lui furent faites, de chanter autre chose. Ce fut la première fois qu'il exerça publiquement cette tyrannie capricieuse, qui, plus tard, ne le rendit pas moins célèbre que son talent.

— C'est une femme!... dit Sarrasine, se

croyant seul. Il y a là-dessous quelque intrigue secrète. Le cardinal Cicognara trompe le pape et toute la ville de Rome !...

Aussitôt le sculpteur sortit du salon; et, rassemblant ses amis, il les embusqua dans la cour du palais. Quand Zambinella se fut assuré du départ de Sarrasine, il parut recouvrer quelque tranquillité.

Vers minuit, après avoir erré dans les salons, en homme qui cherche un ennemi, le *musico* quitta l'assemblée; mais au moment où il franchissait la porte du palais, il fut adroitement saisi par des hommes qui le bâillonnèrent avec un mouchoir et le mirent dans la voiture louée par Sarrasine.

Glacé d'horreur, Zambinella resta dans un coin sans oser faire un mouvement. Il voyait devant lui la figure terrible de l'artiste, qui gardait un silence de mort. Le trajet fut court. Zambinella, enlevé par Sarrasine, se trouva bientôt dans un atelier sombre et nu.

Le chanteur, à moitié mort, demeura sur une chaise, osant à peine regarder une statue de femme, dans laquelle il reconnut ses traits..... Il ne proféra pas une parole; mais ses dents claquaient. Il était transi de peur.....

Sarrasine se promenait à grands pas. Tout à coup il s'arrêta devant Zambinella.

— Dis-moi la vérité?..... demanda-t-il d'une voix sourde et altérée. Tu es une femme!... Le cardinal Cicognara...

Zambinella, tombant à genoux, répondit en baissant la tête...

— Ah! tu es une femme!... s'écria l'artiste en délire; car même un...

Il n'acheva pas.

— Non, *il* n'aurait pas tant de bassesse.

— Ah! ne me tuez pas!..... s'écria Zambinella, fondant en larmes. Je n'ai consenti à vous tromper hier que pour plaire à mes camarades, qui voulaient rire...

— Rire!... répondit le sculpteur d'une voix qui eut un éclat infernal. Rire!... rire!... Tu as osé te jouer d'une passion d'homme... toi?...

— Oh! grâce! répliqua Zambinella.

— Je devrais te faire mourir!... cria Sarrasine en tirant son épée par un mouvement de violence. Mais, reprit-il avec un dédain froid, en fouillant ton être avec un poignard, y trouverais-je un sentiment à éteindre, une

vengeance à satisfaire? — Tu n'es rien..... Homme ou femme, je te tuerais; mais.....

Sarrasine fit un geste de dégoût, qui l'obligea de détourner sa tête, et alors il regarda la statue...

— Et c'est une illusion!... s'écria-t-il.

Puis se retournant vers Zambinella:

— Un cœur de femme était pour moi un asile, une patrie... As-tu des sœurs qui te ressemblent?... Non. — Eh bien, meurs!—Non, tu vivras; car te laisser la vie, c'est te vouer à quelque chose de pire que la mort... Ce n'est ni mon sang ni mon existence que je regrette, c'est l'avenir!... c'est ma fortune de cœur!... Ta main débile a renversé mon bonheur. — Quelle espérance puis-je te ravir pour toutes celles que tu as flétries? — Tu m'as ravalé plus bas que toi... *Aimer, être aimé!...* sont désormais des mots vides de sens pour moi — comme pour toi. — Sans cesse je penserai à cette femme imaginaire en voyant une femme réelle.

Il montra la statue par un geste de désespoir.

— J'aurai toujours dans le souvenir une

harpie céleste qui viendra enfoncer ses griffes dans tous mes sentimens d'homme, et qui signera toutes les autres femmes d'un cachet d'imperfection!... Monstre! toi qui ne peux donner la vie à rien, tu m'as dépeuplé la terre de toutes ses femmes!...

Sarrasine s'assit en face du chanteur épouvanté. Deux grosses larmes sortirent de ses yeux secs, roulèrent le long de ses joues mâles et tombèrent à terre, — deux larmes de rage, deux larmes âcres et brûlantes.

— Plus d'amour... je suis mort à tout plaisir, à toutes les émotions humaines...

A ces mots il saisit un marteau et le lança sur la statue avec une force si extravagante qu'il la manqua... Il crut avoir détruit ce monument de sa folie, et alors il reprit son épée et la brandit pour tuer le chanteur.

Zambinella jeta des cris perçans.

En ce moment trois hommes entrèrent, et soudain le sculpteur tomba percé de trois coups de stylet.

— De la part du cardinal Cicognara!... dit l'un d'eux.

—C'est un bienfait... digne d'un chrétien... répondit le Français en expirant.

Ces sombres émissaires apprirent à Zambinella l'inquiétude de son protecteur, qui attendait à la porte dans une voiture fermée, afin de pouvoir l'emmener aussitôt qu'il serait délivré.

—Mais, me dit la comtesse de F***, quel rapport existe-t-il entre cette histoire et le petit vieillard que j'ai vu chez les Lanty?...

— Madame, le cardinal Cicognara se rendit maître de la statue de Zambinella et la fit exécuter en marbre. Elle est aujourd'hui dans le musée Albani. C'est là qu'en 1791 la famille Lanty la retrouva. Elle pria Girodet de la copier; et ce portrait qui vous a montré Zambinella à vingt ans un instant après l'avoir vu centenaire, lui a servi plus tard pour son Endymion, dont vous avez pu reconnaître le type dans l'Adonis...

— Mais ce Zambinella?

— Ne saurait être, madame, que le grand-oncle de Marianina!... Vous devez concevoir maintenant l'intérêt que madame de Lanty

peût avoir à cacher la source de son immense fortune, car elle provient...

— Assez! dit-elle en me faisant un geste impérieux.

Nous restâmes pendant un moment plongés dans le plus profond silence.

— Hé bien?... lui dis-je.

— Ah! s'écria-t-elle en se levant et se promenant à grands pas dans la chambre.

Elle vint me regarder, et me dit d'une voix altérée :

— Vous m'avez dégoûtée de la vie et des passions pour bien long-temps... Au monstre près, tous les sentimens humains ne se dénouent-ils pas ainsi?... par d'atroces déceptions... Mères, des enfans nous assassinent, ou par leur mauvaise conduite, ou par leur froideur; épouses, nous sommes trahies; amantes, nous sommes délaissées, abandonnées. — L'amitié!... Existe-t-elle? — Demain je serai dévote. Quand l'avenir du chrétien serait encore une illusion, au moins elle ne se détruit qu'après la mort. — Laissez-moi seule.

— Ah! lui dis-je, vous savez punir...

— J'aurais tort ?...

— Oui, répondis-je avec une sorte de courage; car en achevant cette histoire, assez connue en Italie, je puis vous donner une haute idée des progrès faits par la civilisation actuelle .. Il n'y a plus de ces malheureuses créatures.....

La Comédie du Diable.

I.

L'INTROIT.

Ce soir-là, la fête avait paru des plus belles à tous les invités. La salle à manger était éclairée par dix-huit cents lustres, portant douze cents becs d'un gaz rose qui sentait la vanille. Le couvert avait été mis pour trente-deux mille conviés. La table, représentant un serpent, se déployait en longs plis et replis; tan-

tôt se roulant en ligne droite, tantôt se courbant en légers anneaux; élégante, sinueuse, flexible, elle allait, de-çà, de-là, remplissant tous les vides, multipliant ses nœuds; capricieuse comme un jeune chat qui joue dans l'appartement de sa maîtresse, elle courait en tous sens, se glissait partout; et, se croisant sans cesse, venait enfin reposer sa tête magnifique à l'une des extrémités de la vaste salle dans laquelle rugissait cet immense banquet.

Les milliers de plat d'or et d'émail qui couvraient cette table merveilleuse étincelaient comme des écailles; et deux énormes amphores, faites d'un seul rubis, flambaient à sa tête comme les yeux sanglans d'un boa.

Puis, là précisément s'élevait un dais fastueux.

Cherchant dans un vain simulacre des consolations aux douleurs de sa défaite et de l'exil, l'orgueil du maître de la maison l'avait poussé à en faire construire le dôme à l'image du firmament.

Un diamant de très-belle eau, et huit cents millions de fois plus gros que le *régent*, y tenait la place du soleil. Jupiter et Saturne étaient deux saphirs d'une assez belle gros-

seur. Le diamètre des pierres précieuses qui figuraient les étoiles fixes et le fretin des planètes variait entre le diamètre du lustre de l'Opéra et celui d'un fromage de Hollande. La lune était comme une opale du dernier ordre; et la terre, représentée par une escarboucle médiocrement luisante, aurait produit peu d'effet.

Ce dôme était suspendu en l'air par un fil imperceptible et d'un métal divin. Dieu l'avait voulu ainsi. Irrité de la présomption de l'ange rebelle, il avait ordonné que ce monument menaçât toujours la tête de Satan en la couronnant. Celui-ci, bon diable, mais incorrigible, débitait à ce sujet force plaisanteries. Il disait que ce jeu d'enfant sentait l'épée de Damoclès de dix mille lieues; était une pauvre imitation déshonorante pour le créateur de toutes choses; et qu'il en avait espéré du nouveau. Dieu ne l'écouta pas plus qu'on n'écoute le public du Théâtre-Français quand il siffle *Hernani;* le diable fut donc tenu au régime classique; car personne ne peut avoir du nouveau, ni le public, ni Satan, ni l'autre.

Toutefois, le démon était assis sur son trône de feu, assez peu soucieux de la chute de son

dôme, tout prêt même à le lancer dans l'espace avec une chiquenaude s'il avait fait mine de bouger. Il cachait sous de longues paupières rouges ses yeux ardens comme des fournaises; puis il sifflait du bout de ses lèvres pâles : *J'ai du bon tabac dans ma tabatière!...* Mais il était visiblement distrait et ennuyé, quoiqu'il jouât nonchalamment avec un éventail fait avec les secondes plumes de la tête de neuf millions de colibris.

Cependant le souper avait été assez animé. Adam, assis à la seconde place d'honneur en qualité de président d'âge, avait pris soin de tout le monde. Cléopâtre, que nous nous représentons, par parenthèse, comme une héroïne de cinq pieds six pouces, Cléopâtre, petite, frêle, noirâtre, rieuse et colère, faisait des agaceries à Frédéric-le-Grand qui racontait une de ses amourettes à Alcibiade; le père Lachaise avait volé le verre de Socrate; Confucius s'était moqué de Voltaire; saint Augustin disait mille gaudrioles, et Cornélie la mère des Gracches venait d'avouer que ses enfans n'étaient pas de son mari.

Tout cela et bien d'autres choses encore dont il ne serait pas décent d'instruire les

mortels, n'avaient pas déridé le front soucieux de l'amphitryon. Son ennui glaçait les plus ivres et son silence pesait aux plus déterminés. Tout à coup, sortant de sa rêverie, il se dit avec résolution :

— Par le nom de Dieu! il faut que je m'amuse.

A ces mots tout l'enfer tressaillit, et les gardiens des demeures célestes armèrent leur fusil à piston.

Le diable, enchanté de l'effet qu'il avait produit, étendit sa main blanche et maigre comme celle d'un jeune débauché. D'un signe, il ordonna le silence; et, parlant à ses sujets de cette voix puissante à laquelle il peut prêter le son retentissant de la trompette et les sourds gémissemens des volcans, de cette voix qu'il fait parfois éclater comme les foudres, et qu'il adoucit souvent jusqu'aux sons fugitifs de la harpe éolienne, il dit en souriant :

— Mes Damnés,

Voilà tout à l'heure quelques millions de siècles que j'habite cette retraite s'il faut en croire M. Cuvier, et il n'y a guère que deux

ou trois cents ans qu'il m'a pris fantaisie d'avoir un théâtre. Cependant, l'accroissement prodigieux de la population de mes états, surtout depuis l'invention de la poudre, la découverte du Nouveau-Monde, l'imprimerie, les jésuites, la loterie, l'acétate de morphine, les maisons de jeu et le choléra-morbus m'avaient fait ajourner mes projets d'amusement. Mais, si mes ministres veulent se contenter de vingt-sept sinécures outre leur portefeuille, si mes conseillers d'état ne mangent pas à plus de quinze râteliers, certain que mes chefs de bureau se contenteront de trente millions d'épingles, leurs femmes de trois amans et de vingt châles de Cachemire par nuit, et que mes expéditionnaires continueront à travailler vingt-quatre heures par jour pour cent écus d'appointemens, je puis aujourd'hui, grâce à ces heureuses réformes, ô mes damnés! m'occuper de mes plaisirs et des vôtres. Je veux donc qu'on m'élève une salle de spectacle, qu'on me fasse des pièces, et qu'on joue la comédie chez moi...

Cette petite allocution, quoiqu'assez peu

remarquable, fut couverte de bravos par l'assemblée; on alla jusqu'à ces trépignemens que font les admirateurs des ballades modernes; et Satan, se couchant alors sur un canapé comme la femme d'un ministre de huit jours, dit nonchalamment :

— Voyons, comment nous y prendrons-nous ?

— Je demande la direction du théâtre!... s'écrièrent une foule de voix ardentes comme celles des chiens impatiens qui hurlent et bondissent autour d'un cerf qu'on éventre.

— La direction! la direction! s'écriait un Édile chargé dans son temps de vider les sentines de Rome.

— La direction! disait un capitaine de hussards fait au tour, et qui aimait prodigieusement les petites filles.

— La direction! criait un autre qui jouait de la viole d'amour comme sainte Cécile.

— La direction! glapissait astucieusement un gros père qui n'était plus maître de chapelle.

Mais par dessus tout on entendait un vaudevilliste crier avec un accent gascon qui l'au-

rait trahi même à Toulouse : — La direction ! la direction !

—Silence, silence, dit aussitôt le souverain ; je ne veux pas de faillite dans mon empire ! Vous seriez tous ruinés dans six mois.

— Approchez, reprit-il en s'adressant à un de ses sujets, approchez, vous qui avez l'air de comprendre l'affaire, expliquez-vous :

Toutes les voix s'apaisèrent soudainement, et il ne resta plus que deux candidats.

Le premier qui s'avança était un petit damné, à l'air décidé, tenace, intelligent, flexible comme un osier, impertinent comme un intendant de princesse.

— Je prends l'entreprise de votre théâtre, dit-il rapidement. Je ferai construire une salle où tout le monde sera gêné, ce qui ressemble absolument à une salle où il y a beaucoup de monde ; j'achèterai tous les bons petits acteurs de l'enfer ; je ferai faire mes pièces par un de mes camarades de pension ; et pour subvenir à toutes ces dépenses, je créerai six cent mille actions...

Il allait continuer lorsqu'une cruche d'agate pleine de vin de Malaga lui tomba sur la nuque et lui coupa la parole.

La police de l'enfer chercha le coupable, et comme elle a d'honnêtes gens qui font avec assez d'habileté le métier d'espion, deux démons amenèrent au pied du trône une espèce de spectre qui criait avec rage:

—Des actions..., ah! ah! des actions...! ah! tu veux créer des actions!...

Satan ordonna qu'on lui passât des lames de canif entre les ongles et la chair pour lui apprendre à ne plus troubler ses audiences; mais quelqu'un l'ayant reconnu pour un ancien actionnaire de la plupart des entreprises faites en France, et pour un des souscripteurs du Champ-d'Asile, il fut gracié à l'instant.

La vigueur du coup de cruche avait tellement étourdi l'orateur, qu'on fut obligé d'écouter un second candidat.

Celui-ci, plus doux, grassouillet et blond, l'air demi-libertin, demi-benêt, dit à voix basse et patelinement:

— Sire, vous ferez construire une salle, vous paierez les costumes, vous paierez les décorations, vous paierez l'éclairage, vous paierez la garde, vous paierez l'orchestre, vous paierez les chœurs, vous paierez les acteurs,

vous paierez les danseuses, vous paierez les contrôleurs, vous paierez l'administration, vous me donnerez neuf cent cinquante millions, et je me charge de votre théâtre.

Ce projet parut assez sage et assez économique aux ministres du Diable, et le petit homme fut nommé directeur à l'unanimité.

Les conviés admirèrent la sagesse du gouvernement.

— Maintenant, dit Satan, il me faut un architecte.

Cette fois, le concours fut moins bruyant. Les aspirans se divisèrent en deux partis. Quelque nombreux qu'ils fussent, sentant tous qu'il n'y avait qu'une idée de chaque côté, les deux sectes nommèrent leur député chargé de la représenter tout entière.

Le plus âgé des deux champions fut écouté le premier.

Quoique vieux, il était moins blanc que poudré. Les damnés devinèrent qu'il avait eu des ailes de pigeon; mais les diablotins les lui avaient coupées en haine du Saint-Esprit. Il avait sauvé sa queue. Du reste, il portait un habit gris-noisette à revers plats, un gilet d'indienne bordé de pluche, la culotte courte en

drap de soie, les bas chinés et les souliers à boucles, même dans l'enfer!... Il avait gardé sa vie, autant qu'un mort peut la garder, pour ne pas changer ses habitudes.

Il mit des lunettes qui n'étaient pas à branches, et qui lui pinçaient horriblement le nez, puis, il laissa tomber ces doctes paroles :

— Et d'abord je disposerai quatre murs en parallélogramme. Sur un soubassement élevé de quelques marches, j'établirai, en dehors du principal corps de bâtiment, un portique simple sur les côtés et double sur les façades. Les colonnes d'ordre dorique supporteront un entablement des plus riches. Aux deux façades, s'élèvera un fronton couvert de magnifiques sculptures, et je ferai régner autour du monument une frise où nous représenterons les jeux gymniques des anciens ; nous y mêlerons quelques usages modernes, mais nous aurons soin de donner à nos personnages le costume antique, comme plus gracieux et le seul convenable aux monumens d'un style sévère.

—Oh! oh! dit Satan qui écoutait l'artiste attentivement ; ceci ressemble au Parthénon, comme deux gouttes d'eau.

— Parbleu! je le crois bien! s'écria notre architecte triomphant.

Il n'avait pas achevé son exclamation, que le Diable avait déjà tiré quelques plumes de son éventail. Il les roula sur son petit doigt avec une adresse incroyable, leur donna la forme d'un bonnet de coton; puis, en coiffa soudain l'architecte stupéfait, en lui disant:

— Allez vous coucher.

Le malheureux se retira épouvanté, car en passant devant le corps de ses antagonistes, il fut salué par le cri unanime de

— *Rococo!*... Mot assez en usage parmi les jeunes élèves de l'École d'Architecture.

Celui qui s'approcha, plus jeune, mais plus gothique, avait quelque chose d'étrange; son air, qu'on aurait cru d'abord original, n'était que désagréable. Sa barbe, plus pointue que celle d'un bouc de Cossyre ou d'un juif polonais, sa moustache, fort bien copiée sur un portrait de Vandyk, juraient à qui mieux mieux avec un costume de dandy. Il salua à peine le Diable et lui tint ces propos avec assurance et d'une voix haute, comme un missionnaire qui prêche ou un acteur qui chante.

— Ce sera une magnifique façade, trois portes en ogive, une principale et deux latérales... des faisceaux de petites colonnes élancées jusqu'au sommet de l'édifice... des milliers de petites niches, avec des milliers de statues... des rosaces légères comme des toiles d'araignée... deux espèces de tours avec des escaliers à jour travaillées comme de la dentelles... C'est bien!... Nous entrons!!! Une nef principale... deux bas côtés... monument triste et mélancolique!!... Les formes grêles des piliers se perdent dans une douce obscurité, se réunissent au cintre de ma voûte et pendent comme des branches sur la tête des assistans... Les anfractuosités de mes coupes intérieures distribuent avec harmonie les masses de lumière que je laisse pénétrer par des fenêtres à vitraux qui ne peuvent s'ouvrir!..... C'est bien... nous continuons.....

—Non pas, non pas, s'écria Satan. Que me proposez-vous là! Je suis le Diable, c'est vrai; mais, dans ma position, il y a encore des choses qui sont de très-mauvais goût. Je ne veux pas faire jouer la comédie dans une église.

Il dit, et fit enlever le second concurrent,

en ordonnant qu'on le rasât à sec avec un sabre ébréché.

Par aventure, un théophilantrope, qui avait entendu les dernières paroles du Diable, trouva son scrupule des plus misérables, et se prit à hausser les épaules.

Le Diable s'en aperçut, le regarda de travers et lui souffla dans le nez. Cette caresse royale procura au critique un éternuement qui dura trois mille ans; mais il y avait près de lui un démon chargé de lui dire à tout moment :

— Dieu vous bénisse.

Les architectes et le théophilantrope avaient disparu, lorsque Satan guignant de l'œil un certain damné qui avait l'air plus spirituel que savant, lui dit brusquement :

— Qui es-tu?

— Je suis marquis, répondit l'interpellé.

— Bien, dit Satan, tu me feras une salle de spectacle.

— Je la ferai, reprit le marquis.

— Je veux, ajouta le maître, qu'on y voie de partout, qu'on y soit assis à l'aise, qu'on entende et qu'on y respire. Va!...

— C'est une pensée diabolique!... se dit le damné.

Aussitôt le démon Astaroth prit le nouvel artiste entre le pouce et l'index, comme fait d'une bille un jeune écolier, et le lança dans un cabinet de travail, où se trouvaient disposés des compas, des règles, de l'encre de Chine et du très-beau papier d'Annonay.

Pendant que ces choses se passaient Satan avait entendu de sourds murmures, mais actifs, qui circulaient dans l'assemblée. Des groupes s'étaient formés et de vives interpellations avaient été échangées.

Le diable comprit l'orage qui allait éclater. Promenant un regard satisfait sur ces symptômes de désordre, il retint un moment les paroles qu'il allait dire, comme pour en accroître l'effet; puis, bien assuré de ne rien perdre du tumulte qu'il allait allumer, il jeta ces mots dans l'assemblée :

—Quel genre jouera-t-on sur mon théâtre?

La phrase n'était pas achevée qu'il s'opéra un mouvement inouï. Des milliers de voix s'écrièrent en même temps; des milliers de mains agitant des manuscrits s'élevèrent ensemble; des auteurs se haussèrent sur la pointe des orteils; les uns jetant leurs voisins par terre; la plupart volant à ceux qui étaient devant eux

habits, esprit, idées, pain, pensions, et même dérobant des calomnies, quelques-uns même filoutant ceux qui voulaient passer à côté, tous crachant les uns sur les autres, s'arrachant à belles dents des pages de romans, des pointes, des couplets, des sujets, des vers bien frappés, des pensées libérales et des allusions, se démenant, se battant, tombant, se relevant et criant toujours :

— *Moi! moi! moi! moi! moi!...*

—Bravo, bravo, disait Satan, le *genus irritabile* n'a pas changé. O mes bons humains, quelle chair à damnés vous serez toujours!

— Jette ton bâton de commandement dans cette mêlée!... ajouta-t-il en s'adressant à Astaroth; et annonce à tous ces pieds-plats que je vais juger leurs droits et prononcer sur leurs mérites. Qu'ils parlent!... Je choisirai le genre le plus digne d'un théâtre national.

Astaroth obéit aux ordres de son maître, et la troupe orageuse devint immobile comme le parterre de l'Opéra quand la Taglioni danse.

—Attendu que ces gueux-là sont menteurs comme des marchands de salade, dit Satan à son ministre, charge quelque damné de répondre à leurs plaidoyers et de me présenter

des conclusions motivées... Tâche sur toute chose qu'on me fasse une opinion juste, ou je te force à manger des tartines de fromage fondu à la chandelle.

Astaroth tira de son gousset un filet en épervier, qu'il lança très-adroitement sur cette foule attentive. Il comptait y pêcher quelque grand homme, pour en faire l'avocat du Diable; mais les damnés de quelque force s'étant depuis long-temps retirés près de Satan pour rire avec lui, tous ceux qui restaient se trouvèrent si petits qu'ils glissèrent comme des ablettes entre les mailles d'un filet.

Un seul damné resta néanmoins dans l'épervier, non pas tant à cause de sa taille qu'à cause de ses formes anguleuses et saillantes. Au moment où le filet allait revenir à vide, il se trouva retenu par une oreille; et Astaroth, trop heureux de n'être pas pris au dépourvu, l'ayant installé sans lui faire prêter serment, l'audience fut ouverte.

Un *monsieur* se présenta d'abord à la barre.

Le petit damné ricanant dirigea sur lui ses yeux de chat-tigre; et, s'appuyant les coudes sur la table et le menton dans les mains, il

se mit à l'écouter, comme le reste de l'assemblée.

Ce monsieur, qui était doué d'un habit noir galonné de vert, balança agréablement sa tête touffue comme le chien caniche d'un invalide, promena circulairement sur les auditeurs un regard académique, s'essuya la bouche avec le coin d'un mouchoir de batiste, toussa; puis, aspirant l'air *ad exemplar* d'un soufflet de forge, il commença :

Messieurs,

— Je viens plaider devant vous la cause de Corneille, de Racine et de Voltaire...

— Elle est jugée, jugée, archi-jugée. Plaide la tienne!

Une voix aigre et perçante, capable de dominer le tumulte de cent mille applaudissemens, la voix du petit damné avait fait cette interruption.

Les yeux du monsieur se tournèrent sur l'avocat avec un courroux d'orateur indigné, mais dédaigneux; puis, les reportant avec calme et fierté sur Satan, il reprit sa phrase

avec une voix plus imposante et un sourire de mépris superbe :

— Je viens plaider devant vous la cause de Corneille, Racine et Voltaire...

— Jugée ! cria la même voix, plus perçante et plus aigre qu'elle ne l'était la première fois.

Les joues de l'orateur s'enflèrent comme celles d'un Eurus du Puget. Ses yeux, semblables à ceux d'un crapaud à qui l'on met du tabac sur le dos, sortirent de leur orbite, et il allait demander justice de tant d'insolence, lorsque Satan lui dit :

— Je crois qu'il a raison. Plaidez votre cause.

Le monsieur stupéfait recommença alors d'une voix altérée par la colère :

—*Academicinus sum!...*

—*Academicus*, ignorant!... reprit le même diable avec son fausset impassible et implacable.

L'orateur résolu, ne tint compte de l'interruption et continua :

— En cette qualité j'ai fait des tragédies...

— Des dupes qui ont pris cela pour des tragédies, imbécile ! répliqua l'impertinent soprano.

— Et je suis devenu un homme dont le nom...

—Est celui d'un sot, cria le petit damné en sautant comme feu Mazurier, sur la table qui se trouvait devant lui.

Le monsieur au comble de la fureur allait tirer l'épée que portent les immortels, lorsque le damné grimpa, comme un chat, sur une petite tribune qu'il avait élevée avec des plumes et du papier. Ce frêle monument, soutenu par six colonnes au plus, ne durait qu'un instant, et se recommençait aussitôt de lui-même; le damné, qui en occupait le sommet, voyant accourir son ennemi, prit soixante volumes in-8°, qui étaient à sa droite, les lança vigoureusement à la tête du Quarante, et l'enterra complètement sous ses œuvres complètes.

Un sourd gémissement sortit de la tombe, et l'enfer entendit le cadavre, qui avait joué, sur terre, le rôle d'homme de génie, murmurant ces mots :

— Infâme journalisme!

Le damné feignant de pleurer comme un Hollandais qui a bu trop de bière, se prit à dire pendant qu'on emportait le classique:

— Terre, sois-lui légère!...

Quelques autres de la même espèce se présentaient déjà lorsque l'infatigable interrupteur, leur coupant la parole avant qu'ils eussent ouvert la bouche, s'écria rapidement :

—Satan, Satan !... n'écoute pas ces faquins, ces marchands de guenilles, littérateurs copistes, domestiques impertinens qui imitent et gâtent dans l'antichambre les bonnes manières de leurs maîtres. Ils te diront de jouer la tragédie comme ils la font. Voici leurs pièces !...

Un père-noble, tyran ou conspirateur, un jeune gaillard, amoureux contre l'autorité de son papa, une princesse qui parle vertu et donne des rendez-vous à son amant, un traître qui écoute derrière les cloisons, une femme entre cinq et six pieds de haut, qui trahit son mari, ou qui le rosse, un vieillard qui est la vertu même et qui lit dans l'avenir, un ami dévoué comme le pilote d'un requin, cinq ou six gamins, spadassins, amis intimes qui ne savent aucun des secrets de leurs camarades, alguazils, conjurés, juges, officiers vertueux ou gens à pendre *ad libitum;* dix-huit cents vers mal rimés, deux cents antithèses, cent pensées fausses, trois cents plagiats, quatre cents réminiscences, une toge, des laticlaves, un

pallium, une paire de cothurnes, un poignard, un verre de poison et un palais de marbre; je veux être pris pour un académicien ou pour un de ces critiques habitués à faire des plaies et à les lécher afin de les envenimer, si cette canaille te donne autre chose pour ton argent.

— Que veux-tu donc que j'en fasse? demanda Satan.

— Allonge-leur les oreilles de quinze pouces, de façon qu'elles leur tombent sur le nez, et qu'ils ne puissent parler sans les mordre à belles dents; loge-les ensemble, force-les de s'embrasser sans s'égratigner, et fais-leur apprendre le rudiment jusqu'à la règle *asinus asinum fricat.*

— Approuvé l'arrêt! s'écria Satan.

Et la barre fut ouverte à de nouveaux orateurs.

— Nous voici, nous voici!... dit en se présentant audacieusement une foule turbulente de jeunes hommes.

— Qu'est-ce que c'est que ça?... dit Satan qui n'en connaissait pas un.

— C'est le DRAME! répondit le petit damné. Écoutons, voici l'orateur ordinaire de la troupe qui va parler.

— Nous te ferons une *centilogie* large et puissante; les siècles reconstruits surgiront devant toi avec leurs mœurs, leur langage, leurs intérêts et leurs costumes, leurs costumes qui, à eux seuls, ressuscitent les siècles. Foin de ces pièces où la passion, sous un nom d'homme, agit seule et crée des héros qui sont des types et non pas des individus. Notre drame dédaigne les idéalités. Il crée par la *Palingénésie!...* va chercher les morts dans leur tombe, et par un mystérieux galvanisme les ranime et les fait revivre. La vérité prend la place de l'imagination. La vérité sera la muse de la jeune poésie. Nous voici! nous voici!...

Le diable, qui aime assez la jeunesse, dit en regardant son avocat:

— Ceci, quoiqu'un peu obscur et un peu fat, ne me paraît pas absolument bête.

— Pas absolument, dit le damné avec indolence, mais tu n'as pas le temps d'attendre; et ces gaillards-là te tiendraient toujours au futur contingent.

Puis, s'adressant à l'orateur qui était en tête, il lui dit sèchement, en le renvoyant du geste:

— Préface, va te faire pièce!...

— Nous en avons fait!... s'écrièrent quelques voix.

Et tout aussitôt trois ou quatre manuscrits apparurent sur le flot noir des jeunes dramaturges.

— Je vous reconnais!... dit l'avocat du diable en ôtant le bonnet qu'il n'avait pas. Bonjour, Shakespeare; bonsoir, Caldéron; adieu, Ronsard!... Vive Dieu, pasques Dieu! mes petits amis, vous avez réimprimé des chroniques en les interlignant par des noms d'hommes!...

Ayant dit, le petit damné grinçant des dents et l'écume à la bouche se dressa aussitôt de toute sa petite hauteur; puis, tremblant de colère comme une feuille de peuplier sous un vent de S. O., il lança cette terrible allocution aux petits grands hommes qui se broyaient du génie et s'en entre-barbouillaient *incognito:*

— Ingrats, dont j'ai caché la misère, ah! vous avez fait des pièces?... Chroniqueurs qui avez rendu votre langue rude comme celle d'un chat! Traducteurs mal avisés, phraséologues sans idées, capacités à ballades, génies à triolets, je vous renie! Satan, Satan, il faut les punir exemplairement. Coupe-leur les deux mains et qu'ils soient forcés d'écrire avec

leur ventre, comme fait un brave homme de ta connaissance, tu leur donneras ainsi le loisir de méditer sur ce qu'ils écrivent, et ils finiront peut-être par inventer quelque nouvelle invention! Du reste, fais-leur manger des oignons crus et du fromage à la crême mais très-épicé, pour les punir d'avoir effrontément chanté toi et Dieu, les rois et les peuples, les monarchies et les révolutions.

— Passons, dit Satan. Ah, voici des gens bien gais. Ils chantent comme des pinsons.

— Ne parlez, ne parlez pas, cria le petit damné à la nouvelle troupe qui s'approchait. Vous nous empesteriez de jeux de mots, de couplets ou de calembourgs. Vois-tu, Satan, la septième plaie de l'Égypte, les sauterelles, les rats et les grenouilles, ne sont, pour une nation, que félicité, abondance et bonheur en comparaison de tous ces gentilshommes farcis de refrains. Ce sont des harpies qui vont salissant tout ce qu'elles touchent et touchent à tout. Elles racornissent l'esprit humain et te rendraient le goût aussi mesquin que l'est celui d'un marchand de nouveautés. Fais balayer tous ces vermisseaux!... qu'on ratisse avec soin le plancher; s'il en reste un seul dans l'assem-

blée, tu ne rentreras pas les poches pleines!... Regarde?... Ils ont déjà vidé celles de Molière, de Lafontaine et de Beaumarchais. Chasse, chasse vite ces lichens, ces mousses, cette ivraie!...

Satan passa légèrement son éventail sur la tourbe de ces mirlitons qui s'étaient faits hommes, — ils disparurent comme l'éclair. Il y eut cependant un de ces enragés damnés qui s'accrocha bravement à l'éventail et parvint à en arracher une plume. Il l'emporta et s'en servit pour écrire une foule de petites pièces d'un tout petit intérêt, tenant du colibri par l'exiguité, l'éclat et l'élégance. Le bec de la plume se trouva d'or pur et valait un million.

Satan commençait à être fort embarrassé de choisir un genre, lorsque le petit avocat se leva vivement et lui dit en voyant succéder une foule non moins grande à celle qu'il venait d'expédier :

—Finissons-en. Ces gens-ci ne sont pas encore ce qu'il te faut. Résidu de tous les genres, leur littérature est une sorte de bacchanale où les esclaves commandent. Point de mélodrames!..... Étends tes regards tout là bas, là

bas, et vois ceux qui s'avancent les derniers. Adopte le principe de l'Évangile, quoique tu ne sois pas en coquetterie avec lui, et fais que les derniers soient les premiers.

Satan se trouvant en humeur d'être constitutionnel, ordonna que le vœu du damné fût accompli.

Aussitôt l'assemblée vit un magnifique cortége qui s'avança en mesure. Des femmes et des guerriers montés sur des chevaux; des chameaux, des éléphans, des chars de triomphe; des musiques guerrières, des combats tout prêts : infanterie, cavalerie, canon, vieux drapeaux; des peuples, des rois, des tentes, des villes; les paradis de toutes les religions; le matériel de toutes les civilisations : enfer, vaisseaux, houris, corvettes, prisons, esclaves, nègres, des incendies, les pompiers, des tigres avec des enfans à la gueule, des sauvages polis et des comparses sauvages; enfin, des nains, des tours de force, des houras, et peu ou point de paroles.

L'assemblée ravie applaudit avec fureur au bon goût du petit damné.

— C'est bien, c'est admirable!... dit Satan. Qu'on me joue des mimodrames. Voilà le

genre national, voilà la vraie littérature. Il ne nous manque plus que des acteurs.

— Oh! oh! Je vais t'en faire!... reprit l'infatigable avocat.

Aussitôt, tirant un lorgnon de sa poche, il parcourut la foule de damnés dont il était entouré. Puis, faisant signe à un démon de lui envoyer une grande ombre à qui un jeune polisson volait son mouchoir, il interrogea rapidement ce quidam.

— En ton vivant, quel était ton métier?

— Entrepreneur d'éclairage d'une grande ville.

— Tu n'as jamais filouté l'administration?

— Jamais.

— Tu n'as point fait faillite!

— Non.

— Tu as payé tes dettes?

— Toujours.

— Tu crois que tes enfans t'appartiennent?

— Faites des questions auxquelles je puisse répondre! Douter de Paméla!...

— Tu joueras les niais.

— A un autre!... reprit-il. Apportez-moi cette grande fille, jolie comme une Sainte-Vierge et qui fait rire un officier.

Elle arriva.

— Ton nom?... vestale!

— Maria.

— Qu'as-tu fait dans ta vie?

— J'ai quitté ma famille à quinze ans après avoir dérobé la montre de mon frère.

— Bien!

— J'ai envoyé trois amans aux galères pour crime de faux.

—Très-bien!

— J'en ai mis sept à l'hôpital.

— Parfaitement!

— Et j'ai fait onze enfans.

— Tu joueras les ingénues.

Le diable admirait la sagacité du damné; lorsque celui-ci, appelant un démon, lui donna une petite liste en lui disant de lui remettre sur-le-champ tout ce qu'il demandait.

Un instant après, le démon lui apporta un croque-mort.

— Voilà notre premier comique, dit-il.

Puis s'étant muni de trois dandys d'estaminet, de quatre boxeurs, de huit servantes d'auberge et de quelques postillons habiles:

— Voici pour les rois et les reines, les généraux et les sergens, reprit-il. La troupe est au complet.

— Fais commencer, ajouta Satan.

—Moi!... dit le damné en riant aux éclats. Tu as un directeur: qu'il marche!... s'il peut. Si je prenais sa place, qui donc se moquerait de ton théâtre et de tes acteurs?...

— Comment! dit Satan, c'est toi qui les a choisis.

— Qu'est-ce que ça fait?

— Qui es-tu donc, pour te jouer ainsi de moi?...

— Qui je suis!... dit le damné en quittant sa gaîté et reprenant sa mine de chacal. Je suis un être qui ne te craint pas!..... Quand j'étais sur la terre, on m'a crevé les yeux; on m'a arraché la langue et les ongles; j'ai eu la pierre et le mal de dents; M. Broussais m'a traité d'une fluxion de poitrine; j'ai entendu la musique de tous les imitateurs de Rossini; j'ai assisté aux séances des saint-simonistes; j'ai eu la croix de juillet; j'ai sauvé la France; j'ai été marqué à la tête tous les jours par un bourreau nommé *Timbre;* j'ai été souvent forcé de calomnier mes amis; on m'a

brûlé les jambes avec des moxas; j'ai vu les tragédies de tous les auteurs de l'empire, et je suis mort du tétanos!... J'ai tout souffert, et je te méprise.

— Attends, attends, dit le dieu des enfers: veux-tu être démon, au lieu d'être damné? tu feras du mal sans en recevoir.

— Tu es mon souverain, s'écria le damné; fais-moi démon.

Satan le toucha aussitôt du bout de l'index, et alluma sur son front une flamme bleue, immortelle; et, soudainement, le nouvel élu s'écria:

— Ah! j'ai un brasier dans le cœur.

— Je suis ton Dieu, dit Satan, en riant à son tour..... Viens, ambitieux, partager mes plaisirs.

Pendant ce temps, les laquais avaient distribué des liqueurs aux conviés, l'administration théâtrale s'était organisée; un censeur avait été ordonner aux auteurs de la pièce de ne point parler en mal des crimes, vu que cela pourrait blesser quelqu'un de la compagnie, mais il leur livra la création entière.

Satan déclara qu'il serait enchanté de voir ce qui se passait sur la terre: et cinq mi-

nutes après sa royale parole, la salle était bâtie, les décorations peintes, la pièce faite et apprise; l'orchestre prit place et joua l'ouverture.

Les sept maîtresses de Satan vinrent avant la cour, saluèrent tout le monde et particulièrement Napoléon et Louis XVIII qui avaient fait prendre deux stalles; puis, l'assemblée attendit avec impatience l'arrivée de Satan et de sa femme.

REPRÉSENTATION ÉTERNELLE.

Il y avait trente-deux milliards de damnés au parterre; et, dans les loges, un nombre incommensurable de bonnes diablesses. Si le vent de leurs voix avait été dirigé vers la terre quand ils se mirent à hurler en attendant le lever du rideau, le courant d'air produit par le souffle de leur conversation aurait pu faire

dévier le globe et le lancer dans l'espace comme une bulle de savon. Ils étaient heureusement dans les caves de l'univers; et la manière dont leur gîte avait été bâti prouvait bien énergiquement la sagesse divine!...

Le rideau représentait Satan vainqueur de Dieu. Cette flatterie ne surprit personne. Tous les damnés avaient été, chacun dans leur patrie respective, habitués à se proclamer de grands guerriers, et à moissonner force lauriers en temps de paix.

L'assemblée lut avec plaisir cette inscription peinte sur le fronton de la scène:

VIVAT RIDENDO MALIS!...

Les acteurs tardant à lever la toile, les diables se mirent tous à hurler, et les musiciens, dont le moindre instrument était un orgue aussi gros que celui de Notre-Dame, obéirent au majestueux beuglement de cinquante milliards de spectateurs.

—Le *Dies iræ!*... le *Dies iræ!*... criaient-ils tous en riant.

Le *Dies iræ* était leur *Parisienne*, à eux;

leur *Marseillaise*... leur *Vive Henri IV!*... leur chant national, leur *God save the King!*...

Aussi, à chaque strophe, répondirent-ils par des battemens de pied sur le plancher, par des cris de joie, et par des interpellations ironiques adressées au paradis.

— Oh! oh! dit l'archange Michel, quel tapage font-ils donc là-bas, les forçats du bon Dieu!... N'ont-ils pas honte de rire et de s'amuser!... Si je vais à eux...

— Et, laissez-les!... ces pauvres diables!... lui dit l'ange Raphaël.

Satan arriva en habit de garde national. La reine se plaça près de lui. La reine, c'était la Mort: elle n'était pas jolie; mais elle avait des plumes sur la tête, une robe de mousseline blanche et une collerette fort simple. Avec l'air gracieux d'une souveraine, et ce rire benin que vous lui connaissez, elle salua ses sujets.

—*Vivat!*... crièrent-ils tous.

— Elle a des gants de coton!... dit une vicomtesse factieuse.

— Par économie, ma chère!... lui répondit l'une des plus jolies filles de l'Olympe, venue là par curiosité.

Les trois coups de canon ayant été tirés, la toile se leva.

La scène était cachée par une grande affiche de papier jaune sur laquelle ces mots avaient été imprimés en majuscules hautes de dix-sept cents coudées, au moyen d'une presse mécanique et à vapeur que le souffle d'un enfant mettait en mouvement:

FARCES CLASSIQUES.

Le cardinal Mazarin se présenta devant le trou du souffleur. L'*homme rouge* était habillé tout en percale blanche comme le pierrot des Funambules, dont il avait la veste à grandes manches et les gros boutons. Il tenait à la main une baguette, courte comme un rapport de M. Augustin Périer. Le cardinal, chef de l'emploi des *Scapins*, était chargé de réciter le discours d'ouverture qui avait été fait par madame de Staël.

— Moussu le *Diavolo*, et *tutti quanti* qui faites le poublic, dit-il après avoir salué, ze reçois à l'instant oune petite exploit de l'ad-

ministration des houspices *per che* faut *pagar* oun droit...

Dix-sept millions de pommes cuites furent lancées sur le cardinal; mais il sut les éviter en se jetant à plat-ventre. Toujours premier ministre, il mettait en pratique, même en enfer, l'art de se coucher, de s'aplatir, de se relever, et de voler à propos.

PROLOGUE.

Pendant que vous étiez en vie, Messieurs, reprit-il, vous avez vu partout le *passé* représenté par l'HISTOIRE, le *présent* par la LOI, l'*avenir* par la RELIGION; et vous avez été, selon vos goûts, hommes de pensées, d'actions ou d'espérances; érudits, notaires ou prêtres; dupes, fripons ou honnêtes gens par spéculation!... Vous voilà maintenant tous ici sans savoir comment ni pourquoi; vous n'êtes pas plus clairvoyans, couchés, que vous ne l'étiez debout; seulement, vous apercevez, à la lueur des ténèbres, qu'il est absurde de s'occuper du passé; que l'HISTOIRE est une plaisanterie permanente dont le sens échappe. Elle raconte les faits ou les convertit en systèmes. Or il n'y a pas de fait qui n'ait été

contredit, pas de système qui n'ait été combattu. Cependant l'histoire a rendu des services à l'humanité : d'abord, les académiciens, les historiogriffes et les libraires, en ont fait une citerne à puiser des écus et des pensions; puis, elle a encouragé les tyrans à toujours couper la tête des gens de bien, et les peuples à se révolter : imitation périodique, par laquelle les peuples s'entretiennent en mouvement, et qu'ils appellent *progrès des lumières*...

Quant à la LOI, vous vous en êtes tous moqué; quant à l'*avenir*, il est maintenant venu pour vous. Nous nous sommes donc trouvés dans un grand embarras, quand il s'est agi de chercher un sujet de pièce.....

Alors, nous avons essayé de vous représenter une espèce de charade historique, en 1832,000 actes, vous suppliant, Messieurs, d'en trouver aujourd'hui le mot, si vous pouvez! Cotisez toutes vos lumières et cherchez!

Ne serait-ce pas œuvre diaboliquement belle, que d'envoyer à nos petits-neveux une moralité qui fût réellement morale?...

Vous approuverez, j'espère, la réserve que nous avons mise à ne pas parler de la religion

et des lois devant vous. Elles souffrent en ce moment le martyr là-haut; or la jurisprudence satanique, toujours si noble et si grandiose, ne nous permettait pas d'attaquer les gens à terre.

Nous devons laisser cette lâcheté aux vivans et conserver l'attitude majestueuse et digne qui convient à une majorité aussi imposante que l'est la nôtre...

Et il promena ses regards dans l'assemblée, en adressant à tous les spectateurs un sourire sardonique.

— C'est vrai!... A bas le paradis!... crièrent les damnés.

— Messieurs les journalistes, dit Mazarin en regardant au balcon, sont priés de.....

Un rire universel éclata dans la salle.

Il n'acheva pas...

— Ce prologue, dit Satan à la Mort, sent la femme et le prêtre...

La reine n'avait pas écouté : elle caressait son fils aîné, grand jeune homme blond et maigre, le RÉGICIDE, qui causait familièrement avec Louis XVI et Charles Ier, devenus ses aides-de-camp.

Cependant la reine répondit avec cet à-propos qui la caractérise :

—Oui, sire, tous ces gens-là ont de grandes prétentions et ne trouvent que de petites idées...

— Il y a une intention comique, dit Astaroth. Il nous a parlé de morale et de générosité.

Après une ou deux phrases de la grande symphonie d'Haydn, exécutées comme elle l'est habituellement par l'orchestre du Théâtre-Français, les acteurs entrèrent en scène.

En un instant, les coulisses vomirent un peuple entier qui chanta :

— Accourons ! chantons ! allégresse ! *félitchittá !*

Un homme fort laid leur dit :

— Oh ! que vous êtes bien peuple !... Comment ! vous ne vous apercevez pas que vous souffrez ?...

Le chœur répéta, comme dans les tragédies grecques :

— Nous souffrons !... nous pleurons !... tristesse, *carita*, *la carita !*.....

— Mais que faut-il faire? Parlez.....

L'homme prit la parole; et ses discours renversèrent des monumens, des places fortes, des statues, des églises.

Cette scène mimodramatique eut un succès prodigieux.

— Vous êtes les maîtres parce que vous êtes les plus forts, leur cria l'orateur lorsqu'ils se trouvèrent sur des ruines; mais vous ne serez toujours les maîtres et les plus forts que si vous êtes tous égaux.

— Vous serez tous égaux!.... cria un personnage inconnu dont la voix de hyène se fit entendre dans la coulisse.

Et aussitôt le peuple vit venir une grande femme de bois, dont les bras menus et grêles s'élevaient en l'air. Elle était sans tête, mais, par compensation peut-être, elle avait quatre pieds. Son rire eut quelque chose de si effrayant que les spectateurs en frissonnèrent, tout damnés qu'ils fussent.

Cependant comme Satan et la reine applaudirent, le parterre et les loges se mirent à crier:

— *Brava! brava!...*

La grande femme avait un panier rouge au bras, et traînait derrière elle un petit escalier

en manière de queue. Elle se montra en faisant le tour de la scène; puis, elle se dressa de toute sa hauteur sur le théâtre, et dit :

— Je suis la loi!.... toute la loi!.... Mais vous êtes silencieux, mes amis?..... Vous devriez me couronner de fleurs, danser autour de moi; car, sans moi, que feriez-vous?... Je suis non-seulement l'égide sous laquelle vous dormirez en paix dans vos maisons, mais encore je reste au milieu de vous comme une flatterie perpétuelle..... Ceux que mon couteau laisse en repos ne sont-ils pas tous d'honnêtes gens?..... Voyez-moi sans crainte, mes amis : je serai parmi vous comme un épouvantail mis dans un verger pour garantir les fruits des atteintes que les petits oiseaux veulent y porter quand ils ont faim!...

Elle poussa de nouveau son rire de hyène et de femme; puis elle ajouta :

— Je suis l'ange exterminateur des faibles!... Allons, dansez, fêtez-moi! sinon, je me fâche.....

Alors quelques-uns chantèrent une hymne faite par un grand poëte, en cueillant des fleurs et tressant des couronnes; puis chacun les imita, et graduellement, le peuple entier

dansa en rond autour de la sinistre femme. Elle eut une cour, des amis, des chambellans, des poëtes, des flatteurs. Elle régna.

A son commandement, un profond silence s'établit. Elle passa ses puissantes mains sur la foule, et abattit toutes les têtes qui s'élevaient au dessus des autres.

Le chœur se mit à chanter les plaisirs de l'égalité; mais lorsqu'il fut question de célébrer son bonheur par une fête patriotique, il ne se trouva d'or et d'argent ni dans les caisses publiques ni dans les bourses particulières.

Alors, vint un matamore italien qui promit au peuple monts et merveilles!... Il fut intronisé. Son premier soin fut de reconstruire les monumens démolis, et d'élever les citoyens au dessus les uns des autres.

Le chœur célébra par des cris de joie la restauration des monumens, des fortunes et des hommes qu'il avait abattus; puis, lorsque le matamore, heureux dans sept ou huit duels, eut reçu un coup d'épée et garda le lit, le chœur le maudit, l'injuria, le renvoya.

Puis le peuple se retrouva soudain dans la situation où il était au commencement de la pièce.

A chaque inconséquence du chœur, les damnés riaient et applaudissaient.

Enfin les destinées de la patrie furent confiées à deux hommes vertueux, chargés de défendre le pays et d'en éloigner l'ennemi commun.

— Nous saurons mourir plutôt que de vous trahir!...

Le chœur chanta : Gloire et honneur!...

A la scène suivante, les deux grands citoyens, venus à l'insu l'un de l'autre, se trouvèrent dans la tente du général ennemi. Lorsqu'ils se rencontrèrent, ils se mirent à rire.

— Ils méritent bien de nous avoir pour représentans!... s'écrièrent-ils.

Des bravos universels accueillirent ce passage.

Le premier qui entra en conférence dit au général ennemi :

— Je veux être fait duc et pair; je veux cinq millions, et je vous livre mon pays; mais à une condition!...

— Laquelle?

— Vous exilerez mon camarade qui a la bêtise de m'avoir cédé le pas ici.....

— D'accord.

Après avoir salué poliment son collègue quand il sortit, le deuxième ambassadeur dit au général :

— Défiez-vous de cet homme!... Il vous trompera. — Que vous demande-t-il?

— Cinq millions, votre exil et un duché.

— Le sot!... Notre patrie ne vaut que deux millions! Je vous la vends au rabais. Vous me ferez marquis, et vous me confierez le sort de mon ami.

Une grande bataille, dont les détails stratégiques etaient convenus entre les deux généraux ennemis, comme au théâtre deux acteurs s'entendent pour choquer leurs sabres en mesure, fut livrée sur le théâtre. Elle réjouit singulièrement l'assemblée.

Le chœur chanta son éternel refrain :

— Victoire, gloire! guerriers, lauriers! allégresse, princesse!...

Quelques gens mécontens, qui n'avaient ni duchés ni millions, conspirèrent, renversèrent les vainqueurs et se proclamèrent les amis du peuple.

Le peuple, pour la dixième fois, crut en eux avec l'imbécillité d'un vieillard et la naïveté d'un enfant; mais aussitôt après le

triomphe, ses défenseurs se tournèrent vers le chœur, et lui dirent :

— Mais de quoi vous plaignez-vous donc?... Vous ne pouvez pas être plus heureux que vous ne l'êtes... Au nom de la nation, nous déclarons qu'il est impossible de vous donner, à tous, cinquante mille livres de rente; et qu'alors il faut laisser les choses comme elles sont. Que craignez-vous? les places et les emplois sont entre les mains de vos amis; ils mangeront votre argent patriotiquement, au lieu de le manger monarchiquement.

Un grand cri de douleur fut poussé par les nations, en s'apercevant qu'elles ne pouvaient pas être gouvernées à bon marché; qu'elles étaient toujours vendues et trompées; et qu'elles ne savaient pas trouver de moyens pour donner aux corps, aux esprits, aux têtes et aux fortunes d'égales dimensions et capacités!... Alors le peuple se plaignit en strophes harmonieuses, composées par feu d'Avrigny. C'était une espèce de paraphrase du : *Super flumina Babylonis.*

A ce chœur, l'enfer se prit à rire, et les cris de joie du parterre empêchèrent d'entendre les paroles des acteurs.

— Eh quoi! monsieur le général, dit Louis XVIII à Napoléon, encore aujourd'hui les gens instruits ne veulent pas comprendre que la société doit perdre en liberté ce qu'elle gagne en civilisation!...

— Oh! M. le comte, répondit l'empereur, ne vous étonnez pas de la mauvaise foi des bavards et de la sottise populaire; mais soyons mille fois contrits de nous être si fort occupés de toutes ces niaiseries, là haut!...

Cependant la scène avait changé de face. Par un tour de force, le décorateur était parvenu, non sans peine, à faire voir toutes les nations agenouillées devant Dieu le père. C'était comme un tableau de *Martynn*, mais exécuté dans des proportions immenses.

En entendant la prière sublime que firent toutes les nations éclairées par des feux du Bengale, et prosternées devant un vieillard à barbe blanche, assis sur des nuages entre un agneau, une femme et une colombe, les damnés, semblables à un parterre qui fait de la morale en masse, et trompe, un instant après, son prochain individuellement, prirent la chose au sérieux et se mirent à siffler de

manière à faire trembler l'univers sur ses gonds et dans toutes ses charnières.

A voir l'humanité si religieusement à genoux, vous eussiez dit une jeune première de la Gaieté, s'écriant devant le trou du souffleur :

— O mon Dieu! je vous remercie!...

Un membre de la société des *Amis du peuple* monta, porté aux nues par les acclamations populaires, jusqu'à la *gloire* dans laquelle nageait le Père éternel, figuré par un manequin d'opéra. Arrivé là, il tira de sa poche un discours, et fut censé l'improviser devant le Seigneur, qui fut très-indulgent.

Le tribun du peuple demandait à Dieu de laisser les nations choisir à volonté leurs législateurs et des ministres parmi les plus honnêtes gens du paradis, afin d'expérimenter ce que serait un gouvernement dirigé par des hommes de morale et de probité.

Le damné qui représentait Dieu fut couvert d'applaudissemens. Il répondit par un geste intraduisible et par lequel il sembla dire :

— Ils ne sont pas bien forts, et j'ai grand peur que vous ne vous en trouviez pas mieux...

Les nations accueillirent le geste divin par

un admirable *Alleluia*. Puis, il y eut aussitôt un changement de décoration.

Le théâtre représenta la capitale d'une grande nation, qui avait, par une révolution soudaine, renouvelé son matériel social, ses idées, ses principes; et, selon le vœu général, le gouvernement venait du paradis.

Les spectateurs applaudirent avec enthousiasme une vue intérieure du palais où se rassemblaient les députés, et où devait se passer une scène de ce gouvernement-modèle. En effet, tous les peintres, sculpteurs et architectes de l'enfer en avaient fait les plafonds, les tableaux, les sculptures, bas-reliefs, colonnes, etc...

Il était difficile aux critiques de mordre sur la composition du ministère et de l'assemblée... Les gens de talent y fourmillaient. Jeanne d'Arc était ministre de la guerre; Samuel Bernard, aux finances; la papesse Jeanne, aux cultes et à l'instruction publique; Saint-Simon, à l'intérieur; Socrate, à la justice; P. Corneille, à la marine; et Jules César, aux affaires étrangères.

La capitale avait élu, pour la représenter, Mahomet, ancien prophète; Platon en 9 volumes in-8°, publié par M. Cousin, philosophe

spéculatif; Fénelon, archevêque philantrope; Numa-Pompilius, ancien rédacteur du Code civil; Rabelais, écrivain (cette élection fut due en partie à l'influence des charcutiers et des marchands de liqueurs); Tamerlan, général en retraite; et Laurent Sterne, homme de lettres.

Le programme de la séance annonçait, entre autres choses, que saint Marc, ancien banquier, l'un des évangélistes les plus distingués, né à Jérusalem, présenterait un rapport sur les comptes antérieurs à cette session, et demanderait une allocation de 256791095069 995000720775 5 francs 42 centimes pour faire face aux profusions de l'ancien gouvernement et payer les créanciers de l'Etat, en justifiant les motifs de ces dépenses.

A l'ouverture de la séance, les spectateurs virent avec indignation que la salle était vide.

M. de Marmontel, président, occupait le fauteuil.

Marcus Tullius Cicéron, Diderot, Aristote et le P. Porée, secrétaires, attendaient l'arrivée de leurs collègues en devisant sur la meilleure manière d'éternuer.

A trois heures et demie quelques députés entrèrent. C'étaient le baron Tubalcaïn, ma-

nufacturier connu dans la Bible, et saint Éloi, célèbre orfévre, élus par des villes commerçantes; le comte de Noé, capitaine au long cours, choisi par un pays vignoble; et MM. Artaxercès, Gonzalve de Cordoue, Sylla, Louis XIV, Hobbes, Spinosa et Montesquieu, envoyés par quelques colléges absolutistes.

A minuit, la chambre fut en nombre pour délibérer. A la lueur des bougies, des becs de gaz et des flambeaux, les spectateurs purent distinguer Borgia, ancien pape, chef de l'opposition royaliste. L'honorable député portait une perruque et des bas chinés. Confucius, reconnu par le centre pour son chef, était assis sur le premier banc après celui des ministres.

D'énormes moustaches, et l'ordre du Saint-Sépulcre qui brillait sur sa poitrine à côté d'un crachat en diamans, faisaient remarquer le fameux Luther, adopté comme étendard par le côté gauche; il gardait l'attitude sévère d'un procureur-général.

Platon, commenté par M. Victor Cousin en 9 vol. in-8, commandait la section de gauche où étaient placés les doctrinaires. Il avait l'air tout à la fois d'une portière en mal d'enfant, et d'un avocat improvisant une charte.

Cicéron lut le procès-verbal de la dernière séance au milieu du bruit causé par toutes les conversations particulières. Cincinnatus demandait l'ordre du Saint-Esprit à Jeanne d'Arc, et Diogène remerciait le ministre de l'intérieur de sa nomination d'inspecteur des eaux thermales, espèce de sinécure.

M. de Marmontel donna la parole à Olivier Cromwell, rapporteur du 3e bureau.

— Messieurs, dit-il, le 37,925e collége a régulièrement élu M. Prudhomme de Paris, mais nous vous proposons d'ajourner son admission jusqu'à ce qu'il ait produit, conformément à la constitution, son acte de décès...

— Je demande la parole!...

Ces mots, prononcés par la voix imposante de M. Prudhomme, attirèrent tous les regards sur ce personnage célèbre. Il marchait d'un pas ferme vers la tribune. Les dames braquèrent leurs doubles lorgnettes sur cet illustre type des bourgeois de Paris, aussi remarquable par l'ampleur de ses mollets que par sa carrure. Ses breloques et sa chaîne d'or produisirent un léger bruit. Il était en costume de garde national. Quand il apparut au dessus

de la tribune, sa figure excita l'hilarité de l'assemblée.

— Messieurs, dit-il, je m'importe peu des murmures qui s'élèvent, parce qu'en ce moment je suis plus haut que l'approbation ou la désapprobation. (Le silence se rétablit.) Messieurs, reprit-il, car je n'ose vous nommer encore mes collègues, j'ai l'honneur de vous affirmer qu'il est complètement inutile de vous fournir mon acte de décès. Une raison toute simple va vous en convaincre. En effet, je n'ai jamais existé, ce qui est tout-à-fait dans l'esprit de la loi. J'offre une grande similitude avec Tubalcaïn, Noé, Confucius et autres, tous soumis aux sages investigations de nos savans académiciens, qui nous ont dernièrement prouvé l'existence de Popocambou XVIII. Je suis le représentant des idées saines et justes qui circulent dans le monde sous le nom de lieux communs; et, à ce titre, ma place est parmi vous, qui êtes notre *mère commune*...

— Assez! assez!...

— La tribune est libre!... s'écria M. Prudhomme d'une voix tonnante, et vous n'aurez pas accompli les glorieuses, les immortelles, les patriotiques, les étonnantes, j'oserai même

dire les sanglantes journées, pour étouffer ici la vérité!... Voulez-vous donc me conférer un de ces titres singulièrement aristocratiques, décernés par la multitude, et qu'on dise l'*opprimé* Prudhomme, comme jadis on disait: le *malheureux* Chauvet, le *vertueux* Robespierre, le *vénérable* Lafayette, le *féroce* Charles X, l'*immortel* Foy; et qu'on voie mon portrait, comme celui de *Manuel*, dans tous les mouchoirs?... Eh bien, messieurs, opprimez-moi!... Je serai digne de ce garde national qui...

— Assez!... assez!... assez!...

Platon (commenté en 9 volumes in-8° par M. V. Cousin): — Il y a identité; car l'entéité, la spontanéité et la variété sont les qualités...

— Aux voix! aux voix!...

Ces cris, poussés par l'assemblée, étouffèrent la voix grêle de l'orateur, et les journalistes ne purent pas entendre nn seul mot des admirables développemens que ce grand maître sut donner à son opinion.

M. Prudhomme fut admis. Il siéga au centre gauche, à côté de feu Perrault, l'auteur de *Peau-d'Ane*.

— Je suis enchanté, Monsieur, lui dit-il, de

me trouver en relation avec un homme auquel j'ai d'immenses obligations...

Les huissiers font taire M. Prudhomme.

— Messieurs, dit le président, avant d'entendre le rapporteur de la loi des comptes antérieurs à l'an 1832579223o, il convient d'accorder la parole aux auteurs des diverses propositions dont vous avez décidé la prise en considération.

La première est celle faite par M. Abailard sur la nécessité d'abolir l'hérédité des fortunes patrimoniales.

Les huissiers vont chercher Abailard, qui *cause* dans le couloir avec sa *Contemporaine*.

— Messieurs, dit Socrate, président du conseil, en montant à la tribune afin de mettre à profit l'interruption causée par l'absence d'Abailard, je prendrai la parole pour vous faire une communication.

— Messieurs, après la révolution immortelle qui vient de changer la face du monde, le premier besoin de la société est l'ordre, le travail et la liberté; nous avons donc l'honneur de vous présenter un projet de loi en vertu duquel il est enjoint à tous les citoyens de faire l'exercice tous les matins,

des patrouilles jour et nuit, et de monter la garde à leurs portes, régulièrement, sous peine de mort civile. Nous avons, direz-vous, une armée nationale de 700 millions d'hommes; mais, Messieurs, pourquoi n'en aurions-nous pas deux?...

Le discours et le projet sont accueillis par d'unanimes applaudissemens.

En quittant la tribune, Socrate dit à ses amis, tous patriotes éprouvés que le peuple avait portés en triomphe :

— Toi, Pythagore, tu seras chef d'état-major avec 30 millions d'appointemens; toi, Prudhomme, tu seras caporal; toi, Néron, tu seras secrétaire d'état-major.

Il créa dix mille petites sinécures patriotiques.

— Homme incorruptible!... criait le peuple, sommes-nous heureux!...

Abailard (à la tribune): — Messieurs, vous êtes des hommes trop supérieurs pour ne pas avoir remarqué où gît le principe de la profonde immoralité qui corrode une civilisation aussi avancée que l'est la nôtre. Les anciens se glorifiaient de la vapeur, des mouches à miel, des chemins de fer, du calicot à dix sous et

des Carcels... Qu'eussent-ils donc pensé s'ils nous voyaient allant d'ici à Saint-Pétersbourg en deux heures, mangeant une once de gélatine qui suffit à notre nourriture pour une année, conservant les vieillards dans la glace pendant un temps illimité, et obtenant des populations humaines comme jadis ils se procuraient des poulets, en simulant, à l'aide de petits fours, l'incubation mystérieuse de la poule !... Aussi, j'en ai peut-être déjà trop dit, et vous voterez par acclamation les différentes modifications apportées, par mon projet, au droit que nos ancêtres accordaient à leurs fils de leur succéder...

La sensation prodigieuse produite par ce discours ne permit pas à l'assemblée de se lever tout à coup; mais bientôt, le legs des fortunes devint, suivant la proposition d'Abailard, facultatif aux individus sociaux.

Le célèbre publiciste reçut les félicitations de beaucoup de jeunes gens déshérités.

Danton fut appelé à la tribune.

Les spectateurs ne remarquent pas sans effroi que l'honorable membre est suivi de saint Denis, et qu'ils portent leurs têtes respectives dans leurs mains gauches; mais ce

sentiment de stupeur fait place à un rire convulsif, quand Désaugiers montre que les deux membres se sont trompés, et que Danton tient la tête de saint Denis, et saint Denis celle de Danton.

Caton, l'un des questeurs, s'étant enivré en buvant outre mesure de l'acide prussique, et induit en erreur par les initiales, avait donné la tête de l'un à l'autre.

L'échange s'en étant fait rapidement, Danton pose sa tête sur la tribune, et elle parle pendant qu'il gesticule avec feu.

—Par ces motifs, ajouta la tête, je demande l'abolition de la peine de mort.

La chambre adopte.

Un rire effrayant part aussitôt de la loge où sont MM. Cartouche, Nivet, Mandrin, Dautun, Desrues, Ravaillac et autres, qui sortent et vont immédiatement sur la grande route, attendre les membres les plus riches de l'assemblée.

Cette scène fut couverte d'applaudissemens par les damnés.

Néron monte à la tribune, et alors un profond silence s'établit.

— Messieurs, dit-il, j'applaudis bien sincè-

rement à votre détermination. Mes sentimens vous sont connus. (Marques d'approbation.) Mais tout philantropique que puisse paraître ce décret, vous frémirez peut-être des conséquences qui dérivent d'un système de pénalité excluant complètement la peine de mort..... Sans vouloir me prononcer encore sur cette grave question, je me permettrai de vous communiquer une grande nouvelle. Je reçois à l'instant une lettre particulière où l'on m'annonce la mort de MM. Mozart, Canova, Newton, Byron, Molière et Raphaël!..... (Sensation.) Ils ont été assasinés dans une maison honnête où ils avaient gaîment passé la soirée en gens qui voulaient se délasser de leurs travaux... (Sensation.) Je désirerais savoir si vous donnerez la paix du cloître à leurs meurtriers, gens sans aveu, nullement regrettables, et qui dansent autour du gibet pendant dix ans avant d'y venir mourir...

Mahomet : — Ces grands hommes sont maintenant heureux!..... Nous seuls sommes à plaindre.

Socrate (de sa place): — Joli!...

Mahomet, à Socrate: — N'est-ce donc pas vous qui avez mis, le premier, l'âme à la mode?...

Socrate : — J'avais lu le *Pentateuque*...

Fenelon : — Mais les préopinans ne font pas attention que nous ne pouvons pas avoir pour la race humaine le même respect que par le passé! Que nous importent les hommes, du moment où nous les fabriquons? (Assentiment général.)

Law (à la tribune) : — Messieurs, depuis cent ans environ, vous vous plaignez de l'immoralité de la loterie; en conséquence, je propose de la supprimer, comme constituant un jeu de dupe où le gouvernement joue le rôle d'un fripon.

Hobbes (de sa place) : — La mise est facultative...

J. J. Rousseau (à la tribune) : — Mais comptez-vous donc pour rien la faiblesse humaine... la tentation?...

Louis XV (de sa place et nonchalamment) : — Mais l'argent perdu a donné d'immenses jouissances; un billet de loterie, n'est-ce pas de l'opium? — La perte est un réveil.

Confucius : — L'impôt est immoral par suite de l'inégalité des chances : vous condamneriez un particulier qui tiendrait une maison où l'on jouerait un tel jeu...

La loterie fut abolie à perpétuité.

Rabelais (à la tribune) : Messieurs, j'espère justifier votre confiance en vous présentant mes idées sur l'impôt des boissons. Sans me targuer ici de cognoissances que je n'ai pas, car vous avez tous été à même de reconnaître mon excessive sobriété et la niaiserie de ceux qui cuident juger un auteur d'après ses écrits...

Michel Cervantes : — Vous parlez de vous: à la question!

Rabelais continuant : — Mais j'ai heureusement été dans le cas d'étudier le système des boissons physiologiquement et budgetivevement, soit par des remarques sur la purée septembrale, soit par des observations sur le merrain — je cuidais dire le terrain —, soit dans le clos de la Devinière...

Dans le temps, des esprits généreux ont proposé de faire déclarer au fisc, par les propriétaires, la contenance de leurs cuviers, et la quantité qu'iceux vignerons récolteraient de cette mirifique eaue souveraine... Mais la commission dont je m'honore d'être membre m'a chargé de vous présenter les moyens de saisir plus expertement les trésors de la beuverie..... *id est*, d'avoir les me-

sures de tous les gosiers du royaume, comme pourpointiers et chaussetiers ont celles du corps de leurs pratiques, et de créer des jurés-buveurs occupés à chercher les gens au moment où ils humeraient *le piot*, car en ce moment sauraient-ils bien ce que les ribauds en boivent!... Et en cettuy quart d'heure, ung chascun lascherait l'impôt dû au roi, sans sourciller, pour ne point retarder sa jouissance...

Cette loi bénigne est seule juste; mais, pour moi, je préfère boire mon vin sans eaue, plutôt que de payer un sol... et j'aimerais donner autre argent sous couleur de taxe, nommée capitation vineuse (ceci est captieux et capiteux, *capite?* capitaines?)... plutôt qu'être tourmenté dans ma joie...

M. de Marmontel, président : — L'assemblée est dans l'usage de faire imprimer les rapports.

Rabelais descend de la tribune aux acclamations de toute l'assemblée, et il est reporté en triomphe sur son banc par ses amis...

La séance est un instant suspendue, ce discours pantagruélique ayant donné soif à tous les membres.

Colbert (à la tribune) : — Messieurs, je ne conteste pas à M. de Rabelais ses connaissances œnologiques... (Interruptions.) Mais son rapport est plus littéraire que fiscal. Il y a trois sortes de conclusions : celle de ne rien payer du tout; celle de saisir le vin dans le gosier, ou dans le pressoir, c'est tout un; et celle d'asseoir autrement l'impôt. Je suis de ce dernier avis, et ce serait signaler notre session que de partager l'impôt entre le producteur et le consommateur, afin de le rendre plus léger à l'un et l'autre.

La proposition de M. de Colbert est adoptée.

Comme elle consacre le principe de la réduction de l'impôt, on entend les propriétaires crier à grand renfort de poumons. Les brocs, les tonneaux, les cuviers, les hottes, les foudres, les pots, les bouteilles et les verres s'entrechoquent, et l'assemblée, intimidée par ce tumulte, suspend la séance.

— C'est une insurrection!... s'écria Richelieu.

— Ce sont les intérêts matériels de la révolution qui se réjouissent!... répond Laurent Sterne.

La séance est reprise à quatre heures du matin...

L'huissier appelle M. Pitt et Cobourg à la tribune.

L'honorable membre arrive appuyé sur deux béquilles.

— Messieurs, une grande erreur des peuples est de croire que les révolutions se fassent à bon marché. Nous avons dépensé deux milliards en gloire et en lauriers sous un grand général; puis, nous l'avons renié, nous avons brisé ses statues; puis, nous les avons rétablies; enfin, nous allons probablement prescrire à l'état social que nous avons l'ambition de fondeur, de prendre un nouvel uniforme : je pense donc qu'il est urgent d'ouvrir aux ministres un crédit de dix-huit cent milliards...

— Oh! oh!...

— Mais... le peuple ne les paiera pas, si nous ne lui donnons une petite satisfaction en échange de son argent : je vous propose donc de décréter l'anéantissement du sénat, parce qu'alors nous serons tous véritablement égaux, selon le vœu de l'Évangile.

— Le roi sera donc seul devant son peuple!... dit Montesquieu de sa place.

— La plus belle place d'un roi n'est-elle pas d'être au milieu de son peuple? s'écria M. Prudhomme.

— Alors il ne faut pas demander qui des deux dévorera l'autre! dit M. Malesherbes à Mirabeau.

Ce projet fut renvoyé à une commission.

La papesse Jeanne monte à la tribune pour une communication du gouvernement. (Profond silence.)

— Messieurs, sous le règne de Popocambou XXIII, les instituteurs se plaignaient déjà de la rétribution universitaire. — Le sous-secrétaire-d'état va vous lire le projet de loi portant abolition des droits abusifs qui pesaient sur les écoles depuis le règne de ce fabuleux Napoléon, dont la non-existence a été si judicieusement démentie par l'Institut... J'ai l'honneur de vous annoncer que, suivant les médailles retrouvées dans une maison de la grande ville de Saint-Cloud, ensevelies sous les laves du mont Valérien, l'on a pertinemment établi que l'on avait attribué à ce personnage mythologique, les actions d'un certain Bonaparte, homme bien plus remarquable.

Le travail sera publié sous les auspices du prince d'Yvetot.

Saint Marc succède à la papesse Jeanne.

— Les comptes sont sur le quai... Messieurs, ils consistent en 3525950910552791234891-00070 pièces, contenues en vingt-deux chariots attelés de quatre bœufs chacun... Toutes ces pièces ont été vérifiées, et nous devons la somme de dix-huit cents milliards. Aussi, j'ai l'honneur de vous proposer de nous mettre en faillite...

Violentes interruptions, murmures. M. de Marmontel se couvre. Diderot monte à la tribune.

— Messieurs, voilà les fruits de vos paradoxes..... Vous voulez créer un gouvernement à bon marché, ce sera de tous le plus coûteux; vous voulez instruire le peuple, vous le démoraliserez et le rendrez malheureux, vous voulez perfectionner l'état social, et la société n'est fondée que sur les vices et ne se gouverne que par l'injustice et l'arbitraire. Vous ne vous ferez pas des revenus avec de la morale...

— Assez!... Assez!...

Diderot descend de la tribune; saint Marc

y reparaît, et l'assemblée se dispose à écouter l'honorable rapporteur.

— Messieurs, par des motifs très-louables, il est vrai, mais très-erronés en matière de gouvernement, vous avez consacré des principes qui ne sont point en rapport avec la civilisation actuelle...

Montesquieu. — Oh! oh!...

Louis XIV. — Laissez-le parler.

—... En abrogeant les droits successifs, vous avez détruit les ressources du domaine; en supprimant la loterie, vous privez le trésor de trente millions; vous avez expérimenté qu'en vous désaisissant du monopole des tabacs, vous perdiez une grande partie de votre revenu; vous avez enfin, toujours en obéissant aux enseignemens du catéchisme et au vœu d'une saine morale, tari les ressources du fisc. — Vous allez vous trouver devant une dépense de 32794891509009505022578910-11127861778 millions, sans un sou pour les acquitter; car, à la séance prochaine, les propriétaires réclameront contre l'énormité de l'impôt foncier, en s'apercevant qu'ils paient tout...

L'abbé Terray. — Eh! eh!...

Spinosa : — Il est évident que l'honorable rapporteur vient de sauver nos finances d'une ruine complète en nous démontrant qu'il fallait rétablir les sources du revenu public. Je vous propose donc de récompenser l'honorable membre en décrétant que son immense fortune sera confisquée au profit de l'État.

L'assemblée décrète que la fortune de saint Marc est acquise à l'état.

—Réjouis-toi, mon fils, dit saint Marc à un jeune homme, de ce que notre patrie nous ait trouvé dignes d'être indignement volés. La patrie est infaillible!

— Au diable la patrie!... répondit le jeune homme.

Cet *à parte* fut couvert d'applaudissemens.

Héraclite et Démocrite montent en même temps à la tribune.

Démocrite : — Citoyens...

Héraclite : — Nigauds!...

Démocrite : — Vous voyez que la corruption...

Héraclite : — Vous vous apercevez que la civilisation...

Démocrite : — Est un élément de...

Héraclite : — Est une bouffonnerie qui...

Montaigne (resté seul dans la salle) : — Savent-ils bien ce qu'ils veulent dire?...

En ce moment un effroyable tumulte se fit entendre derrière la toile et dans les coulisses. Aussitôt la salle des séances fut démolie par le peuple en fureur, qui criait :

— Du pain! du travail! nous ne voulons plus de la liberté! — Un roi! un roi!

Alors, sur les ruines du palais, un homme monté sur un cheval blanc, apparut soudain; et, malgré l'uniforme de général dont il était revêtu, les damnés reconnurent en lui de vagues ressemblances avec Satan. — Il tenait un sabre d'une main, et, de l'autre, un sceptre en fer rouge.

A l'aspect de cet homme sans foi ni loi, sans croyances et sans cœur, la foule devint silencieuse et trembla, devinant instinctivement qu'il serait long-temps son maître.

Les damnés applaudirent, et Satan lui-même dit en souriant à la Mort :

—Ne devons-nous pas envoyer la décora-

tion des deux cornes en croix à l'auteur de la pièce? La flatterie est ingénieuse.

— Flatterie! dit Astaroth ; n'est-ce pas plutôt la vérité, sire?...

Ce premier acte fini, tous les damnés allèrent prendre des glaces chez Tortoni.

El Verdugo.

Le clocher de la petite ville de Menda venait de sonner minuit. En ce moment, un jeune officier français, appuyé sur le parapet d'une longue terrasse qui bordait les jardins du château de Menda, paraissait abîmé dans une contemplation plus profonde que ne le comportait l'insouciance de la vie militaire; mais il faut dire aussi que jamais heure, site et nuit ne furent plus propices à la méditation.

Le beau ciel de l'Espagne étendait un dôme d'azur au dessus de sa tête. Le scintillement des étoiles et la douce lumière de la lune éclairaient capricieusement une vallée délicieuse qui déroulait à ses pieds tous ses trésors. Appuyé sur un oranger en fleurs, le chef de bataillon pouvait voir, à cent pieds au dessous de lui, la ville de Menda, qui semblait s'être mise à l'abri des vents du nord, au pied du rocher sur lequel était bâti le château. En tournant la tête, il apercevait la mer dont les eaux brillantes encadraient le paysage comme d'une large lame d'argent. Le château était illuminé. Le joyeux tumulte d'un bal, les accens de l'orchestre, les rires de quelques officiers et de leurs danseuses arrivaient jusqu'à lui, mêlés au lointain murmure des flots. La fraîcheur de la nuit imprimait une sorte d'énergie à son corps fatigué par la chaleur du jour; enfin les jardins étaient plantés d'arbres si odoriférans et de fleurs si suaves, que le jeune homme se trouvait comme plongé dans un bain de parfums.

Le château de Menda appartenait à un grand d'Espagne, qui l'habitait en ce moment avec toute sa famille. Pendant toute cette soi-

rée l'aînée de ses filles avait regardé l'officier avec un intérêt empreint d'une telle tristesse, que le sentiment de pitié exprimé par l'Espagnole pouvait bien causer la rêverie du Français. Clara était belle : et quoiqu'elle eût trois frères et une sœur, les biens du marquis de Léganès paraissaient assez considérables pour faire croire à Victor Marchand que la jeune personne aurait une riche dot. Mais comment oser croire que la fille du vieillard le plus entiché de sa grandesse qui fût en Espagne, pourrait être donnée au fils d'un épicier de Paris !

Les Français étaient haïs. Le marquis ayant été soupçonné par le général G..t..r, qui gouvernait la province, de préparer un soulèvement en faveur de Ferdinand VII, le bataillon commandé par Victor Marchand avait été cantonné dans la petite ville de Menda pour contenir les campagnes voisines, qui obéissaient au marquis de Léganès. Une récente dépêche du maréchal Ney faisait même craindre que les Anglais ne débarquassent prochainement sur la côte, et signalait le marquis comme un homme entretenant des intelligences avec le cabinet de Londres. Aussi,

malgré le bon accueil que cet Espagnol avait fait à Victor Marchand et à ses soldats, le jeune officier se tenait constamment sur ses gardes.

En se dirigeant vers cette terrasse où il venait examiner l'état de la ville et des campagnes confiées à sa surveillance, il se demandait comment il devait interpréter l'amitié que le marquis n'avait cessé de lui témoigner, et comment la tranquillité du pays pouvait se concilier avec les inquiétudes de son général; mais, depuis un moment, toutes ces pensées avaient été chassées de l'esprit du jeune commandant par un sentiment de prudence et par une curiosité bien légitime.

Il venait d'apercevoir dans la ville une assez grande quantité de lumières. Or, malgré la fête de saint Jacques, il avait ordonné, le matin même, que tous les feux fussent éteints à l'heure ordinaire, prescrite par son règlement. Le château seul avait été excepté de cette mesure. Il vit bien briller çà et et là les baïonnettes de ses soldats aux postes accoutumés; mais le silence était solennel, et rien n'annonçait que les Espagnols fussent en proie à l'ivresse d'une fête.

Après avoir cherché à s'expliquer l'infraction générale dont les habitans se rendaient coupables envers l'ordonnance, il trouva dans ce délit un mystère bien plus grand en pensant qu'il avait laissé des officiers chargés de la police nocturne et des rondes. Avec l'impétuosité de la jeunesse, il allait s'élancer par une brèche pour descendre plus rapidement les rochers, et parvenir plus tôt à un petit poste placé à l'entrée de la ville du côté du château, quand un faible bruit l'arrêta dans sa course. Il crut entendre le sable des allées crier sous le pas léger d'une femme. Il retourna la tête et ne vit rien; mais ses yeux furent saisis par l'éclat extraordinaire de l'Océan. Il y aperçut tout à coup un spectacle si funeste, qu'il demeura immobile de surprise, accusant même ses sens d'erreur. Les rayons blanchissans de la lune lui permirent de distinguer des voiles à une assez grande distance. Il tressaillit, et tâcha de se convaincre que cette terrible vision n'était pas un piége d'optique tendu par les caprices des ondes et de la lune.

En ce moment, une voix enrouée prononça son nom. L'officier regarda vers la brèche, et

il y vit s'élever lentement la tête du soldat par lequel il s'était fait accompagner au château.

— Est-ce vous, mon commandant?...

— Oui. Eh bien? lui dit à voix basse le jeune homme, averti par une sorte de pressentiment d'agir avec mystère.

— Ces gredins-là se remuent comme des vers!... et je me hâte de vous communiquer, si vous le permettez, mes petites observations.

— Parle... répondit Victor Marchand.

— Je viens de suivre un homme du château qui s'est dirigé par ici une lanterne à la main. Or une lanterne est furieusement suspecte, car je ne crois pas que ce chrétien-là ait besoin d'allumer des cierges à cette heure-ci. Ils veulent nous manger, que je me suis dit... et je me suis mis à lui examiner les talons... Aussi, mon commandant, j'ai découvert à trois pas d'ici, sur un quartier de roche, un certain amas de fagots...

Un cri terrible retentit dans la ville et interrompit le soldat. Une lueur soudaine éclaira le commandant. Le pauvre grenadier reçut à l'instant même une balle dans la tête et tomba

mort. Un feu de paille et de bois sec brillait comme un incendie à dix pas du jeune homme. Les instrumens et les rires cessaient de se faire entendre dans la salle de bal. Un silence de mort, interrompu par des gémissemens, avait soudain remplacé la fête. Un coup de canon retentit sur la plaine blanche de l'Océan. Une sueur froide coula sur le front du jeune officier. Il était sans épée. Il comprenait que tous ses soldats avaient péri et que les Anglais allaient débarquer. Il se vit déshonoré s'il vivait, il se vit traduit devant un conseil de guerre... et alors il mesura des yeux la profondeur de la vallée. Il s'élançait, quand la main de Clara saisit la sienne.

— Fuyez! dit-elle; mes frères me suivent. Au bas du rocher, par là, vous trouverez le cheval andaloux de Juanito. Allez!...

Elle le poussa. Le jeune homme stupéfait la regarda un moment. Mais, obéissant bientôt à l'instinct de conservation qui n'abandonne pas même l'homme le plus fort, il s'élança dans le parc en prenant la direction indiquée, et courut à travers des rochers que les chèvres avaient seules pratiqués jusqu'alors. Il entendit Clarita crier à ses frères de le pour-

suivre ; il entendit les pas de ses assassins ; il entendit siffler à ses oreilles les balles de plusieurs décharges ; mais il atteignit la vallée, trouva le cheval, monta dessus et disparut avec la rapidité de l'éclair.

En peu d'heures le jeune officier parvint au quartier du général G..t..r. Ce dernier était à dîner avec son état-major.

— Je vous apporte ma tête ! s'écria le chef de bataillon en apparaissant pâle et défait.

Il s'assit, et raconta l'horrible aventure. Un silence effrayant accueillit son récit.

— Je vous trouve plus malheureux que criminel, répondit enfin le terrible général. Vous n'êtes pas comptable du forfait des Espagnols ; et, à moins que le maréchal n'en décide autrement, je vous absous.

Ces paroles ne donnèrent qu'une bien faible consolation au malheureux officier.

— Quand l'empereur saura cela !... s'écria-t-il.

— Il voudra vous faire fusiller... dit le général ; mais nous verrons. Enfin, ne parlons plus de ceci, ajouta-t-il d'un ton sévère, que pour en tirer une vengeance qui imprime une terreur salutaire à ce pays de traîtrise.

Une heure après, un régiment tout entier,

un détachement de cavalerie et un convoi d'artillerie étaient en route. Le général et Victor marchaient à la tête de cette colonne. Les soldats, instruits du massacre de leurs camarades, étaient possédés d'une fureur sans exemple. La distance qui séparait la ville de Menda du quartier-général fut franchie avec une rapidité miraculeuse. Sur la route, le général trouva des villages entiers sous les armes. Chacune de ces misérables bourgadès fut cernée, et leurs habitans décimés.

Par une de ces fatalités inexplicables, les vaisseaux anglais étaient restés en panne sans avancer *, de sorte que la ville de Menda fut entourée par les troupes françaises presque sans coup férir. Les habitans, saisis de terreur et se voyant dénués du secours que l'apparition des voiles anglaises semblait leur promettre, offrirent de se rendre à discrétion. Par un de ces dévoûmens qui n'ont pas été rares dans la Péninsule, les assassins des Français, prévoyant, d'après la cruauté connue du gé-

* On sut plus tard que ces vaisseaux ne portaient que de l'artillerie et qu'ils avaient mieux marché que le reste des transports.

néral, que Menda serait peut-être livrée aux flammes et la population entière passée au fil de l'épée, proposèrent de se dénoncer eux-mêmes au général. Il accepta cette offre, en y mettant pour condition que tous les habitans du château, depuis le dernier valet jusqu'au marquis, seraient mis entre ses mains. Cette capitulation étant consentie, le général promit de faire grâce au reste de la population et d'empêcher ses soldats de piller la ville ou d'y mettre le feu. Une contribution énorme fut frappée, et les plus riches habitans se constituèrent prisonniers pour en garantir le paiement, qui devait être effectué dans les vingt-quatre heures.

Le général ayant pris toutes les précautions nécessaires à la sûreté de ses troupes, et pourvu à la défense du pays, refusa de loger ses soldats dans les maisons. Après les avoir fait camper, il monta au château et s'en empara militairement. Tous les membres de la famille de Léganès et les domestiques furent soigneusement gardés à vue et garrottés. Le général ordonna d'enfermer ses prisonniers dans la salle où le bal avait eu lieu. Des fenêtres de cette pièce on pouvait facilement embrasser la ter-

rasse qui dominait la ville. L'état-major s'établit dans une galerie voisine, où le général tint d'abord conseil sur les mesures à prendre pour s'opposer au débarquement.

Après avoir expédié un aide-de-camp au maréchal Ney, ordonné d'établir des batteries sur la côte, le général et son état-major s'occupèrent des prisonniers. Deux cents Espagnols que les habitans avaient livrés furent immédiatement fusillés sur la terrasse. Après cette exécution militaire, le général commanda de planter sur la terrasse autant de potences qu'il y avait de gens dans la salle du château et de faire venir le bourreau de la ville.

Profitant du temps qui allait s'écouler avant que le dîner fût servi pour l'état-major dans la galerie du château, Victor Marchand alla voir les prisonniers. Il revint bientôt vers le général.

— J'accours, lui dit-il d'une voix émue, vous demander des grâces...

— Vous!... reprit le général avec un ton d'ironie amère.

— Hélas! répondit Victor, ce sont de tristes grâces. Le marquis, en voyant planter les po-

tences, a espéré que vous changeriez ce genre de supplice pour sa famille. Il vous supplie de faire décapiter les nobles...

— Soit, dit le général.

— Ils demandent encore qu'on leur accorde les secours de la religion, et qu'on les délivre de leurs liens. Ils promettent de ne pas chercher à fuir...

— J'y consens... dit le général; mais vous m'en répondez...

— Le vieillard vous offre encore toute sa fortune si vous voulez pardonner à son jeune fils.

— Vraiment! répondit le chef; mais ses biens appartiennent déjà au roi Joseph... Il s'arrêta. Une pensée de mépris rida son front, et il ajouta: — Je vais surpasser leur désir. Je devine l'importance de sa dernière demande... Eh bien! qu'il achète l'éternité de son nom, et que l'Espagne se souvienne à jamais et de leur trahison et de leur supplice!... Je laisse toute cette fortune et fais grâce à celui de ses fils qui remplira l'office de bourreau. Allez, et ne m'en parlez plus.

Victor resta stupéfait.

Le dîner était servi. Tous les officiers atta-

blés satisfaisaient un appétit que la fatigue avait aiguillonné. Un seul d'entre eux manquait au festin; c'était Victor Marchand. Après avoir long-temps hésité, il se rendit dans le salon où gémissait l'orgueilleuse famille de Léganès. Il entra. Il jeta un regard triste sur le spectacle que présentait alors cette salle, où, la surveille, il avait vu tournoyer, emportées par la walse, les têtes parées et brillantes des deux jeunes filles et des trois jeunes gens. Il frémit en pensant que dans peu elles devaient rouler tranchées par le sabre du bourreau. Le père et la mère, les trois enfans et les deux filles, étant attachés sur les fauteuils dorés, restaient dans un état d'immobilité complète. Huit serviteurs silencieux étaient debout, les mains liées derrière le dos. Ces quinze personnes se regardaient gravement, et leurs yeux trahissaient à peine les sentimens dont elles étaient animées. Une résignation profonde et le regret d'avoir échoué dans leur entreprise se lisaïent sur quelques fronts. Des soldats immobiles et respectant la douleur de ces cruels ennemis, les gardaient. Un mouvement de curiosité anima tous les visages quand Victor parut. Il donna l'ordre de délier les condam-

nés, et il alla lui-même détacher les cordes qui retenaient Clara prisonnière sur sa chaise. Elle sourit tristement. L'officier ne put s'empêcher d'effleurer les bras élégans et frais de la jeune fille. Il admira sa chevelure noire, sa taille souple; car c'était une véritable Espagnole : elle avait le teint espagnol, un peu brun; les yeux espagnols, de longs cils recourbés, et une prunelle plus noire que l'aile d'un corbeau.

— Avez-vous réussi? lui dit-elle, avec un de ces sourires funèbres où il y a encore de la jeune fille.

Victor ne put s'empêcher de gémir. Il regarda tour à tour les trois frères et Clara. L'un, et c'était l'aîné, avait trente ans. Petit, assez mal fait, l'air fier et dédaigneux, il ne manquait pas d'une certaine noblesse dans les manières, et ne paraissait pas étranger à cette délicatesse de sentiment qui rendit autrefois la galanterie espagnole si célèbre. Il se nommait Juanito. Le second, Philippe, était âgé de vingt ans environ. Il ressemblait à Clara. Le dernier avait huit ans. Un peintre aurait trouvé dans les traits de Raphaël un peu de cette constance romaine que David a prêtée aux

enfans dans ses pages républicaines. Le vieux marquis avait une tête couverte de cheveux blancs qui semblait échappé d'un tableau de Murillo.

A cet aspect, le jeune officier hocha la tête, désespérant de voir accepter par un de ces quatre personnages le marché du général. Cependant il osa le confier à Clara. Elle frissonna d'abord, mais elle reprit tout à coup un air calme et alla s'agenouiller devant son père.

— Oh! lui dit-elle, faites jurer à Juanito qu'il obéira fidèlement aux ordres que vous lui donnerez. — Nous serons contens.

La vieille mère tressaillit d'espérance; mais quand, se penchant vers son mari, elle eut entendu l'horrible confidence de Clara, elle s'évanouit.

Juanito compris tout, et il bondit comme un lion en cage.

Victor prit sur lui de renvoyer les soldats, après avoir obtenu, du marquis, l'assurance d'une soumission parfaite. Les domestiques furent emmenés et livrés au bourreau qui les pendit.

Quand la famille n'eut plus que Victor pour surveillant, le vieux père se leva :

— Juanito! dit-il.

Juanito, comprenant l'ordre de son père, n'y répondit que par une inclinaison de tête qui équivalait à un refus. Il retomba sur sa chaise, et regarda ses parens d'un œil sec et terrible.

Clara vint s'asseoir sur ses genoux, et, d'un air gai :

— Mon cher Juanito, dit-elle, en lui passant ses bras autour du cou et l'embrassant sur les paupières; si tu savais combien, donnée par toi, la mort me sera douce. Je n'aurai pas à subir l'odieux contact des mains d'un bourreau. Tu me guériras des maux qui m'attendaient, et... mon bon Juanito, tu ne me voulais voir à personne : eh bien!...

Ses yeux veloutés jetèrent un regard de feu sur Victor, comme pour réveiller dans le cœur de Juanito son horreur des Français.

— Aie du courage, lui dit son frère Philippe; autrement notre famille est éteinte.

Tout à coup Clara se leva, le groupe qui s'était formé autour de Juanito se sépara, et il vit devant lui, debout, son vieux père, qui d'un ton solennel s'écria :

— Juanito, je te l'ordonne!...

Le jeune comte restant immobile, son père tomba à ses genoux. Involontairement, Clara, Raphaël et Philippe l'imitèrent; et, tous tendant les mains vers celui qui devait sauver la famille de l'oubli, semblèrent répéter ces paroles paternelles :

— Mon fils, manquerais-tu donc d'énergie espagnole et de vraie sensibilité?..... Veux-tu me laisser long-temps à genoux, et dois-tu considérer ta vie et tes souffrances?...

— Est-ce mon fils, Madame? ajouta le vieillard en se retournant vers la marquise.

— Il y consent!... s'écria la mère avec désespoir; car elle vit Juanito faire un mouvement des sourcils, dont elle seule connaissait la signification.

Mariquita, la seconde fille, se tenait à genoux, serrant sa mère dans ses faibles bras; et, comme elle pleurait à chaudes larmes, son petit frère Raphaël vint la gronder.

En ce moment, l'aumônier du château entra. Il fut aussitôt entouré de toute la famille. On l'amena à Juanito. Victor, ne pouvant supporter plus long-temps cette scène, fit un signe à Clara, et se hâta d'aller tenter un dernier effort auprès du général. Il le trouva en

belle humeur, au milieu du festin, et buvant du vin délicieux avec ses officiers qui commençaient à tenir de joyeux propos.

Une heure après, cent des plus notables habitans de Menda vinrent sur la terrasse pour être, suivant les ordres du général, témoins de l'exécution de la famille Léganès. Un détachement de soldats fut placé pour contenir les Espagnols, que l'on rangea sous les potences auxquelles les domestiques du marquis avaient été pendus, et leurs têtes touchaient presque les pieds de ces martyrs. A trente pas d'eux, s'élevait un billot et brillait un cimeterre.

Le bourreau était là en cas de refus de la part de Juanito.

Bientôt les Espagnols entendirent, au milieu du plus profond silence, les pas de plusieurs personnes, le son mesuré de la marche d'un piquet de soldats et le léger retentissement de leurs fusils. Ces différens bruits étaient mêlés aux accens joyeux du festin des officiers, comme naguère les danses d'un bal avaient déguisé les apprêts de la sanglante trahison. Tous les regards se tournèrent vers le château, et l'on vit la noble famille qui s'a-

vançait avec une incroyable assurance. Tous les fronts étaient calmes et sereins. Un seul homme, pâle et défait, s'appuyait sur le prêtre, qui prodiguait toutes les consolations de la religion à cet homme, le seul qui dût vivre. Le bourreau comprit, comme tout le monde, que Juanito avait accepté sa place pour un jour. Le vieux marquis et sa femme, Clara, Mariquita et leurs deux frères, vinrent s'agenouiller à quelques pas du lieu fatal. Juanito fut conduit par le prêtre. Quand il arriva au billot, l'exécuteur, le tirant par la manche, le prit à part, et lui donna probablement quelques instructions.

Le confesseur plaça les victimes de manière à ce qu'elles ne vissent pas le supplice; mais c'étaient de vrais Espagnols. Ils se tinrent debout et sans faiblesse.

Clara s'élança la première vers son frère. — Juanito, lui dit-elle, aie pitié de mon peu de courage. Commence par moi!...

En ce moment, les pas précipités d'un homme retentirent. Victor arriva sur le lieu de cette scène. Clara était agenouillée déjà, et déja son cou blanc appelait le cimeterre.

L'officier pâlit; mais il trouva la force d'accourir.

— Le général t'accorde la vie si tu veux m'épouser!... lui dit-il.

L'Espagnole lança sur l'officier un regard de mépris et de fierté.

— Allons, Juanito!... dit-elle d'un son de voix profond.

Sa tête roula aux pieds de Victor; et la marquise de Léganès laissa échapper un mouvement convulsif en entendant le son lourd du cimeterre; ce fut la seule marque de sa douleur.

— Suis-je bien comme ça, mon bon Juanito?... fut la demande que fit le petit Raphaël à son frère.

— Ah! tu pleures, Mariquita?... dit Juanito à sa sœur.

— Oh! oui!..... répliqua la jeune fille; je pense à toi, mon pauvre Juanito... Ah! que tu vas être malheureux sans nous!...

Bientôt la grande figure du marquis apparut. Il regarda le sang de ses enfans, il se tourna vers les spectateurs muets et immobiles, il étendit les mains vers Juanito, et dit d'une voix forte:

— Espagnols.... je donne à mon fils ma bénédiction paternelle!... qu'elle l'accompagne toujours! — Maintenant, marquis, frappe sans peur, car tu es sans reproche.

Mais quand Juanito vit approcher sa mère, soutenue par le confesseur :

— Elle m'a nourri!... s'écria-t-il, et sa voix arracha un cri d'horreur à l'assemblée. Le bruit du festin et les rires joyeux des officiers s'apaisèrent à cette terrible clameur.

La marquise, comprenant que le courage de Juanito était épuisé, s'élança d'un bond par dessus la balustrade, et alla se fendre la tête sur les rochers. Un cri d'admiration s'éleva. Juanito était tombé évanoui.

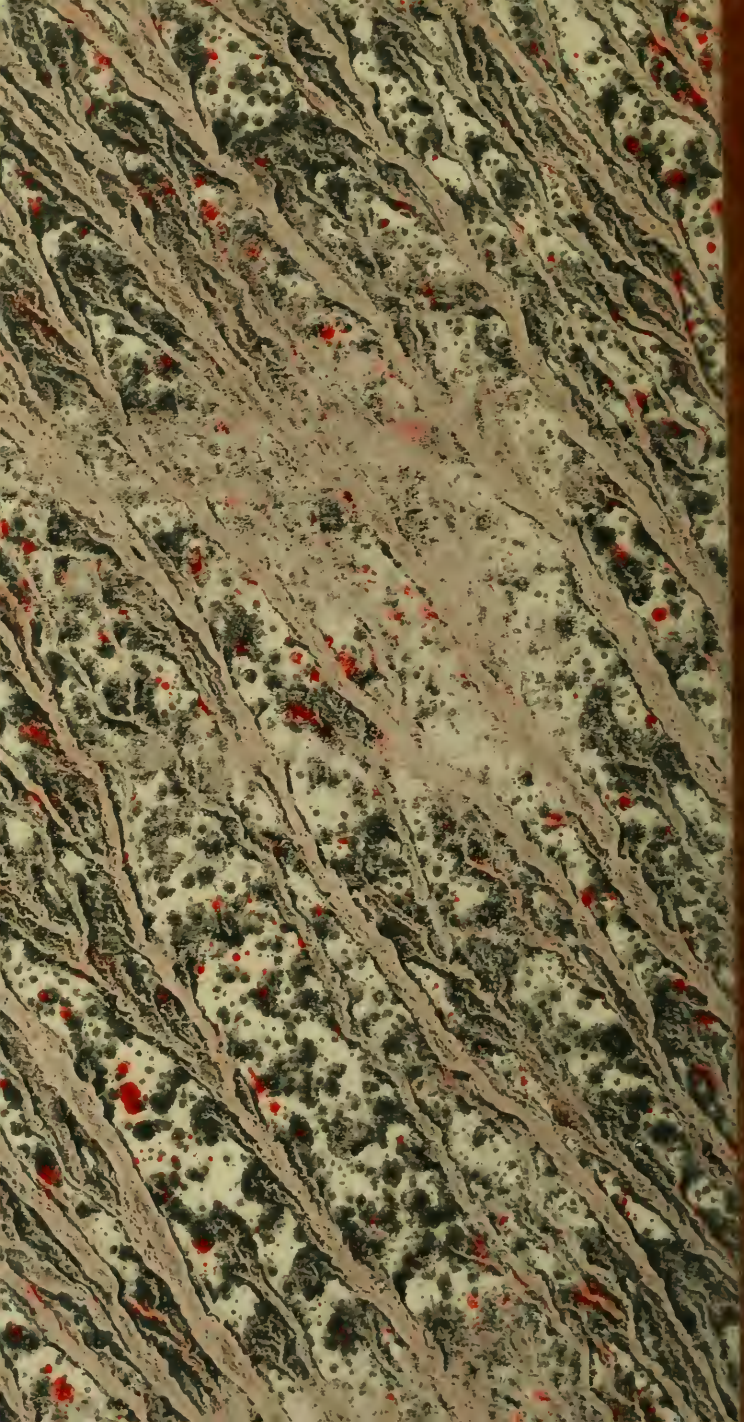
— Mon général, dit un officier à moitié ivre, Marchand vient de me raconter quelque chose de cette exécution... — Je parie que vous ne l'avez pas ordonnée...

— Oubliez-vous, Messieurs, s'écria le général G...t...r, que, dans un mois, cinq cents familles françaises seront en larmes, et que nous sommes en Espagne? Voulez-vous laisser nos os ici?...

Après cette allocution, il ne se trouva per-

sonne, pas même un sous-lieutenant, qui osât vider son verre.

Malgré les respects dont il est entouré, malgré le titre d'*el verdugo** dont le roi d'Espagne a, dit-on, enrichi le nom du marquis de Léganès, il est dévoré par le chagrin, il vit solitaire et se montre rarement. Accablé sous le fardeau de son admirable forfait, il semble attendre avec impatience que la naissance d'un second fils lui donne le droit de rejoindre les ombres dont il marche entouré.

* *El verdugo*, le bourreau.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.